A. MARIETTE-BEY

VOYAGE
DANS LA
HAUTE-ÉGYPTE

TOME
1

Auguste Mariette-Bey

Voyage

dans

La Haute-Egypte



VOYAGE

DANS

LA HAUTE-ÉGYPTE

ALEXANDRIE

IMPRIMERIE FRANÇAISE A. MOURÈS

VOYAGE

DANS

LA HAUTE-ÉGYPTE

EXPLICATION

DE QUATRE-VINGT-TROIS VUES PHOTOGRAPHIÉES
D'APRÈS LES MONUMENTS ANTIQUES

COMPRIS

ENTRE LE CAIRE ET LA PREMIÈRE CATARACTE

PAR

AUGUSTE MARIETTE-BEY

TOME PREMIER

CAIRE
A. MOURÈS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
DU MUSÉE D'ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES

PARIS
GOUPIL & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
LA HAYE, LONDRES, BERLIN, NEW-YORK

1878

AVANT-PROPOS

M. Mourès m'annonce son intention de publier, au moyen des ressources combinées de la typographie et de la photographie, un ouvrage consacré à la description et à la reproduction des principaux monuments antiques de la Haute-Égypte. Il me demande de choisir et de désigner les monuments, de les classer, de rédiger le texte destiné à les faire connaître et apprécier. Je trouve ainsi une occasion de donner un pendant à l'admirable *Album du Musée de Boulaq*, et je la saisis avec empressement.

M. Mourès est allé au-devant de la seule objection que j'aurais pu faire à son projet de publication, en décidant que toutes les planches du *Voyage dans la Haute-Égypte* seraient tirées par les procédés inaltérables. La photographie, en effet, est un parfait instrument de fidélité et de précision ; mais elle a le grave défaut de ne pas durer. La décision prise par l'éditeur a supprimé cet inconvénient. Les procédés inaltérables font des deux volumes dont j'écris les premières lignes, un ouvrage qui n'est plus condamné, dans un temps plus ou moins court, à une inévitable destruction et qui peut ainsi prendre sa place parmi les livres de bibliothèque et de science.

Le *Voyage dans la Haute-Égypte* se recommande par un autre avantage. La composition des planches a été conçue et combinée de telle façon, que

j'y trouve tout fait, le cadre de ce qu'il y a d'important à dire sur chacun des monuments qu'on a l'habitude de visiter dans une excursion sur le Nil, du Caire à Assouan. Le recueil de M. Mourès est ainsi un véritable *Guide* du visiteur qu'une vaine curiosité n'attire pas seule en Égypte, et qui sait la place considérable qu'occupent dans l'histoire du monde ancien les monuments en présence desquels il va se trouver.

A quelque point de vue qu'on se place, on ne dira jamais qu'un voyage dans la Haute-Égypte, du Caire à la Première Cataracte, est un voyage sans intérêt. Ce qu'il offre de particulier, c'est que l'Égypte ancienne et l'Égypte moderne s'associent au même moment et dans le cadre du même tableau pour le rendre fructueux, et qu'on y rencontre à la fois tout ce qui peut charmer et tout ce qui peut instruire.

L'Égypte moderne séduit et attire par son ciel incomparable, par la transparence infinie de ses nuits étoilées, par la douce tiédeur de l'air qu'on respire. Le paysage, à la vérité, a la mélancolie des grands terrains plats et sans horizon; mais la couleur chaude et rosée de l'atmosphère supplée à la froideur des lignes. Et ce n'est pas seulement par les dons variés et multiples qu'elle a reçus de la nature que l'Égypte mérite l'attention. L'Égypte traverse une époque de recomposition et de restauration qui, à peine commencée depuis un demi siècle, est déjà féconde. Rien n'excite la sympathique curiosité du voyageur comme le spectacle de ce pays qui vient à peine de s'éveiller à la vraie civilisation, et qui déjà, d'effort en effort, est parvenu à une hauteur qu'aucun autre peuple de l'Orient n'a pu jusqu'à présent atteindre.

L'Égypte ancienne possède un cachet tout aussi marqué d'originalité. Ses ruines ne sont pas seulement grandioses, si grandioses qu'on ne les voit jamais pour la première fois sans être frappé d'une sorte de stupéfaction; elles ne se répartissent pas seulement sur une longueur de siècles sans pareille dans l'histoire du monde; mais elles offrent cet attrait que, sans quitter la route qui mène du Caire à la Première Cataracte, le voyageur peut, chemin faisant, s'instruire sur place et par les monuments qu'il visite, de tout ce qui se rapporte à l'art, à l'histoire, à la religion de l'ancienne Égypte.

Je signalerai en quelques mots les localités sur lesquelles, dans ces questions diverses, l'attention du voyageur doit se porter :

1° Histoire. — Tout d'abord n'oublions pas qu'on a coutume de partager les nombreux rois qui ont régné successivement sur les bords du Nil en dynasties ou familles royales ; que depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la conquête de l'Égypte par Alexandre et l'avènement des Ptolémées, on compte trente-une de ces dynasties, les Macédoniens formant la XXXIIe, les Ptolémées la XXXIIIe, les Empereurs romains la XXXIVe et dernière ; que tout difficile qu'il est de donner des chiffres exacts, on peut faire remonter jusqu'au cinquantième siècle avant notre ère l'avènement du premier roi (Ménès) ; que les Pyramides sont contemporaines de la IVe dynastie, Abraham de la XIIIe, Joseph de la XVIIe, Moïse de la XIXe, Sésac de la XXIIe, Cambyse de la XXVIIe. N'oublions pas non plus que, pour aider la mémoire et obtenir de grands points de repère toujours faciles à trouver, on a partagé toute la suite des dynasties en quatre groupes qui sont : l'*Ancien-Empire*, qui s'étend de la Ire dynastie au commencement de la XIe ; le *Moyen-Empire* compris entre la XIe et la XVIIe ; le *Nouvel-Empire* qui débute avec la XVIIIe et se termine avec la conquête d'Alexandre ; enfin la *Période grecque et romaine* qui sert à désigner le règne des Macédoniens, des Ptolémées et des Empereurs. Ainsi jalonnée, l'histoire de l'Égypte ancienne est une histoire qu'un voyage sur le Nil apprend rapidement à connaître, au moins dans ses lignes générales. On en jugera par les détails suivants :

Ancien-Empire. — Nous ne possédons d'autre souvenir monumental de la Ire dynastie, que la Pyramide à degrés de Saqqarah. La IIe dynastie n'est représentée par aucun monument encore debout. On demandera à la Pyramide de Meydoum et à quelques tombes que nos fouilles ont fait récemment trouver dans la nécropole de Saqqarah, des souvenirs de la IIIe. On étudiera la IVe et la Ve aux Grandes Pyramides, à Abousyr, à Saqqarah, à Daschour. La VIe est encore représentée par quelques tombes situées dans les nécropoles que nous venons de nommer. Mais, pour mieux la connaître, il faut se transporter dans le Sud et visiter Abydos, Qasr-es-Sayad, Zawyet-el-Maïtin. Puis, tout à coup, la série monumentale s'interrompt ; un vide absolu se produit, et parmi toutes les ruines qui couvrent les bords du Nil, on chercherait en vain une pierre qu'on puisse attribuer, avec quelque apparence de certitude, à l'une des dynasties comprises entre la fin de la VIe dynastie et le commencement de la XIe.

Ainsi se termine l'Ancien-Empire. Jusqu'alors le centre du pouvoir royal est plutôt dans le Nord que dans le Sud; Memphis est la première ville du royaume, et Thèbes n'est pas fondée. Pas un temple de cette époque reculée n'est venu jusqu'à nous. Dans un voyage de la Haute-Égypte, on ne peut avoir une idée de ce que fut l'Ancien-Empire que par les tombes qu'il nous a laissées.

Moyen-Empire. — Avec la XIe dynastie commence une deuxième époque. Drah-Abou'l-Neggah, qui est la plus ancienne nécropole de Thèbes, montrera quelques hypogées de ce temps que nous y avons trouvés. Pour connaître la XIIe dynastie, on s'adressera à Beni-Hassan, et au vieux sanctuaire de Karnak; on s'adressera à la nécropole d'Abydos pour connaître la XIIIe. Puis survient un nouveau vide monumental qui correspond à ce grand événement de l'histoire égyptienne qu'on appelle l'invasion des Hycsos, invasion dont aucune trace directe n'est visible dans la Haute-Égypte. Le Moyen-Empire est fini.

Cette période de l'histoire égyptienne qu'on appelle le Moyen-Empire n'est donc pas une de celles sur lesquelles un voyage de la Haute-Égypte renseigne beaucoup. On apprendra en passant, à savoir qu'elle a existé; mais c'est à d'autres sources qu'il faudra demander ce qu'elle fut, et la place qu'elle a occupée dans l'histoire générale du pays.

Nouvel-Empire. — Une brillante restauration, une ère nouvelle de prospérité, de gloire et de grandeur, s'ouvrent avec la XVIIIe dynastie. Thèbes, fondée sous les rois de la XIe, va rester pour de longues années la capitale du royaume. Les conquérants qui, à ce moment, ont fait de l'Égypte la première nation du monde connu, paraissent. Leurs souvenirs sont partout, mais c'est surtout à Thèbes que le voyageur étudiera sur place cette curieuse période de l'histoire d'Égypte. Karnak, Louqsor, Médinet-Abou, le Ramesséum, Deir-el-Bahari, Bab-el-Molouk, le temple de Qournah, sont pour lui une source de renseignements qui ne s'épuisera jamais. Le colosse de Myt-Rahyneh, les deux temples d'Abydos, apporteront aussi leur part d'informations. Malheureusement, l'usurpation des Grands-Prêtres, qui amène la chute des Ramsès et de la XXe dynastie (temple de Chons à Karnak), est le signal d'une décadence qui, jusqu'aux Psammétichus (XXVIe), ne s'arrêtera plus. Il n'est rien resté non plus des successeurs de

Psammétichus jusqu'à Alexandre. Pour trouver quelques traces de cette période agitée que traversent presque sans interruption des invasions désastreuses, le voyageur étudiera la liste des conquêtes de Scheschonk (Sésac) à Karnak, la colonne encore debout dans la cour péristyle du même temple, colonne qui porte les cartouches de Tahraka; il cherchera le nom des Psammétichus et ceux des principaux personnages de leur cour sur les murailles des deux petits temples éboulés, situés au Nord de Karnak; quelques tombes isolées de l'Assassif et de Qournah lui feront lire les mêmes légendes. Ainsi se termine ce que, chemin faisant, un voyageur peut apprendre du Nouvel-Empire.

Période Grecque et Romaine. — Mais autant les lacunes sont nombreuses dans la série des monuments du Nouvel-Empire, autant l'ère nouvelle qui s'ouvre avec Alexandre et ses successeurs devient riche et féconde. Les deux rives du Nil se couvrent alors de monuments. Les Thoutmès et les Séti trouvent leurs continuateurs dans les Ptolémées. Edfou, Philæ, Deir-el-Médineh, Ombos, Dendérah sont construits. Si vive est l'impulsion donnée qu'elle se continue sous les Empereurs, alors que l'Égypte n'est plus qu'une province de Rome, et c'est dans le pronaos d'Esneh, dans les petits temples de Dendérah et d'Edfou, sous la colonnade du Kiosque de Philæ, que le voyageur entendra pour la dernière fois la voix de la vieille Égypte agonisante.

En résumé, l'histoire d'Égypte, telle que nous l'enseignent les monuments, présente, dans la route du Caire à Assouan, de regrettables lacunes. Mais ces lacunes sont telles qu'en aucune partie de l'Égypte on ne pourrait les combler. Nous avions donc raison de dire que, dans cette même route, tout se trouve réuni pour que les monuments épars sur les deux rives du Nil deviennent, pour celui qui les interroge, un véritable cours d'histoire.

2° Géographie. — C'est aussi un cours de géographie ancienne dont le voyageur trouvera les éléments épars sur les murailles des temples qu'il ira visiter.

La question est complexe; elle a été traitée déjà de main de maître par M. Brugsch-Bey. Nous n'y reviendrons pas.

Seulement le voyageur qui ne veut, ni approfondir le sens caché des

papyrus, ni interroger les hiéroglyphes courants des temples, pourra, aussi facilement que possible et sans se livrer à des recherches qui demanderaient de longues préparations, extraire des monuments certaines notions géographiques bien faites pour ajouter à l'intérêt du voyage qu'il entreprend.

Ces notions sont de deux sortes. Elles concernent l'Égypte elle-même; elles concernent les pays étrangers.

C'est en général sur les soubassements des temples (Abydos, Louqsor, Karnak), et particulièrement des temples d'origine Ptolémaïque (Edfou, Philæ, Dendérah), que les notions géographiques qui concernent l'Égypte se rencontrent. Le dieu principal, suivi d'un de ses parèdres, est sur son trône; le roi fondateur est debout devant lui, précédant une suite toujours longue de personnages qui ont les mains chargées d'offrandes, et la tête surmontée d'un étendard où quelques signes sont inscrits. C'est sur ces processions, toujours faciles à reconnaître, que l'attention du voyageur doit se porter. Les personnages, en effet, représentent allégoriquement les provinces de l'Égypte et leurs subdivisions. L'étendard qui surmonte leur tête est le nom du lieu qu'ils symbolisent. Les offrandes dont leurs mains sont chargées sont les offrandes qu'ils apportent au temple au nom de ces mêmes provinces dont ils sont la représentation vivante. On voit par là que les longues processions qui défilent sur quelques soubassements des temples sont, sous une forme décorative, de véritables listes géographiques comprenant les nomes et leurs districts.

Aux notions qui concernent les pays étrangers s'attache un intérêt plus grand encore. En bien des lieux, le voyageur s'arrêtera devant de grands tableaux faits pour exciter sa curiosité. Un roi de grandeur colossale lève le bras. Il va frapper de son cimeterre ou de sa masse d'armes, un groupe de prisonniers agenouillés. Un dieu est près de lui; il lui amène, les bras liés et enchaînés par le cou, une longue suite de personnages au profil étranger nettement accusé. Ces personnages portent sur la poitrine un écusson crénelé dont l'intérieur est rempli d'hiéroglyphes. Autant de personnages, autant de peuples, autant de contrées, autant de villes et de villages vaincus. De nouvelles listes géographiques sont donc ici devant nous. On en trouve qui s'adressent aux pays du Sud, à la Libye éthiopienne, à l'Abyssinie, au pays des Somâlis (Karnak, Abydos); elles remontent aux règnes glorieux de Thoutmès III, de Séti Ier, de Ramsès II.

On en trouve où sont énumérés les noms des peuples libyques des oasis, de ce qui sera plus tard la Cyrénaïque et la Marmarique (Ibid.). On en trouve enfin qui deviennent des documents dont l'importance n'est surpassée par aucun de ceux que l'antiquité classique nous a transmis. Ici, en effet, nous franchissons les frontières septentrionales de l'Égypte. Sans sortir des pylônes de Karnak, nous avons devant nous un millier de noms géographiques de l'Asie occidentale. Josué ne les connaîtra que plus tard, et déjà, avec les noms géographiques des pylônes, nous avons une carte de la terre de Chanaan, deux cent cinquante ans avant Moïse.

Le voyageur studieux et désireux de faire tourner son voyage au profit de la science a donc sa tâche tracée. En quelque lieu que ce soit, il copiera, il transcrira, sans jamais en omettre un, tous les cartouches crénelés que sa fortune lui fera rencontrer. Pour les peuples du Nord, il comparera ces cartouches, soit aux noms géographiques de la Bible, soit aux noms que les auteurs classiques nous font connaître, soit aux noms encore vivants qui sont venus jusqu'à nous. Il fera le même travail pour les noms des peuples du Sud et de l'Ouest, en s'adressant aux listes malheureusement imparfaites que nous ont transmises Ptolémée, Artémidore, Agatharchide, et les auteurs des Périples. Il sera sûr ainsi de faire de sa visite aux temples une excursion aussi agréable qu'utile.

3° ART. — Il ne s'agit ici que de l'art de l'architecture et de l'art du sculpteur.

Architecture. — Si haut qu'on puisse monter, l'architecture est déjà en possession de ses grandes lois. Comme si le souvenir d'antiques agitations du sol la poursuivait encore, elle procède, dès les premières dynasties, par masses gigantesques que rien ne peut ébranler (temple du Sphinx, Grandes Pyramides, Saqqarah, Mastabat-el-Faraoun), ou bien elle élève ces fragiles constructions de bois (Saqqarah, tombeau de Ti) que l'écroulement n'atteint jamais, et qu'à peine dérangées de leur équilibre on remet rapidement en place.

Cette première empreinte se conservera à travers les siècles, c'est-à-dire qu'à travers les siècles, l'Égypte continuera à mettre en œuvre à la fois les matériaux les plus lourds et les matériaux les plus légers.

Le style de l'architecture des constructions en bois ne variera guère. Telle cette architecture se montre au tombeau de Ti (Ve dynastie), telle à peu près nous la rencontrerons à Béni-Hassan (XIIe), à Tell-el-Amarna (XVIIIe), sur les peintures des tombes de Cheikh-abd-el-Qournah et de l'Assassif (XXe et XXIe).

Mais on ne saurait en dire autant de l'architecture des constructions en pierre. Ici quelques essais d'émancipation se font remarquer, et nous voyons l'architecture, sans renier jamais son grand principe de solidité, diminuer le volume des matériaux qu'elle emploie et chercher à atteindre la somme de grâce et d'élégance que le génie de la race comporte. Un premier effort, en effet, est tenté sous la XIIe dynastie (Béni-Hassan), où la colonne polygonale et l'arc surbaissé des plafonds trahissent un souci du beau que les tombes de Gyzeh et de Saqqarah ne connaissent point. Sous les dynasties qu'ont illustrées les Thoutmès, les Séti, les Ramsès (XVIIIe, XIXe, et XXe), les mêmes tendances se manifestent. Les matériaux sont moins énormes, la recherche du style est plus grande (Karnak, Louqsor, le Ramesséum, Abydos). Que devient l'architecture égyptienne sous les dynasties suivantes? Les contemporains de Psammétichus (XXVIe dynastie) subissent-ils l'influence des étrangers qui commençaient alors à affluer en Égypte? L'absence de grands monuments et la destruction des villes du Delta (Saïs, Mendès, Sébennytus), où les rois de cette période avaient établi le siége de leur autorité, ne nous permettent pas de résoudre la question. Sous les rois grecs, successeurs d'Alexandre (XXXIIIe dynastie), le problème, au contraire, est vite tranché par l'abondance même des sources auxquelles nous pouvons l'étudier (Edfou, Ombos, Philæ, Dendérah). Le goût des blocs pesants n'est point abandonné; mais le contact du génie grec se révèle par une recherche particulière à laquelle nos yeux modernes sont plus accoutumés. Le plan des temples devient mieux conçu, plus harmonieux et peut-être plus savant. Pour la première fois se montrent les chapiteaux à longues feuilles épanouies et délicatement fouillées qui sont la marque de l'époque, et, d'aussi loin qu'on l'aperçoit, signalent au voyageur un temple ptolémaïque. Même tendance sous les Empereurs (Esneh, kiosque de Philæ). En résumé, l'architecture égyptienne est toujours une. La solidité, la durée, la perpétuité, les grandes lignes et les grandes assises sont ses principales préoccupations. Ce qui la distingue, c'est qu'elle fournit sa

longue carrière sans jamais déchoir, et sans qu'à aucune époque de sa durée, on ne découvre en elle ce qu'on appelle une période de décadence. Le voyageur s'en convaincra en étudiant *de visu* les monuments que nous venons de signaler à son intention.

Sculpture. — Chose remarquable, l'art de la sculpture a une destinée toute différente. Il débute par des chefs-d'œuvre et atteint du premier bond à une hauteur qu'il ne dépassera plus (Pyramides, Saqqarah, Meydoum). Il est encore parfait sous la XII[e] dynastie (Beni-Hassan), sous la XVIII[e] dynastie (Deir-el-Bahari, Karnak), au commencement de la XIX[e] (Abydos, temple de Qournah, Bab-el-Molouk); un regain de vitalité se manifeste même sous la XXVI[e] (tombes de l'Assassif). Mais on commence à remarquer, sous les Ptolémées (Philæ, Edfou, Ombos, Dendérah) quelques symptômes d'affaiblissement et, tout à coup, sous les Empereurs (Esneh), il est atteint d'une décrépitude telle, que sur les monuments de ce temps (Saqqarah), les figures sont sans forme et les hiéroglyphes sans signification. L'étude des monuments contemporains démontrera donc ce fait important : que l'art de la sculpture n'a pas suivi la même voie que l'art de l'architecture. Il a eu son époque comme ses phases, et après une brillante carrière il expire au milieu des symptômes les plus manifestes de la vieillesse.

4° Religion. — A la religion égyptienne, à son principe, à ses transformations, se rattachent trop de questions d'un intérêt capital pour qu'on visite les monuments que la Haute-Égypte fait rencontrer sans essayer d'en pénétrer le sens.

C'est précisément dans un voyage sur le Nil que les données principales de la religion égyptienne se laissent le plus facilement saisir.

En quelque lieu qu'on aille, au Sud aussi bien qu'au Nord de l'Égypte, il est un dieu dont on rencontre partout le nom. C'est Osiris.

Il est au contraire d'autres dieux dont le culte est réservé à certaines localités, et qui n'en sortent que pour aller jouer autre part le rôle de divinités secondaires. Tels sont Ammon à Thèbes, Phtah à Memphis, Hathor à Dendérah, Hor-Hut à Edfou, Chnouphis à Éléphantine, etc.

La clef de la religion égyptienne est dans cette distinction. Osiris est le

dieu de tous les Égyptiens. Mais chaque temple est séparément sous l'invocation d'une divinité locale. qui n'est pas celle du temple voisin.

Quant au point de départ du système, il faut le chercher dans les attributs mêmes dont les divinités sont revêtues. Qu'il y ait eu pour les Égyptiens un dieu un, inaccessible, incommensurable, sans forme et sans nom, c'est ce qui peut avoir été, c'est ce que nous avons pu croire nous-même; mais c'est ce que les plus récents progrès de la science du déchiffrement des textes égyptiens ne nous permettent d'affirmer, qu'avec toutes les réserves que nous impose l'obscurité dans laquelle s'enveloppe, encore aujourd'hui, le sujet. Quoi qu'il en soit, il est certain que chaque divinité égyptienne, prise séparément, est une personnification de l'un des attributs de la nature. Pour les Égyptiens, Osiris est le symbole de la lutte du bien contre le mal, de la vérité contre le mensonge, de la végétation contre la sécheresse, de la lumière contre les ténèbres, de la vie contre la mort; il est aussi l'image de l'homme, son type, son sauveur, et comme tel il est le dieu des âmes, par conséquent le dieu de tous les Égyptiens, en quelque lieu qu'ils habitent. Aux autres dieux, au contraire, ne sont attribués que des rôles restreints, en rapport avec la fonction de la nature dont ils sont la forme visible. Ammon est la personnification de cette force cachée qui fait naître les êtres, les amène à la lumière et entretient la vie après l'avoir donnée. Hathor est le symbole de la cohésion, de l'amour, de l'harmonie générale du monde, sans laquelle tout ne devient bientôt que ténèbres et destruction. Phtah est l'intelligence divine qui fait rouler dans l'espace les corps célestes et les maintient dans l'ordre admirable qui est une des conditions de la durée, etc.

L'idée que nous pouvons nous faire de la religion égyptienne est donc bien nette. Le dieu de la métaphysique, le dieu innommé et sans forme, le dieu sans commencement ni fin, est peut-être le dieu caché dont on révélait l'existence dans le secret des sanctuaires. Mais ce dieu, si les Égyptiens ont jamais cru en lui, a pu n'être accessible qu'aux initiés. Pour les autres, il y avait la nature dans toutes ses manifestations, et chaque manifestation se localisait dans un temple. De là ces rivalités de nome à nome et de temple à temple, que les vers de Juvénal ont immortalisées.

Le voyageur s'expliquera donc pourquoi il rencontre sur chaque monument qu'il visite le nom d'Osiris; mais il s'expliquera en même temps comment l'espèce de panthéïsme naturaliste qui fut la loi religieuse de

l'Égypte, lui fait lire sur les murailles d'un temple le nom d'une divinité principale, qui n'est pas le nom de la divinité principale du temple dont il a tout à l'heure interrogé les ruines.

En somme, une excursion sur les bords du Nil a l'avantage de fournir au voyageur le moyen facile de dresser, au cours de ses investigations, la carte d'une géographie mythologique de l'ancienne Égypte.

La connaissance des temples, de leur distribution intérieure, de l'usage et de la destination de leurs diverses parties, est un autre des *desiderata* qu'il est facile de combler.

Nous savons déjà que pas un temple de l'Ancien et du Moyen-Empire n'est venu jusqu'à nous. Nous ne pourrons donc rien dire des monuments religieux de ce temps.

La division à établir entre les autres est bien simple. Tous les temples qui ont survécu au naufrage de la civilisation égyptienne appartiennent soit au Nouvel-Empire, soit à la période des Grecs et des Romains. On les désigne d'une manière générale sous le nom de temple d'origine pharaonique, ou temple d'origine ptolémaïque.

Une distinction radicale est à faire entre les uns et les autres, quant à l'esprit qui a présidé à leur construction.

Les temples d'origine pharaonique sont intentionnellement obscurs et en quelque sorte fermés. Quelque soin qu'on y mette, on arrive rarement à deviner à quel usage ont pu servir les chambres qui les composent. La décoration est confuse; on erre de salle en salle sans réussir à découvrir un fil conducteur. Les tableaux n'ont pas de signification précise, et semblent n'avoir été placés à l'endroit où on les trouve, que pour ne pas laisser les murailles sans ornements. D'un autre côté, rien de plus vague, de moins marqué, que les titres donnés aux divinités. Il arrive même qu'un temple immense, comme le temple de Karnak, cache si bien le secret de la pensée philosophique qui a présidé à son érection, que ce secret, malgré les milliers de textes dont ce temple est couvert et comme surchargé, est à jamais impénétrable. L'essence des temples d'époque pharaonique est donc de voiler la doctrine, même dans le fonds du sanctuaire, de la dérober aux yeux. Sans aucun doute, cette doctrine avait une base sérieuse, et ce n'est pas en vain que des hommes comme Platon, Solon, Pythagore, venaient interroger les prêtres égyptiens sur leurs mystères et le fond de la philosophie religieuse

qu'ils enseignaient à leurs adeptes; mais on n'a pas voulu, de parti pris, que les murailles des temples en devinssent les confidents. Tout est resté de l'autre côté du rideau qui, pour nous, ne se lève jamais. C'est ce qu'exprime allégoriquement la fameuse inscription de Neith à Saïs : « Je suis ce qui est, ce qui sera et ce qui a été, et nul mortel n'a jamais levé le voile qui me couvre. »

Les temples d'origine ptolémaïque (Edfou, Dendérah, Ombos) ont été élevés dans un tout autre esprit. Ici, il n'y a plus d'autre rideau que celui qu'interpose entre les textes et nous la langue singulièrement prétentieuse du temps. La décoration du temple est parlante. Elle vient au devant de la curiosité du visiteur, et semble avoir hâte de la satisfaire. On sait à quel usage chaque chambre a servi, ce qu'on y faisait, ce qu'on y adorait. Le dieu du temple est sans voiles. Il s'enseigne lui-même. Loin de rester à jamais caché et perdu dans l'ombre épaisse du sanctuaire, il attend le visiteur sur le seuil de l'édifice sacré, et dès le premier pas se laisse pénétrer et approfondir.

Le voyageur que le souci des questions religieuses préoccupe, n'étudiera donc les temples d'origine pharaonique que pour leur architecture, pour leur plus ou moins grande antiquité, pour la perfection plus ou moins remarquable de leur construction, pour la richesse des documents historiques et géographiques qu'on y trouve. Mais s'il veut avoir accès dans le panthéon, nommer et définir les dieux, assigner à chaque partie du temple sa destination, c'est aux temples d'origine ptolémaïque qu'il devra s'adresser.

La religion égyptienne, dans celui de ses côtés par lequel elle touche à la mort, mérite aussi d'être étudiée. Les tombeaux, en général bâtis dans le sable ou creusés dans le roc vif des montagnes, n'ont pas suivi les temples dans leur mauvaise fortune, et beaucoup d'entre eux existent encore; quelques-uns même sont si magnifiques, qu'on peut les considérer comme valant presqu'à eux seuls une excursion dans la Haute-Égypte. Le voyageur a donc le moyen de soulever cet autre coin du voile, de connaître les dieux que l'Égypte plaçait dans les régions sereines qu'habitent tout ensemble la mort et la vie éternelle, de distinguer les différences qui séparent de siècle en siècle les tombeaux, c'est-à-dire les monuments qui étaient chargés de conserver jusqu'au jour de la grande résurrection cette dépouille mortelle

que, dans les croyances égyptiennes, la destruction ne devait jamais atteindre.

Nous avons déjà nommé Osiris. Osiris n'est pas le Pluton ou l'Hadès des Grecs, ni la forme masculine de l'Aditi védique, c'est-à-dire de la Terre considérée comme le réceptacle des morts. Ce n'est pas le dieu triste et farouche qui veille à l'entrée du ténébreux séjour. Osiris est l'éternelle jeunesse et l'éternelle résurrection. Il est l'emblème de la nature dans ce qu'elle a de bon. Il est le symbole de la lutte éternelle de la vie contre la mort et de la victoire du bien sur le mal. A peine l'âme a-t-elle quitté le corps qu'elle rencontre Osiris. C'est alors Osiris qui devient son soutien et son guide; c'est lui qui l'assiste dans les épreuves qu'elle doit subir afin de prouver qu'elle est digne d'entrer dans le séjour éternel; bien plus, c'est lui qui s'immole pour elle, qui combat pour elle les animaux typhoniens, compagnons des ténèbres et de la mort. Si l'âme a trop péché sur la terre, si Osiris ne réussit pas à la faire sortir victorieuse des épreuves qui lui sont imposées, elle subira le châtiment suprême, ce châtiment terrible qui est l'anéantissement. Si elle a mérité par ses bonnes œuvres, par ses vertus, la récompense promise aux âmes justes, elle entrera dans le sein d'Osiris pour s'y confondre, elle deviendra Osiris lui-même, elle ira en tous lieux et, sous toutes les formes qu'il lui plait, contempler l'infini spectacle de ce qui est, elle vivra d'une seconde vie qui ne connaîtra ni la douleur ni la mort.

Telle est la grande doctrine dont le voyageur trouvera l'empreinte si fortement marquée sur tous les tombeaux qu'il visitera. Peut-être sous l'Ancien et le Moyen-Empire (Pyramides, Saqqarah, Béni-Hassan, Qasr-es-Sayad), cette doctrine est-elle un peu voilée. Le dieu des âmes reste alors caché et invisible au fond du caveau mortuaire, et ce qu'on voit dans la partie accessible du tombeau, celle où les survivants se réunissaient à certains anniversaires pour la célébration des fêtes funèbres, c'est le mort lui-même, entouré des siens, vivant au milieu de ceux qu'il a connus sur la terre, et jamais Osiris. Mais, dès le commencement du Nouvel-Empire, la scène change (Bab-el-Molouk, Qournah, El-Kab, l'Assassif, etc.). Au culte du mort, considéré comme l'habitant principal de la tombe, est substitué le culte d'Osiris. Le monde idéal prend la place du monde réel. Le défunt n'est plus sur cette terre; il parcourt les régions mystérieuses où

habitent les divinités qui vont régler son sort pour l'éternité. Une différence énorme sépare ainsi les plus anciens tombeaux de l'Égypte des plus récents. Avec le temps, l'esprit qui a présidé à leur construction varie, et ce n'est pas un des moindres attraits du voyage que de noter à chaque pas et à mesure qu'on les rencontre, les nuances qui séparent les tombes entre elles et aident à en reconstituer la série chronologique.

De plus longs développements deviennent inutiles. On peut voyager d'Alexandrie au Caire sans rien apprendre. On ne peut aller du Caire à la Première Cataracte sans s'éclairer, quelque peu que ce soit, à cette lumière qu'on trouve répandue partout et à profusion sur le chemin. C'est ce que j'ai voulu démontrer. Si l'ouvrage que publie M. Mourès contribue à répandre cette lumière, si le voyageur, qui ne fait pas de sa visite aux ruines de la Haute-Égypte une simple partie de plaisir, prend goût, après l'avoir parcourue, à l'étude des belles choses dont il a eu le spectacle sous les yeux, j'aurais atteint le but que je me suis proposé en acceptant d'en rédiger le texte.

On a vu, par ce que j'ai dit plus haut, que le *Voyage dans la Haute-Égypte* est le pendant et la suite de l'*Album du Musée de Boulaq*. J'espère pouvoir compléter l'œuvre, en publiant l'année prochaine un *Voyage dans la Nubie*. Les services que peut rendre une série d'ouvrages où l'Égypte revit et se conserve par la photographie sont incontestables, et les quatre volumes dont M. Mourès est l'éditeur, deviendront ainsi une sorte de cours d'archéologie égyptienne dont l'équivalent ne se trouve pas dans ce qu'on a publié jusqu'à présent.

A. M.

EXPLICATION DES PLANCHES

I

MEMPHIS – PYRAMIDES

Planches 1 et 2

Le bateau quitte à peine Boulaq, le pont de Qasr-en-Nil est à peine franchi, que déjà l'on se trouve en pleine antiquité. A droite, c'est-à-dire vers l'Ouest, se dressent les Pyramides; tout au fond, à l'horizon du Sud, on distingue confusément le rideau de dattiers derrière lequel se cachent les ruines de Memphis.

Les Pyramides s'appellent, tantôt les Grandes Pyramides, tantôt, du nom de la ville qu'on traversait pour s'y rendre avant la construction du pont, Pyramides de Gyzeh.

Les Pyramides de Gyzeh font partie des monuments funéraires qui constituent une des nécropoles de Memphis. Elles sont au nombre de neuf: deux grandes, une moyenne, six petites.

La nécropole dont les Pyramides font partie remonte aux premières dynasties, et la Pyramide de Chéops (commencement de la IVe) n'en est pas le plus ancien monument. Il est remarquable que toutes les dynasties suivantes, parmi celles qui ont laissé autre part les traces les plus nombreuses, n'y sont pas représentées. Je ne me rappelle pas y avoir jamais trouvé un fragment ptolémaïque. La nécropole aurait donc été assez tôt abandonnée.

Les trois pyramides principales de Gyzeh reçoivent leurs noms des rois qui y ont été ensevelis. La première a servi de sépulture à Chéops, le deuxième roi de la IVe dynastie; la seconde à Chéphren, frère et deuxième successeur de Chéops; la troisième à Mycérinus, qui fut le successeur de Chéphren (1). Les six petites pyramides paraissent avoir été construites pour abriter la dépouille mortelle des membres de la famille de ces rois.

Quand on va aux Pyramides, on ne visite guère que la première, et c'est exceptionnellement que l'attention se porte sur la deuxième et la troisième. Voici les dimensions de ces trois monuments :

	Hauteur primitive.	Hauteur actuelle.
Pyramide de Chéops..........	144 Mètres.	138 Mètres.
Pyramide de Chéphren........	139 »	136 »
Pyramide de Mycérinus.......	55 »	53 »

On a beaucoup discuté sur la destination des pyramides, et sans qu'on sache trop pourquoi, c'est toujours la Pyramide de Chéops qui a servi de base et de point de départ aux suppositions. Nous ferons remarquer qu'*à priori* il n'y a pas de raison pour que la Pyramide de Chéops ait eu une autre destination que les soixante et quelques autres pyramides qu'on trouve en Égypte; que toutes les pyramides sont situées dans les nécropoles, et que dans toutes celles qu'on a ouvertes on a trouvé des sarcophages. Nous ferons remarquer aussi que les couloirs par lesquels on pénètre aujourd'hui dans les pyramides étaient autrefois, non-seulement murés et maçonnés, mais cachés par tous les artifices que les architectes du temps ont pu inventer. Quant à l'orientation à peu près exacte des quatre faces, elle n'a pas d'autre cause que celle-ci : les pyramides sont ainsi placées que, le matin du jour de l'un des équinoxes, le soleil se lève juste dans le prolongement de l'une des faces Nord et Sud, c'est-à-dire dans la perpendiculaire de la face Est, laquelle est la face principale; d'un autre côté, le point de l'horizon où cette perpendiculaire aboutit est l'*Ut'a*. Or, l'*Ut'a* (improprement appelé l'*œil mystique* et écrit ainsi dans les hiéroglyphes 𓂀) est tout ce qui est la santé, la plénitude de la vie, le parfait équilibre, en même temps l'état de l'âme arrivée de ses pérégrinations et s'y maintenant pour l'éternité; l'*Ut'a* est aussi, d'après le *Traité d'Isis et d'Osiris*, le symbole de l'équinoxe.

(1) On trouvera ces noms avec leur orthographe égyptienne sur la « Table d'Abydos » publiée plus bas (Planches 25-28). Chéops est le n° 21, Chéphren le n° 23, Mycérinus, le n° 24.

La conclusion à tirer, c'est donc que l'âme, sortie de ses épreuves, se manifeste le matin de l'équinoxe, juste au point où, dans la latitude de Memphis, une perpendiculaire tirée sur la face Est des pyramides va couper l'horizon. Les quatre faces des pyramides sont donc orientées parce qu'il fallait que la face Est le fût, et la face Est était orientée parce qu'il était mieux que, le jour de l'équinoxe, elle se trouvât juste en face du point de l'horizon où l'âme du défunt dont la pyramide abritait la momie était censée paraître. Les pyramides ne sont, par conséquent, ni les greniers de Joseph, ni des lieux d'initiation, ni des observatoires, ni des monuments offrant dans leur structure et leur disposition, une démonstration rigoureuse de la quadrature du cercle ou du mètre, ni le nom de Jéhovah révélé par la forme du plan des trois principales, ni même « un simple jeu de la nature. » Les soixante et quelques pyramides qu'on trouve en Égypte sont toutes des tombeaux, et la Pyramide de Chéops ne fait pas exception à cette règle.

L'entrée des neuf Pyramides de Gyzeh est maintenant connue, et l'intérieur de ces monuments a été visité. Il semblerait qu'à l'exception de la première, elles ont toutes été violées du temps des Égyptiens eux-mêmes.

C'est à l'époque d'Al-Mâmoum, et par les ordres de ce Khalife (829 de J.-C.), que furent entreprises les opérations qui eurent pour résultat la découverte de l'entrée de la première. Les entrées des autres, plus ou moins obstruées par les blocs entassés à la base des monuments, ont été successivement retrouvées, celle de la deuxième pyramide par Belzoni (Mars 1818), celles de la troisième et des six petites par le colonel Vyse (1837). La grande exploration, si habilement et si consciencieusement conduite par le colonel Vyse, a enrichi la science de deux découvertes qu'il faut connaître. La première est celle des inscriptions cursives tracées à l'ocre rouge, et comme marques de carrière, sur les blocs de calcaire employés à la construction des petites chambres, servant de décharge dans la maçonnerie placée au-dessus de la chambre du Roi; on y lit le nom de Chéops. La seconde est celle d'un sarcophage de pierre et d'un cercueil de bois recueillis dans la troisième pyramide. Le sarcophage de pierre, perdu en mer pendant la traversée d'Alexandrie à Londres, est sans inscription; mais le cercueil de bois, actuellement conservé dans la collection du Musée Britannique, offre cet intérêt qu'on y lit, au milieu des formules funéraires en usage sous l'Ancien-Empire, le cartouche de Mycérinus.

La science toute moderne du déchiffrement des hiéroglyphes vient donc déposer, d'une manière très-inattendue, en faveur d'Hérodote, de Diodore,

et de ceux des autres écrivains de la tradition classique qui nomment Chéops et Mycérinus comme les constructeurs de la première pyramide et de la troisième. Il y a là un accord dont il est impossible de méconnaître l'importance.

En 829 de notre ère, le khalife Al-Mâmoum aurait été, paraît-il, plus heureux que Belzoni et le colonel Vyse. Non-seulement, en effet, il aurait réussi à trouver l'entrée de la première pyramide, mais il aurait eu la chance d'y rencontrer, dans son sarcophage encore absolument inviolé, la momie royale qui y dormait de son sommeil quarante fois séculaire. Les détails que donnent quelques écrivains arabes du temps sont curieux, et je ne résiste pas au désir de les transcrire : « On monta dans la Pyramide du temps d'Al-Mâmoum, dit Ben-Abd-er-Rahmân, et l'on parvint à une petite chambre (probablement le sarcophage) qui contenait une statue d'homme, en pierre verte comme une émeraude, et contenant un corps humain, couvert d'une plaque d'or fin, orné d'une grande quantité de pierres précieuses. Il avait sur la poitrine la poignée d'une épée sans prix, sur la tête un rubis gros comme un œuf de poule, et qui brillait comme la flamme... J'ai vu moi-même la statue d'où l'on avait tiré le cadavre; elle était auprès du palais royal de Fôstat.... » On lit encore dans l'ouvrage de l'auteur appelé Ebnb-Ad-el-Hokm : « On voit... au-dessous du sommet de la Pyramide (c'est-à-dire dans l'axe vertical) une chambre avec une pierre creusée, dans laquelle était une statue de pierre de forme humaine, renfermant un homme qui avait sur la poitrine un pectoral d'or enrichi de pierreries, et une épée d'un prix inestimable, et sur la tête une escarboucle de la grosseur d'un œuf, brillant comme le soleil, avec des caractères que nul homme ne peut lire... »

Le doute n'est donc pas possible. C'est bien la momie de Chéops que les fouilleurs d'Al-Mâmoum ont trouvée encore en place. Les détails que donnent les historiens arabes sont même si précis que, dégagés des exagérations que l'ignorance du temps explique, ils peuvent servir à reconstituer la sépulture royale. En effet, « le corps humain, couvert d'une plaque d'or fin et orné d'une grande quantité de pierres précieuses » se rapporte à la momie recouverte de ses cartonnages dorés et enrichis, soit de peintures vives, soit de pâtes coloriées destinées à imiter les pierres précieuses (lapis-lazuli, cornaline, feldspath vert, turquoise). Le « rubis gros comme un œuf de poule » est l'uræus travaillé par les mêmes procédés qui se dressait sur le front comme l'emblème du pouvoir royal. Qu'était cette « épée sans prix »

étendue sur la poitrine? Était-ce effectivement une épée ou un poignard, comme ces poignards qu'il n'est pas rare de rencontrer sur le devant des momies de la XI[e] dynastie (Drah-abou'l-neggah, bijoux de la reine Aah-hotep), ou simplement un sceptre? C'est ce qu'il est difficile de dire. Les autres parties de la description ne donnent heureusement pas lieu aux mêmes doutes. Des inscriptions hiéroglyphiques, sans doute tracées sur les cartonnages, décoraient la momie et faisaient connaître son nom (cercueil de Mycérinus). La momie elle-même était contenue dans une caisse de belle serpentine verte (Mastabat-el-Faraôun) à visage humain, laquelle était elle-même contenue dans ce même sarcophage quadrangulaire qui est encore aujourd'hui en place dans la pyramide. Si le cercueil de Mycérinus et les inscriptions à l'ocre rouge des petites chambres de la Grande Pyramide appuient de leur témoignage la véracité d'Hérodote et de Diodore, les constatations faites par l'archéologie moderne plaident donc en faveur des historiens arabes et de la sincérité de leur rapport sur la découverte d'Al-Mâmoun.

Il est facile de voir que les pyramides ne se présentent pas au voyageur dans leur état primitif, et qu'elles ont toutes perdu la très grande partie du revêtement lisse qui les recouvrait de la base à la pointe. Nous n'avons plus ainsi sous les yeux que le noyau de ces gigantesques monuments.

Si j'appuie sur cette remarque, c'est que l'enlèvement des pierres du revêtement nous prive du moyen de contrôler une affirmation que nous trouvons émise, non-seulement par Hérodote et Diodore, mais encore par quelques historiens arabes. Hérodote, en effet, cite une inscription gravée sur une des faces de la Grande Pyramide. La face Nord de la troisième aurait été ornée, selon Diodore, des légendes de Mycérinus. Les historiens arabes sont plus explicites encore. Ils parlent *de visu* des inscriptions nombreuses dont sont couvertes les pyramides. Le judicieux et savant Abd-el-Latyf les décrit même en ces termes : « Ces inscriptions, dit-il, sont en si grand nombre, que, si l'on voulait copier sur du papier celles seulement qu'on voit sur ces deux pyramides (la première et la deuxième), on en emplirait plus de dix mille pages. »

En quelle mesure faut-il admettre ces affirmations? Qu'une des faces des pyramides ou même les quatre faces aient été décorées de légendes dédicatoires, c'est ce qui n'est pas impossible et c'est ce que ne contredisent point les exemples fournis par les autres tombeaux du temps. En ce cas, les légendes n'auraient été que la transcription en hiéroglyphes des titres et des

noms du roi défunt, ainsi que Diodore le remarque pour la Pyramide de Mycérinus. Mais que des inscriptions gravées par milliers aient fait partie de la décoration primitive des pyramides et soient contemporaines de leur construction, c'est ce qu'on peut regarder comme invraisemblable. Je croirais plutôt que ces inscriptions ont existé, mais qu'elles consistaient en innombrables proscynèmes laissés par les visiteurs de tous temps, et particulièrement de l'époque grecque, qui venaient admirer dans les pyramides une des Merveilles du monde. De nos jours, les jambes du Colosse de Memnon à Thèbes, ne sont-elles pas en petit ce que les pyramides ont dû être en grand, et combien de centaines de stèles les visiteurs du Sérapéum n'ont-ils pas déposées à l'entrée de la tombe d'Apis? Nous connaissons, d'ailleurs, une de ces inscriptions, celle où une sœur adresse à son frère qu'elle a perdu, ces vers d'une expression si touchante :

> Vidi Pyramides sine te, dulcissime frater ;
> Et tibi, quod potui, lacrymas hic mœsta profudi.

Nous en connaissons même une autre, d'un caractère moins triste, celle où quelque visiteur a supputé, pour la plus grande joie des passants, « la quantité de raves, d'oignons et d'aulx qui ont été consommés par les ouvriers » pendant la construction du monument (1). Il est donc certain, et tout porte en effet à croire que des proscynèmes sans nombre ont couvert la surface lisse des pyramides, au moins jusqu'à une certaine hauteur. Quant aux inscriptions monumentales et contemporaines de l'édifice, rien ne prouve qu'elles aient existé, comme rien ne prouve non plus qu'à l'exemple de la troisième, on n'ait pas inscrit sur la face principale des autres, les titres et le nom du roi auxquelles elles étaient destinées.

Les Pyramides avaient leurs noms. La Pyramide de Chéops s'appelait *Khu.t* « la splendide », la Pyramide de Chéphren s'appelait *Ur.t* « la grande », la Pyramide de Mycérinus s'appelait *Her.t* « la supérieure ». Les Arabes ont donné aux pyramides des noms tirés de circonstances locales : la « Pyramide rouge » était la Pyramide de Mycérinus, parce qu'elle était revêtue jusqu'à mi-corps de granit rouge ; la « Pyramide peinte » est le nom sous lequel quelques écrivains arabes désignent la Pyramide de Chéphren. L'observation de la partie du revêtement encore en place prouve, en effet, que la surface lisse de cette

(1) Hérodote, II, 125.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

1

MEMPHIS _ GRANDE PYRAMIDE

pyramide a été couverte autrefois d'une sorte d'enduit rougeâtre qui semblerait faire croire qu'on lui a appliqué les procédés modernes de la silicatisation.

Les Pyramides de Gyzeh sont représentées dans notre ouvrage par les planches 1 et 2.

PLANCHE 1. — La planche 1 nous montre les deux grandes Pyramides, vues de la plaine cultivée. Nous sommes au mois d'octobre. L'inondation a cessé de croître, et a laissé comme trace de son passage les grandes flaques d'eau qui achèvent de déposer sur le sol qu'elles recouvrent leur limon fécondant.

PLANCHE 2. — Nous sommes toujours aux Pyramides. Au premier plan est un temple aux assises gigantesques. Plus loin, une tête d'homme, plus gigantesque encore, semble sortir du sable.

La tête est celle d'un Sphinx enseveli dans le sable jusqu'au cou, le temple est celui d'un dieu dont le Sphinx est la représentation. Cet ensemble est ce que les voyageurs appellent le Grand Sphinx ou le Sphinx de Gyzeh.

Le Grand Sphinx est un rocher naturel, taillé tant bien que mal en forme de Sphinx et complété dans ses parties défectueuses au moyen d'une grossière maçonnerie. On peut dire que la tête seule, avec la poitrine et le sommet du dos, est le rocher. Tout le reste se compose de blocs de calcaire. Les pattes elles-mêmes étaient construites.

Le Sphinx a 19^{m} 80 de hauteur. Son dos s'élève de 12^{m} 10 au-dessus du sol. Sa longueur, de l'extrémité des pattes de devant à la naissance des pattes de derrière, est de 56 mètres, de l'extrémité des pattes de derrière à la naissance de la queue, de 7^{m} 50, ce qui lui donne une longueur totale de 63^{m} 50. Son oreille a 1^{m} 97, plus de la hauteur d'un homme; le développement de son œil est de 1^{m} 40, celui de la bouche de 2^{m} 32, etc.

Le Sphinx de Gyzeh ne semble pas avoir beaucoup excité l'admiration des anciens. Les deux colosses de Memnon, le colosse du Ramesséum à Thèbes, surtout les quatre admirables colosses sculptés par Ramsès II dans la montagne d'Ibsamboul, et qui ont chacun plus de 22 mètres de hauteur, ont dû être pour eux des monuments bien autrement remarquables comme travail d'art, aussi bien que comme difficulté vaincue. Pline est le seul qui fasse quelque mention du Grand Sphinx de Gyzeh. Il en parle en ces termes : « Au devant des Pyramides est le Sphinx, plus admirable peut-

être, sur lequel on a gardé le silence, et qui est la divinité locale des habitants. Ils pensent que c'est le tombeau du roi Armaïs, et prétendent qu'il a été amené : mais ce n'est que le roc travaillé sur place, et pour le culte on peint en rouge la face du monstre. La circonférence de la tête par le front est de cent-deux pieds; le corps est long de cent-quarante-trois; et, depuis le ventre jusqu'au sommet de la tête, haut de soixante-deux pieds. »

Les Arabes ont accordé au Sphinx plus d'attention. Du temps d'Abd-el-Latyf (commencement du XIII[e] siècle), la face était encore intacte. « Cette figure est très belle, dit Abd-el-Latyf, et la bouche porte l'empreinte des grâces et de la beauté. On dirait qu'elle sourit gracieusement. » Makrizi (XV[e] siècle) parle également du colosse avec une sorte d'admiration. Un fou, un certain cheik Mohammed, surnommé le *jeûneur de son siècle*, venait pourtant, « pour se rendre agréable à Dieu », de lui infliger, à coups de masse, les irréparables mutilations dont il portera pour toujours la trace.

De nos jours, le Sphinx a été l'objet de travaux et de recherches assez considérables.

En 1816, Caviglia en fit déblayer toute la partie antérieure, mit à jour les pattes, découvrit l'espèce de petit temple, composé d'autels et de stèles de toutes dimensions qui en occupait le milieu, dégagea une série de paliers et d'escaliers de pierre construits en avant.

En 1853, j'eus l'honneur d'être chargé par le duc de Luynes de continuer ce travail que je poursuivis en 1854 pour le compte du gouvernement français, et en 1858 pour le compte du gouvernement égyptien. Je déblayai alors, non-seulement les pattes antérieures, mais le monument dans tout son pourtour. Le bizarre édifice situé près du Sphinx fut découvert. La statue de Chéphren, du Musée de Boulaq, fut trouvée au fond d'un puits à eau creusé dans l'une des chambres.

J'ai le regret d'ajouter que des circonstances imprévues m'ont forcé de suspendre les travaux, et que d'autres circonstances m'ont empêché jusqu'à présent de les reprendre. Le Sphinx, en effet, n'a pas dit son dernier mot. Il faudrait le déblayer définitivement, non-seulement dans tout son pourtour, mais jusqu'aux murs de briques qui lui servent d'enceinte, et empêcher par l'exhaussement de ces murs le retour des sables; il faudrait mettre à nu du haut en bas les quatre façades extérieures de l'édifice; de l'angle Nord-Ouest de ce même édifice part un chemin moitié bâti, moitié taillé dans le roc, qui semble se diriger vers le Sphinx : il faudrait avoir raison de ce chemin. La nature des problèmes



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

2

MEMPHIS _ GRANDE PYRAMIDE

que soulève le Sphinx est telle, qu'on peut s'attendre à des découvertes qui sont d'autant plus intéressantes à provoquer, que, jusqu'à présent, il est impossible de prévoir ce qu'elles pourraient être.

Quant aux notions que les travaux déjà faits nous permettraient d'avoir sur la destination du Sphinx, son antiquité et le caractère général qu'il faut attribuer à ce monument, on peut les résumer à peu près en ces termes :

Dès 1864 (1), j'avais signalé la découverte qui venait d'être faite pendant nos fouilles aux Pyramides, d'une pierre carrée dont les inscriptions m'avaient paru alors jeter sur l'âge du Sphinx un jour très inattendu. De la lecture de ces inscriptions, il résulte, en effet, qu'à l'époque de Chéops, le Grand Sphinx existait déjà depuis assez longtemps pour qu'il ait eu besoin de réparations, que Chéops ordonna. Après avoir été attribué à Thoutmès IV, puis à Chéphren, le Sphinx serait donc antérieur à Chéops lui-même, puisqu'il figure comme un des monuments que ce prince aurait restaurés. La question de l'antiquité du Sphinx serait ainsi tranchée. Son origine se perd dans la nuit profonde qui enveloppe les trois premières dynasties égyptiennes.

La destination du Sphinx serait tout aussi claire. Dès la plus haute antiquité, le Sphinx s'appelait 𓅃𓈌 *Hor-em-khu*. Il s'appelait *Hor-em-khu* sous Thoutmès IV (XVIIIe dyn.), sous Ramsès II (XIXe) ; une inscription grecque découverte par Caviglia le nomme Ἁρμαχις, ce qui explique l'*Armaïs* de Pline. Le Sphinx est donc l'image de la divinité que nous connaissons sous cette appellation. Il est le dieu Armachis.

Mais qu'était l'édifice qui l'avoisine ? cet édifice était-il le temple du dieu? Mais alors pourquoi est-il construit dans le style des grands tombeaux qu'on trouve dans la nécropole? pourquoi ces six niches profondes qui le rapprochent de la Pyramide de Mycérinus et du Mastabat-el-Farâoun? Étudié sous ce point de vue, le prétendu temple d'Armachis devient plutôt un tombeau. Étudié à un autre point de vue, l'édifice qui sert d'appendice au Sphinx est bien fait pour exciter l'étonnement. A l'exception de son enveloppe extérieure, il est tout entier construit en énormes blocs de granit et d'albâtre. Tout y est rectiligne, sans aucun ornement, sans un mot d'inscription. C'est une œuvre de géants puissants, non une œuvre

(1) *Notice sommaire du Musée de Boulaq*, 1re édition, page 184. La question a été reprise deux ans plus tard (1866) et avec toute l'autorité qui s'attache au nom de son illustre auteur dans le *Mémoire sur les six premières Dynasties*, de M. de Rougé, page 46.

d'architecte. Avons-nous sous les yeux un de ces monuments qui remonteraient aux premiers âges de la monarchie égyptienne, et dont Strabon a dit : « On trouve encore à Héliopolis, de même qu'à Memphis, un édifice soutenu par un grand nombre de colonnes (piliers?) d'une construction barbare, car, excepté que les colonnes en sont grandes, nombreuses et à plusieurs rangées, on n'y voit que du travail inutile, mais rien de gracieux, rien qui sente l'art du dessin? »

Nous répéterons donc que tout n'est pas fini avec le Sphinx, et que bien des problèmes restent encore à résoudre.

En attendant, le Sphinx de Gyzeh a ce point de contact avec le Sphinx d'Œdipe que, lui aussi, propose son énigme aux passants. La nuit, il est difficile de voir quelque chose de plus effrayant. Cette tête regarde pardessus le sable, et semble menacer. Les Arabes l'appellent *Abou'l Hôl,* « le Père de la Terreur. »

II

MEMPHIS – SAQQARAH

PLANCHES 3-14

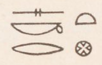
Quand on va de Bédréchyn, situé sur le bord du Nil, à Saqqarah, situé sur le bord du désert, on traverse à mi-chemin des buttes de terre grisâtre entrecoupées de dattiers et de blocs de granit. Un colosse de calcaire blanc gît dans un fossé; un autre colosse de granit rose est étendu non loin de là. Il ne reste pas autre chose de Memphis.

Il n'y a pas de ville dont les destinées aient été plus lamentables que celles de Memphis. Elle était autrefois la ville par excellence, l'orgueil de l'Égypte; elle étonnait le monde par le nombre et la magnificence de ses édifices. Elle n'est plus même aujourd'hui une ruine. Ainsi s'est vérifiée la parole du Prophète : « O fille habitante de l'Égypte, préparez ce qui doit vous servir dans votre captivité, parce que Memphis sera réduite en un désert; elle sera abandonnée et elle deviendra inhabitable (Jérémie, XLVI, 19). »

Mais si Memphis est tellement déchue de son rang que, jusqu'à la fin du dernier siècle, on a pu avoir des doutes sur l'emplacement qu'elle occupait, ses nécropoles offrent plus d'un monument digne de notre intérêt.

Parmi ces nécropoles, il en est une qui se recommande au voyageur parce qu'elle est la principale des nécropoles de Memphis, qu'elle est la

plus riche, la plus étendue, la plus rapprochée de la ville, et en même temps, parce qu'elle est celle où l'on peut le mieux étudier les divers modes de sépulture en usage chez les Égyptiens, depuis la fondation de la monarchie, cinq mille ans avant notre ère, jusqu'à sa chûte sous les Empereurs, vers la fin du IVe siècle, après l'avènement du Christianisme. Cette nécropole est celle de Saqqarah.

La nécropole prend son nom du village moderne qui l'avoisine. Ce village lui-même porte le nom de Socharis, une des formes de l'Osiris de Memphis. Il est appelé  par une liste géographique du grand temple d'Abydos, laquelle est du temps de Séti Ier. L'antiquité de Saqqarah ne peut donc être mise en doute, puisque ce village n'a pas moins de 3200 ans d'existence.

La grande loi qui a dirigé de tous temps les Égyptiens dans leurs sépultures est celle-ci : mettre les morts à l'abri de la corruption, et par conséquent, les déposer en des lieux, autant que possible, hors des atteintes de l'inondation.

Saqqarah n'échappe pas à cette règle. Saqqarah est un plateau sablonneux qui s'élève d'une centaine de mètres au-dessus de la plaine étendue à ses pieds. Ce plateau a sept mille mètres environ de longueur, sur une profondeur qui varie entre cinq cents et quinze cents. Le sol est un rocher calcaire assez tendre, sur lequel se trouve une couche plus ou moins épaisse de sable. C'est sur ce sable, ou plutôt dans ce sable, que les tombes sont fondées.

Originairement, la nécropole de Saqqarah était un immense Père-Lachaise peuplé de monuments funéraires. Elle avait ses rues, ses carrefours, ses places, ses édifices publics. Aujourd'hui, la nécropole n'est plus qu'une ruine. Le sable a nivelé et effacé les murs, submergé les tombes. A ces causes de destruction, sont venues se joindre les fouilles rapaces qui y ont été faites pendant quinze cents ans par les fellahs des environs. La nécropole s'est ainsi comme décapitée et affaissée sur elle-même. Les murs se sont ébréchés ou n'ont conservé que leurs assises supérieures, les puits ouverts ont été laissés béants, du fond des puits ont été extraites des momies dont les os blanchis jonchent le sol, mêlés à des briques éparses et à des éclats de poteries brisées. Partout, règne un affreux désordre, et ce champ de repos est devenu un champ de dévastation.

Bien que la nécropole de Saqqarah ait servi aux habitants de Memphis pendant toute la durée de la monarchie égyptienne, toutes les époques n'y



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

3

MEMPHIS _ SAQQARAH



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

4

MEMPHIS _ SAQQARAH

sont pas également représentées. Les tombes anciennes y sont plus nombreuses, plus importantes que les autres, et à proprement parler la nécropole de Saqqarah, comme celle de Gyzeh, est une nécropole de l'Ancien-Empire.

Nous profiterons des douze planches qui la représentent dans cet ouvrage pour en faire la description.

PLANCHE 3. — Les pyramides de la nécropole de Saqqarah sont au nombre de dix. A l'exception de la Pyramide à degrés, toutes sont très ruinées. Quelques-unes ont à peine conservé une forme reconnaissable. L'une d'elles est dans un tel état de mutilation qu'on ne la distingue pas des ruines environnantes.

La planche 3 de notre collection représente la Pyramide à degrés. On ne trouvera ni en Égypte, ni en aucune autre partie du monde, un monument plus ancien. L'étude comparée de la pyramide, des stèles trouvées au Sérapéum et des renseignements fournis par Manéthon, porte à croire, en effet, que cette tombe a été élevée par Ouénephès, le quatrième roi de la première dynastie.

La Pyramide à degrés a 65 mètres de hauteur, c'est-à-dire n'atteint pas à la moitié de la hauteur des Grandes Pyramides de Gyzeh. Elle présente quelques particularités dignes d'être remarquées. Son axe ne regarde pas le Nord vrai, puisqu'il en dévie de plus de quatre degrés à l'Est. Elle a deux entrées, une au Nord, une au Sud. Son plan intérieur est plus compliqué, plus enchevêtré que tous ceux qu'on peut connaître autre part. Une porte de l'un des caveaux souterrains, contemporaine de la construction, était ornée de légendes.

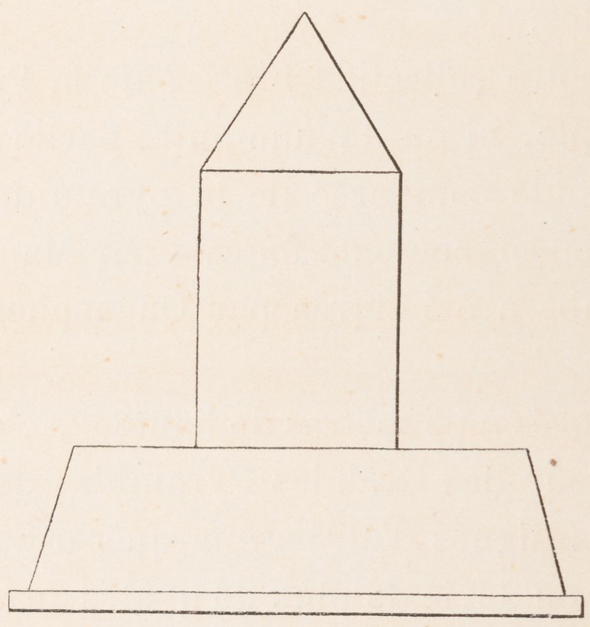
On a des exemples très nombreux de pyramides élevées comme celle-ci par échelons. La forme que notre planche reproduit est celle que le monument a dû avoir primitivement. Les pyramides de cette construction ne se terminaient jamais en pointe.

PLANCHE 4. — Cette immense construction s'élève au Sud de la nécropole de Saqqarah. Elle a une hauteur moyenne de 20 mètres, une largeur de 72, une profondeur de 102. Elle est orientée comme les pyramides. Les arabes l'appellent *Mastabat-el-Farâoun*, « le siége du Pharaon. »

Le Mastabat-el-Farâoun est une sépulture royale dont la disposition intérieure rappelle celle de la Pyramide de Mycérinus. Mêmes couloirs

inclinés, mêmes chambres, mêmes grandes niches latérales. Sur un bloc provenant de démolitions, nous avons pu retrouver une marque de carrière tracée à l'ocre rouge, dont l'assemblage m'a paru former le nom d'Ounas, un des derniers rois de la Ve dynastie.

On trouve sur la plate-forme du Mastabat-el-Farâoun quelques blocs en place, qui ne peuvent être que des pierres d'attente, et d'où l'on pourrait conclure que la construction n'a pas été achevée, ou bien qu'elle a perdu son couronnement. Il n'est pas rare de lire parmi les titres des personnages ensevelis dans la nécropole de Saqqarah, celui de prêtre attaché au culte d'un monument funéraire dont la forme est ainsi dessinée :



Qui sait si nous n'avons pas là le Mastabat-el-Farâoun lui-même ?

Jusqu'en 1858, le Mastabat-el-Farâoun était fermé et l'entrée inconnue. J'ai fait faire à ce moment des recherches qui ont amené la découverte de la porte donnant accès dans l'intérieur du monument. Les blocs tombés en travers étaient de proportions si énormes qu'il a fallu les efforts les plus énergiques pour les déplacer, et que souvent nous n'y avons réussi qu'en faisant jouer la mine.

L'intérieur du Mastabat-el-Farâoun n'a pas d'inscriptions. Le sarcophage destiné à la momie royale était de cette pierre basaltique très noire dont des fragments gisent en avant de la face orientale de la pyramide principale de Gyzeh; il avait été brisé. Dans l'interstice de deux blocs, nous avons recueilli un maillet en bois, oublié sans aucun doute pendant la construction. Ce très ancien outil est maintenant déposé dans les collections du Musée de Boulaq.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

5

MEMPHIS _ SAQQARAH

PLANCHE 5. — Les tombes les plus importantes qu'on trouve à Saqqarah appartiennent au genre dont le monument qui précède, dans sa forme extérieure actuelle, est le type, et que pour cette raison nous avons appelées des *Mastabas*.

Quand le mastaba est une sépulture royale, il a son entrée au Nord; on arrive aux chambres souterraines par un couloir incliné; la distribution intérieure est celle que présentent en général les pyramides. D'autres règles président à l'aménagement des mastabas, quand un simple particulier d'un rang plus ou moins élevé y est enseveli.

Les quatre faces extérieures d'un mastaba sont sans ornements et montrent leurs assises pour ainsi dire à l'état brut. Exceptionnellement les faces sont décorées dans le style propre à l'Ancien-Empire dont le sarcophage de Khoufou-Ankh, au Musée de Boulaq, est le plus excellent modèle que nous connaissions, et dont nous allons rencontrer quelques imitations réduites.

On trouve dans le mastaba :

1° Une ou plusieurs petites chambres prises dans la maçonnerie avec une ou plusieurs portes ouvrant sur l'extérieur, le plus souvent au côté Est du monument. Cette vue donnera une idée de ces portes.



Les petites chambres sont rarement sans ornements; la coutume est d'en couvrir les parois de scènes variées, gravées avec toute la perfection de l'époque. C'est dans ces petites chambres, accessibles en tous temps, que les parents des morts se réunissaient; nous les appelons des chapelles extérieures.

2° Dans une des chambres, on aperçoit à hauteur de l'œil, une fente rectangulaire, assez étroite pour qu'on ne puisse pas y introduire le bras. Cette fente est l'ouverture d'un conduit d'un ou deux mètres de longueur, qui aboutit à un réduit, sans porte, sans fenêtre, sans autre communication avec le dehors que le conduit dont nous venons de parler, et qui a été muré pour l'éternité pendant la construction même du mastaba. Ce réduit est ce que nous avons appelé le *serdab*. Dans le serdab sont enfermées des

statues du défunt, auxquelles, par la fente rectangulaire de la chambre, on pouvait faire passer, soit des prières, soit la fumée des cassolettes à encens. On voit par là que le serdab, comme les chambres réservées aux survivants, est un vide dans la maçonnerie du mastaba.

3° Le puits est un conduit vertical, quadrangulaire, profond quelquefois de vingt mètres, qui mène au caveau où est déposée la momie. Il débouche sur la plate-forme du mastaba. Quand la momie était en place, on le bouchait en l'emplissant de terre et de gravats.

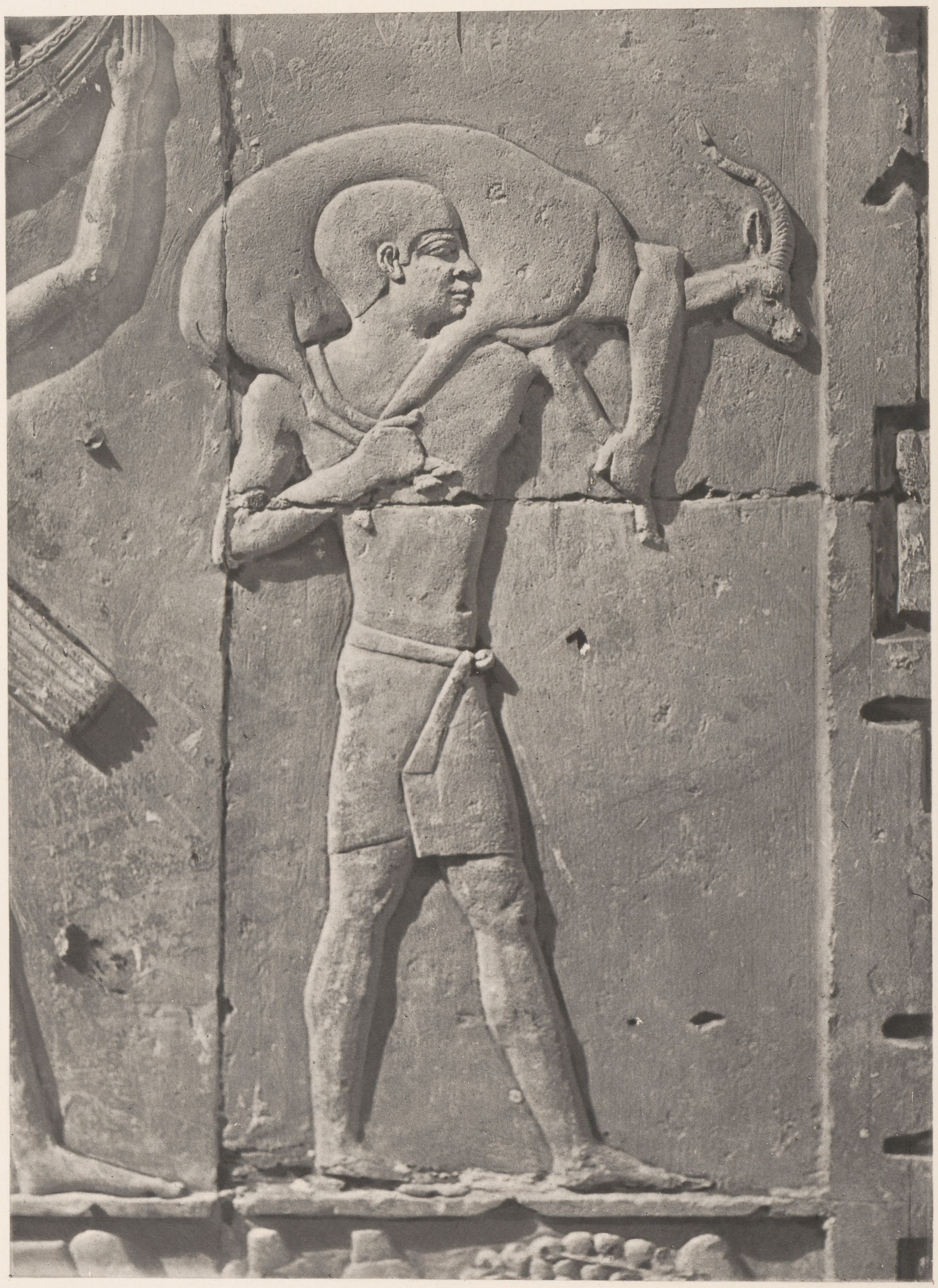
4° On trouve enfin dans le mastaba le caveau mortuaire qui en est la partie essentielle, puisque c'est pour la momie qui y repose que tout a été construit. Le caveau est toujours creusé dans le roc. Il est sans ornements d'aucune sorte, et souvent spacieux. Le sarcophage est massif et également sans ornements. Quand on est descendu dans le puits au moyen de cordes, on arrive au caveau par un couloir horizontal très étroit situé tout au fond du puits. Au milieu du couloir est une construction en blocs maçonnés qu'il faut nécessairement abattre pour passer.

Telles sont, dans leur arrangement général, les tombes de l'Ancien-Empire qu'on trouve à Saqqarah. La forme la plus commune des portes par lesquelles le massif du mastaba est mis en communication avec l'extérieur, est celle dont la vignette précédente offre la représentation. Il y a pourtant des exceptions, et la planche 5 du *Voyage* en offre précisément une.

La chambre intérieure, celle qui est réservée aux survivants, ne présente pas la décoration habituelle. Le fond de la chambre est considéré comme s'il était lui-même la façade du tombeau, et les grandes lignes prismatiques qui sont la décoration de l'extérieur des édifices du temps s'y retrouvent.

Quant à la porte, elle est décorée de chaque côté de scènes dont il n'est pas difficile de déterminer le sens. A droite est une grande figure du défunt, qui s'appelle *Sabou*. La légende qui précède explique les représentations qui suivent. Des serviteurs appartenant aux domaines du défunt viennent déposer devant lui les offrandes destinées à être placées en nature dans la « demeure éternelle » (euphémisme pour le tombeau). Les uns sont chargés de fruits, de fleurs, de produits de la terre; les autres amènent les animaux vivants, dont probablement le sang va payer les idées du temps sur les sacrifices propitiatoires.

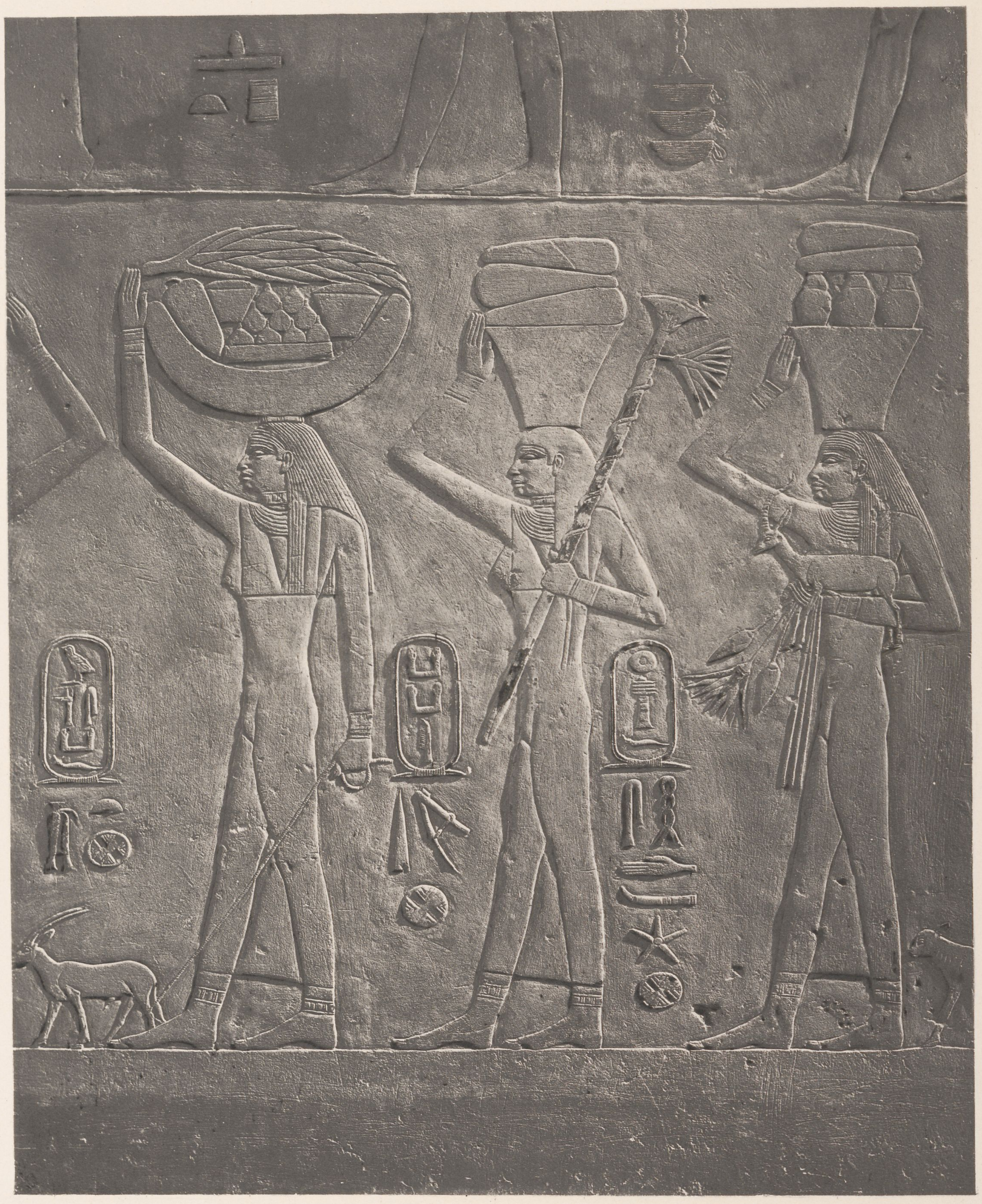
Le côté gauche de la porte donne lieu à une remarque qu'il est bon de



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

6

MEMPHIS _ SAQQARAH



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

7

MEMPHIS _ SAQQARAH

ne pas négliger. Des chiffres nombreux s'y présentent qui feraient croire que le défunt possédait 405 bœufs d'une espèce, 130 bœufs d'une autre, 628 bœufs d'une troisième espèce, sans compter des milliers d'oiseaux figurés aux registres inférieurs. Mais ces chiffres ne sont qu'un idéal, ce qui résulte de l'étude comparée de tous les tombeaux de ce temps dont la plaine de Saqqarah est couverte. On a voulu exprimer par là la richesse du défunt, ou plutôt les sacrifices qu'il s'était imposés de son vivant pour assurer après sa mort l'apport des dons funéraires dans son tombeau.

Planche 6. — Les représentations variées qui couvrent les murailles des portes accessibles des mastabas, sont ordinairement gravées en relief très doux, à peine sensible et si fin, qu'à aucune autre époque la délicatesse du travail n'a été surpassée. En de très rares circonstances, le relief est devenu plus puissant et a pris une vigueur qui dépayse d'autant plus qu'on n'y est point accoutumé.

La figure que nous avons sous les yeux appartient à cette seconde manière des sculpteurs égyptiens. Elle est tirée, comme la porte qui fait le sujet de la planche précédente, du tombeau de Sabou, et représente un des serviteurs du défunt apportant une gazelle sur ses épaules. Rien de mieux assis que ce tableau, qui peut passer pour une véritable œuvre d'art. Ainsi qu'on l'a remarqué déjà, l'art égyptien avait, aussi haut qu'on peut remonter dans ses origines, une liberté d'allures qu'il ne retrouvera pas.

Planche 7. — Nous publions ces figures comme type de la gravure en relief très doux dont nous venons de parler. Le style général de la sculpture sous l'Ancien-Empire s'y retrouve tout entier.

Ce joli sujet est extrait du tombeau d'un nommé *Phtah-Hotep*, qui n'est pas celui dont nous aurons à nous occuper bientôt.

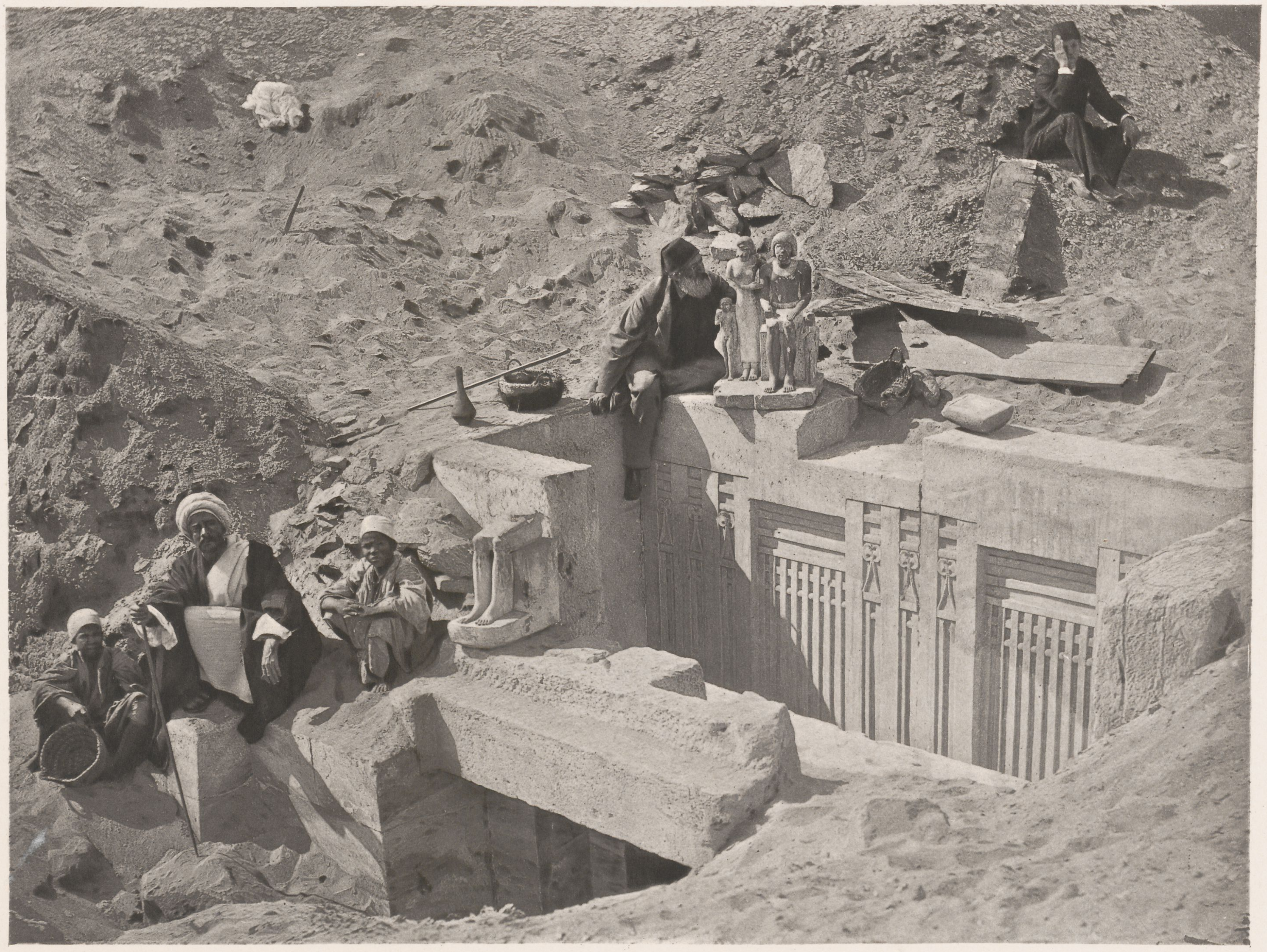
Les tombeaux de l'Ancien-Empire présentent très fréquemment des scènes du genre de celles que nous étudions. Des femmes rangées en file (plus rarement des hommes) apportent sur leur tête des couffes pleines de fleurs, de fruits, de pains, de produits divers. Elles portent ou conduisent de jeunes animaux. L'inscription qui accompagne d'ordinaire ces tableaux en donne la signification. De son vivant, le défunt a affecté à l'entretien de son tombeau, aux services religieux qui doivent y être célébrés pour l'éternité, aux offrandes de toute sorte qu'à certains anniversaires on doit y apporter en nature, le revenu de quelques-unes de ses propriétés. Chacune

des femmes rangées en file, que nous voyons défiler ici, symbolise une de ces propriétés. Leur nom est écrit devant elles, et ce nom est en général composé, soit avec le nom du défunt lui-même, soit avec le nom d'un des rois pour lequel le défunt avait une vénération personnelle. De là, les cartouches royaux (*User-ka-f, Ké-ké-a, Ra-tet-f*) que nous montre la planche 7.

Planche 8. — Vue d'une chambre d'un autre mastaba de l'Ancien-Empire, prise pendant le déblaiement. Le serdab avait été violé; on n'y a trouvé que les statues qui figurent dans le tableau. A gauche, sont deux des petits porteurs de couffes qui sont l'instrument principal de nos fouilles; au milieu d'eux est *Roubi*, leur chef. Comme reïs, Roubi a des qualités qui nous le rendent très précieux. Depuis seize ans qu'il est l'employé du Musée, ce fellah illettré a vu tant d'antiquités qu'il les connaît, et que, tant bien que mal, il sait les distinguer par leurs époques; il a fouillé tant de tombeaux et tant de puits, que nul n'est plus habile que lui à découvrir une piste et, ce qui est bien plus difficile, à la suivre. La science doit à Roubi un quart des monuments qui sont la richesse du Musée de Boulaq.

Quoique très mutilées, les deux statues qui sont posées sur les architraves de la porte donnent une idée des monuments de ce genre que fournissent habituellement les serdabs de l'Ancien-Empire. L'une est assise, l'autre est un groupe de quatre personnages : le père, l'épouse et deux enfants. A toutes les époques, mais particulièrement sous l'Ancien-Empire, les Égyptiens ont aimé à se faire représenter au milieu de leur famille. Dans les textes hiéroglyphiques, l'attachement d'un mari à sa femme, d'un fils à son père, est exprimé d'une manière quelquefois très touchante. Ces mœurs patriarcales sont celles d'un peuple cultivateur, ami de la paix, qui répudie par toutes ses traditions les liens qui le rattachent en apparence à la race maudite de Cham.

Planche 9. — Le tombeau de Ti est connu de tous les voyageurs qui ont visité Saqqarah. Les tableaux si animés que reproduit la planche 9 du *Voyage* ont été photographiés d'après un des bas-reliefs placés dans la cour d'entrée. La scène se passe devant Ti lui-même, assisté de l'un de ses fils qui s'appelait Ti comme lui, et était revêtu de la dignité de « compagnon du Pharaon, chargé du soin de la coiffure du roi. » On remarquera la variété des attitudes. L'engraissage des volatiles, oies, canards, demoiselles de



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.ie

8

MEMPHIS — SAQQARAH



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

9

MEMPHIS — SAQQARAH

Numidie, appartenant à Ti, est le sujet de la représentation. Des serviteurs sont assis par terre et procèdent à la fabrication des boulettes de farine. D'autres introduisent les boulettes dans le bec des oiseaux, qui ne paraissent pas se soumettre tous à l'opération avec la même bonne volonté.

Nous connaissons, par les détails que j'ai donnés à propos de la planche 5, la distribution intérieure des mastabas, les parties qui les composent, etc. Les chambres du tombeau de Ti, qui sont les plus complètes et les mieux conservées de toutes celles qu'on visite à Saqqarah, peuvent procurer au voyageur la meilleure occasion de se rendre compte de l'esprit dans lequel la décoration de ces chambres était conçue.

On remarquera d'abord l'absence absolue de toute figure de divinité. Le sombre *Rituel*, tout peuplé de monstres que l'âme du mort doit combattre, n'a pas encore pénétré dans la chambre du tombeau accessible aux vivants.

Ce qu'on voit sur les parois de cette partie du tombeau de Ti, c'est une sorte de livre dont les chapitres divers sont répétés sur les murs des autres tombeaux avec des variantes qui n'intéressent guère que les noms, les titres du défunt, les noms des membres de leur famille et ceux des gens de leur service. Pour assurer le repos de son âme, pour être certain que, pendant une longue suite de générations, on viendra faire dans la chambre extérieure les cérémonies que le culte des morts ordonne, le défunt est censé avoir, de son vivant même, fait des fondations pieuses. Il a réservé certains de ses domaines à la production, à l'entretien, au renouvellement des dons de toute nature que la loi religieuse obligeait les survivants, en certains jours prescrits, à déposer dans la chambre extérieure du tombeau. En ces jours, les parents se réunissaient dans cette chambre, sacrifiaient, mangeaient, buvaient dans la société du défunt. La vie commune était censée se continuer ainsi par une de ces fictions consolantes qui est passée dans les mœurs des habitants de l'Égypte moderne. Or, ce que les tableaux qui couvrent les parois du tombeau de Ti représentent, ce sont ces domaines eux-mêmes, ce sont les travaux divers qui s'y exécutent. Là, on ensemence les champs, on fait la récolte, on mène les animaux au pâturage, on construit des barques; là, des serviteurs se livrent à des joutes animées sur l'eau, ou bien le défunt lui-même pêche, ou chasse dans les marais, tandis qu'autre part des femmes debout, tenant en laisse des veaux, des antilopes, des gazelles, et portant sur leur tête de grandes corbeilles chargées de fleurs et de fruits, symbolisent chacune des terres que le

défunt a désignées pour la fourniture et l'apport des dons funéraires par lesquels son âme doit être nourrie. (Voyez planche 7).

Telle est, dans son esprit général, la décoration des chambres du tombeau de Ti qui forment la chapelle extérieure. Je répéterai que, plus ou moins développée, cette décoration est celle qu'on trouve reproduite sur les murailles des autres tombeaux de la plaine de Saqqarah.

Rappelons-nous, à cette occasion, que nous ne sommes pas ici dans la partie du tombeau réservée au mort. Le mort est couché au fond de son sarcophage profondément caché dans le sol. Le caveau où gît le mort n'a pas de porte et personne n'y peut pénétrer. Il reste fermé, scellé, inaccessible pour l'éternité. Les portes des chapelles extérieures sont, au contraire, ouvertes à tout venant.

PLANCHE 10. — Autre scène tirée de la cour d'entrée du tombeau de Ti. L'obscurité dans laquelle l'intérieur des chambres est plongé nous a empêchés, à mon grand regret, de consacrer quelques planches du *Voyage* à la reproduction des tableaux si admirablement gravés qui garnissent les murailles de ces chambres.

Celui qui fait le sujet de notre planche 10 représente l'espèce de véranda qui précède une grande cour, au milieu de laquelle se trouve l'étang réservé à l'élève des oiseaux aquatiques. Des scribes, des intendants, des familiers de la maison, des surveillants des magasins aux fourrages, se présentent devant Ti afin de lui rendre compte du résultat de leur mission.

J'ai tenu à faire figurer cette planche dans la collection du *Voyage* à cause des quatre colonnettes qui supportent le toit de la véranda. Les architectes n'oublieront pas que nous sommes ici presque au quarantième siècle avant notre ère, et ils remarqueront que ces colonnettes ne manquent ni de style, ni d'élégance. Elles étaient certainement en bois, et nous offrent un spécimen de cette seconde architecture qui était en quelque sorte le pôle opposé de l'architecture des pyramides. A peu près vers le temps où les contemporains de Ti gravaient sur les murs de son tombeau les curieuses scènes que nous décrivons, d'autres mains élevaient péniblement, non loin de là, les gigantesques assises du Mastabat-el-Faraôun. Nous savons déjà (et nous aurons encore occasion d'y revenir) qu'à l'époque des pyramides, l'Égypte connaissait deux architectures, celle qui emploie les matériaux les plus lourds, celle qui emploie les matériaux les plus légers.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

10

MEMPHIS _ SAQQARAH



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

11

MEMPHIS — SAQQARAH

Planche 11. — Le tombeau de Phtah-Hotep est encore un des monuments funéraires de Saqqarah. Il n'offre pas d'autre disposition que le tombeau de Ti, et on y trouve, comme partout, un massif rectangulaire qui est à proprement parler le mastaba, une chambre qui fait office de chapelle, un serdab, un puits, et enfin le caveau souterrain.

Le seul aspect de la planche 11 suffit à montrer que la décoration de la chambre intérieure du tombeau de Phtah-Hotep a été conçue dans le même esprit que la décoration de la chambre intérieure du tombeau de Ti. Nous sommes sur les domaines spécialement affectés par Phtah-Hotep au service des offrandes funéraires. Des serviteurs se livrent devant le défunt (dont on n'aperçoit que le bâton) à la chasse au filet. D'autres rentrent à la ferme, rapportant des produits divers et traversant un canal, montés sur de légères barques faites en paille de dourah. Le mouvement des personnages qui joutent entre eux éveillera à juste titre l'attention.

Parmi ces personnages, il en est trois ou quatre que la conformation de leur tête considérablement aplatie au sommet, signale tout d'abord comme des non-Égyptiens. Ils sont dolycocéphales, autant du moins qu'on en peut juger par des figures vues seulement de profil. Le nu est peint en rouge, comme celui des Égyptiens; mais quelquefois il est peint en brun foncé. Cette particularité n'est pas propre au tombeau de Phtah-Hotep; on la retrouve au tombeau de Ti, et, en général, dans tous les tombeaux anciens de Saqqarah. Peut-être faut-il voir dans ces non-Égyptiens des auxiliaires étrangers, c'est-à-dire d'une autre race, qu'à cette époque on admettait dans l'intérieur des maisons, soit comme serviteurs, soit comme esclaves.

Leur histoire serait curieuse à faire. Ils disparaissent avec l'Ancien-Empire, et il semblerait qu'à partir de la XII[e] dynastie et jusqu'à la XVIII[e], d'autres tribus, venues également du dehors, les aient remplacés. Une stèle de la XII[e] dynastie, appartenant au Musée de Boulaq et découverte à Abydos, nous montre, en effet, mêlés aux serviteurs de la maison et occupés à des fonctions serviles, des gens au front fuyant, au profil quelque peu asiatique, la tête couverte de cheveux épais tombant carrément par derrière. Des représentations à peu près semblables se retrouvent à El-Kab, au commencement de la XVIII[e] dynastie.

Certaines circonstances peuvent se produire qui donneraient à cette remarque un grand intérêt. Si on venait à découvrir dans la partie orientale de la Basse-Égypte des tombeaux des dynasties égyptiennes que leur date place entre Joseph et Moïse, qui sait, si, sur les murs de ces tombeaux, on

ne verrait pas, employés à ce même titre d'auxiliaires, des enfants de Jacob, et quelques-uns de ces *Aperi-ou* (Hébreux) que, jusqu'ici, nous ne connaissons que par leur nom hiéroglyphique?

Planche 12. — Le tombeau de *Pehen-u-ka* se distingue de tous les autres par ses vastes dimensions et la cour à ciel ouvert qui partage le monument en deux parties. C'est de l'extrémité Sud de cette cour que la vue reproduite sur la planche 12 est prise. A gauche est un mur à parois lisses, interrompu par la chambre des dons funéraires. Au fond est un édicule où l'on aperçoit, à sa place antique, la statue, malheureusement décapitée, du défunt; quand la tombe était intacte, une cloison bouchait la porte et rendait la statue invisible. On distingue à droite les longues rainures prismatiques qui décoraient cette partie du tombeau. Derrière ces rainures sont disposés une demi-douzaine de serdabs, qui ont dû contenir et cacher à tous les yeux un certain nombre de statues du défunt, maintenant détruites.

Pehen-u-ka avait le titre principal de « chef, premier horoscope du roi dans tous les pays ».

On sait que quelques-uns des rois de l'Ancien-Empire ont été divinisés après leur mort, et qu'on leur rendait un culte public dans des édifices élevés à la face orientale des pyramides où leurs momies étaient conservées. Ces temples avaient leurs prêtres, habituellement choisis parmi les fonctionnaires les plus élevés de l'ordre sacerdotal. Pehen-u-ka était un de ces prêtres et, en effet, il joignait aux titres assez nombreux que lui donnent les inscriptions de son tombeau, ceux d'attaché au culte rendu dans leurs pyramides aux rois *User-n-Ra* et *User-ka-f*, que nous savons appartenir à la Ve dynastie.

Planche 13. — Les Égyptiens croyaient qu'Osiris descendait quelquefois sur la terre, prenant la forme d'un taureau qui révélait sa mission divine par certaines marques qu'il portait sur le corps. Quand un taureau naissait pourvu de ces marques, on disait qu'Osiris s'était manifesté, et on l'amenait à Memphis, où le temple d'Apis l'attendait.

Pendant toute sa vie, Apis recevait à Memphis les honneurs dûs à un dieu incarné. Mort, on lui faisait des funérailles magnifiques, et on venait l'enterrer dans le temple situé en plein désert, où se trouvait le caveau réservé à sa momie. Le temple était le Sérapéum, et on voit par là que le Sérapéum n'est en définitive que le monument sépulcral d'Apis.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

12

MEMPHIS _ SAQQARAH



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

13

MEMPHIS _ SAQQARAH _ SERAPEUM.

On trouvait dans le Sérapéum, outre le temple lui-même, une allée de sphinx longue de huit cents mètres, des chapelles dédiées à Anubis, à Astarté, à Esculape; on y trouvait des cloîtres où habitaient, dans une réclusion perpétuelle, des gens qui vivaient d'aumônes et de la charité des visiteurs du temple; on y trouvait surtout la tombe d'Apis, pour laquelle le Sérapéum tout entier était construit et qui consistait en longs souterrains creusés dans le roc.

On voit, par ces détails, que le Sérapéum a dû être un édifice considérable. Malheureusement tout a disparu jusqu'à la dernière pierre, à l'exception des souterrains réservés à la sépulture du dieu.

Le voyageur qui se rend du Caire à Saqqarah pour faire ce qu'on appelle l'excursion du Sérapéum, ne doit donc s'attendre à voir ni le temple où le dieu vivant était nourri et qui devait exister quelque part sous les dattiers de Myt-Rahyneh, ni le monument sépulcral lui-même, c'est-à-dire le Sérapéum, où le dieu mort était amené. Il n'aura, dans cette excursion, d'autre visite à faire qu'aux souterrains du Sérapéum, lesquels sont creusés dans le roc vif de la montagne et n'ont pu, par conséquent, être détruits.

La photographie est sans effet dans ces souterrains où jamais un rayon de lumière n'a pénétré; l'intérieur de la tombe ne peut, pour cette raison, figurer dans le *Voyage*. Je dois donc me contenter de faire représenter ici le Sérapéum par un choix de monuments pris parmi ceux que les fouilles de cet édifice m'ont fait retrouver.

En premier lieu (planche 13) figure le personnel de la légende d'Apis qui se compose d'Apis lui-même, d'Osiris et de Phtah. Apis était l'incarnation d'Osiris : « On entretient à Memphis, dit Plutarque, le bœuf Apis qu'on regarde comme l'image d'Osiris. » « Apis, dit autre part le même auteur, est l'image vivante d'Osiris. » Mais toute image vivante d'Osiris qu'il était, Apis devait sa naissance à Phtah qui, prenant la forme d'un feu céleste, fécondait la vache, mère du divin taureau. Apis, sous la forme d'un taureau, Osiris, représenté par le dieu bien connu, coiffé de la couronne blanche et de deux plumes, Phtah, la tête nue et le corps en gaîne, tels sont donc les monuments qui occupent la place principale sur notre planche 13.

J'y ajoute un curieux bas-relief qui représente le transport de la momie. Apis, enveloppé de ses bandelettes, est couché dans l'intérieur d'un double naos richement décoré. Des statues d'Isis et de Nephthys sont en avant et en arrière, dans la posture des pleureuses. Le tout est placé au centre d'une barque qui est elle-même portée sur un plancher supporté par quatre ou

huit roues. C'est ainsi que le dieu mort était transporté, du temple situé dans Memphis même et à côté de l'édifice célèbre de Vulcain, au temple élevé dans la nécropole au-dessus des souterrains où sa dépouille mortelle était censée devoir reposer pour l'éternité.

La stèle placée à gauche est un spécimen de ces sortes d'*ex-voto* que les habitants de Memphis avaient la coutume de faire encastrer dans la paroi de l'entrée de la tombe, le jour où ils venaient d'y accompagner ou d'y déposer le dieu mort. Ici, l'auteur de la stèle s'est montré doublement pieux : pieux envers son dieu et envers son roi; car il associe à sa prière le roi régnant qui était Scheschonk IV. C'est ainsi, en effet, qu'il s'est fait représenter au premier registre de la stèle humblement placé à genoux derrière le roi qui fait lui-même l'offrande au dieu. La stèle est datée de l'an 27 du règne, et nous savons par d'autres monuments que c'est en cette année que mourut le dernier Apis de la XXII[e] dynastie.

PLANCHE 14. — On assiste ici à une scène des fouilles.

Au premier plan est l'ouverture carrée d'un puits. Le puits est profond et s'enfonce à une vingtaine de mètres dans le sol.

On a posé deux poutres en travers de l'orifice. Ces deux poutres ont déjà servi aux hommes qui, par le moyen de couffes et de cordes, ont tiré du puits les gravats et le sable qui l'emplissaient. Cette fois, ce sont les vases, les momies, les sarcophages découverts dans les caveaux mortuaires situés au fond du puits, que les deux poutres servent à extraire.

Un sarcophage est dehors, ainsi que la momie qu'il contenait et les canopes. Un deuxième cercueil de momie montre la tête entre les deux poutres, et, à son tour, sera bientôt couché sur le sable.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

14

SAQQARAH



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.ie

15

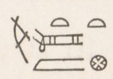
MEYDOUM _ PYRAMIDE

III

MEYDOUM

PLANCHES 15 ET 16

—

PLANCHE 15. — Meydoum était autrefois une ville d'une certaine importance située à mi-chemin entre Memphis et l'entrée du Fayoum, c'est-à-dire entre le Caire et Beni-Souef. Son nom a été retrouvé dans les hiéroglyphes. Elle s'appelait  *Meri-Boum*, *Mei-Toum*, *Mi-Toum*, où l'on retrouve facilement la forme antique du nom moderne.

Meydoum a disparu jusqu'aux fondements et n'est plus aujourd'hui représentée sur les cartes que par le village qui a conservé son nom. A deux ou trois kilomètres dans l'Ouest se trouve la nécropole de la ville, du milieu de laquelle émerge, comme un vaste tumulus, une haute colline surmontée du monument que nous appelons la Pyramide de Meydoum, et que les Arabes nomment *Haram-el-Kaddab*, « la Pyramide Menteuse. »

On dit généralement que ce nom bizarre a été donné à la pyramide parce que, comme le Grand Sphinx de Gyzeh, la pyramide serait un rocher naturel revêtu de maçonnerie. Je croirais plutôt que « la Pyramide Menteuse » n'est ainsi appelée que parce qu'elle n'en est pas une, et que les Arabes l'ont su.

De l'étude de quelques constructions similaires comme, par exemple, le Mastabat-el-Faraôun, ou plutôt le grand tombeau situé vers l'angle Sud-Est

de la deuxième Pyramide de Gyzeh et le petit monument qu'on appelle « la Pyramide de Righa, » il semblerait résulter, en effet, qu'il n'y a pas que des pyramides dans la région de Memphis, et que sous l'Ancien-Empire on a construit des tombeaux composés d'une grande base qui a la forme d'un mastaba, et d'une haute tour carrée à pans inclinés, avec ou sans pyramidion, posée sur cette base.

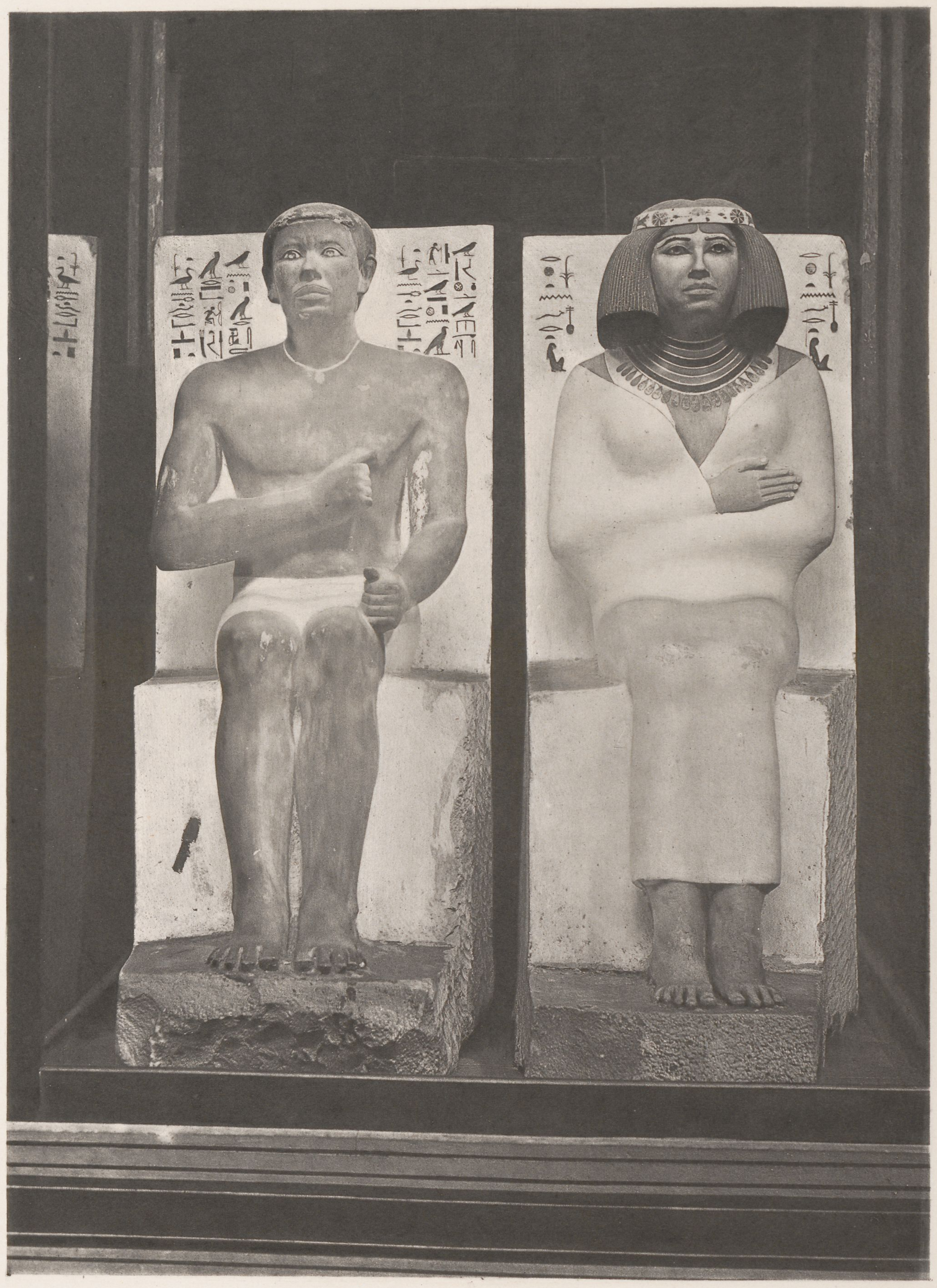
Si ces vues étaient confirmées, la Pyramide de Meydoum serait donc une révélation dans l'histoire de l'architecture égyptienne. Elle serait le spécimen le mieux conservé que nous possédions d'une forme extérieure de tombeau qui n'est ni le mastaba proprement dit, ni la pyramide, et dont on pourrait trouver d'autres exemples en Égypte.

La Pyramide de Meydoum n'a pas plus de quarante mètres de hauteur dans sa partie visible. Elle n'est pas ouverte et son entrée n'a jamais été cherchée. On la trouverait probablement, comme au Mastabat-el-Faraôun, à la face Nord de la base.

La Pyramide est d'ailleurs construite par assises concentriques qui font autour du noyau comme autant d'enveloppes successives. Chose remarquable, ces enveloppes ne sont pas toutes égales au point de vue du choix des matériaux employés et de leur mise en œuvre. Il en est qui témoignent d'une négligence extrême; il en est qui sont, comme appareillage et comme nature de pierre, ce que l'Ancien-Empire nous a légué de plus parfait. Le même fait s'observe à la Pyramide à degrés de Saqqarah et aux Pyramides d'Abousyr. Il semblerait que le travail ait été exécuté à la tâche ou imposé à des corvées qui s'en acquittaient plus ou moins précipitamment. (*Voir* Hérodote, II, 124).

La Pyramide, bien entendu, n'a pas d'inscription, et réussirait-on à pénétrer dans l'intérieur, que selon toute vraisemblance, on n'en trouverait pas davantage.

On sait que les grands mastabas qui entourent, principalement du côté de l'Est, la Pyramide de Chéops, appartiennent à des fonctionnaires de la cour de Chéops et que les cartouches de Chéops s'y rencontrent, pour ainsi dire, à chaque pas. Ce fait a son importance dans la question de savoir à quelle époque il faut faire remonter la construction du monument de Meydoum. Dans les mastabas qui entourent la Pyramide de Meydoum, on ne trouve pas d'autre nom que celui de Snefrou Ier (le Σήφουρις de Manéthon), qui y est fréquent. L'exemple de la Pyramide de Chéops semblerait donc autoriser l'attribution de la Pyramide de Meydoum au roi qui vient d'être nommé.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

16

MEYDOUM

En somme, le curieux monument que reproduit la planche 15 est le plus ancien de tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici, puisqu'il serait contemporain des dernières années de la IIIe dynastie.

Planche 16. — Ces deux admirables figures parlent d'elles-mêmes, et la photographie me dispense de les décrire.

Elles ont été trouvées, placées l'une à côté de l'autre comme nous le voyons ici, dans un tombeau de Meydoum. L'une représente un prince du sang qui avait le titre de (probablement pour *général d'infanterie*), très rare sous l'Ancien-Empire, et qui s'appelait *Ra-Hotep*, l'autre une femme nommée *Nefer-t* (la belle) et qui n'a pas d'autre titre que celui de « parente du roi. » Nefer-t était-elle la femme ou la sœur de Ra-Hotep, et à quel titre ces deux personnages ont-ils été réunis dans le même tombeau? C'est ce que nous ignorons.

L'intérêt que présentent les deux statues de Meydoum, sous le rapport de l'art incomparable qui a présidé à leur exécution, est augmenté par la certitude que nous avons de leur extrême antiquité. L'âge approximatif du mastaba où elles ont été recueillies ne laisse, en effet, aucune prise au doute. Tout, décoration et construction, y est franchement archaïque, et aussi ancien que les vieilles tombes de Saqqarah, lesquelles sont antérieures à l'avènement de la IVe dynastie. J'ajouterai qu'une tombe voisine, que l'attache des pierres prouve être du même temps que la tombe de Ra-Hotep, est celle d'un fonctionnaire attaché à la personne de Snefrou Ier. On ne se trompe donc pas en faisant des deux statues de Meydoum des monuments de l'avant-dernier règne de la IIIe dynastie.

On ne peut regarder qu'avec respect et une sorte d'admiration ces vieux témoins d'une civilisation qui, il y a plus de cinq mille ans, était assez parfaite déjà pour produire des œuvres d'art comme les deux statues dont la nécropole de Meydoum a enrichi le Musée de Boulaq.

Les statues de Meydoum terminent la série des monuments de l'Ancien-Empire. Le voyage de la Haute-Égypte ne nous en fera plus rencontrer d'autres.

IV

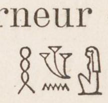
BENI-HASSAN

PLANCHE 17.

Avec Beni-Hassan nous entrons dans la XIIe dynastie et dans le Moyen-Empire. Une seule planche du *Voyage* est consacrée à Beni-Hassan. En voici l'explication :

PLANCHE 17. — Beni-Hassan est une nécropole dont les tombes principales, toutes creusées dans le roc et à mi-côte de la montagne arabique, excitent justement l'admiration des voyageurs. La ville qui envoyait ses morts à cette nécropole est inconnue et ses ruines n'ont pas même été retrouvées; nous savons seulement qu'elle était située dans le nome de *Sah,* lequel deviendra plus tard la province dont Antinoë sera la capitale. Peut-être s'appelait-elle *Menat-Khuf-u,* d'où la Minieh moderne, qui n'en est éloignée que de quelques kilomètres, aurait pris son nom.

Les tombes de Beni-Hassan qu'on peut visiter sont au nombre de douze. Toutes appartiennent à la même dynastie. Les deux tombes qui occupent l'extrémité la plus éloignée au Nord sont les plus remarquables.

La première a servi à la sépulture d'un gouverneur en chef du nome de Sah, qui s'appelait  *Ameni,* fils de la dame  *Hen.* Il vivait sous Usertasen Ier, le deuxième roi de la XIIe dynastie, et se distingua par

quelques expéditions dont les inscriptions gravées sur la porte d'entrée ont gardé le souvenir. Il semblerait qu'Ameni, dont le nom est celui d'un roi de la XI[e] dynastie, se soit aussi appelé *Amenemha*, nom qui est celui de plusieurs rois de la XII[e]. Cet emploi d'un double nom n'est pas sans exemple. Un roi, Ameni-Antef-Amenemha, a même composé le sien avec les noms de trois de ses prédécesseurs au trône.

La deuxième tombe (en venant du Nord) est celle d'un autre fonctionnaire qui s'appelait *Num-Hotep*, fils de la dame *Beket*, et qui exerça, sous Amenemha II et Usertasen II, les fonctions de gouverneur des pays de l'Est et de chef de la ville *Menat-Khuf-u*. Comme Ameni, Num-Hotep semble avoir possédé un second nom que les légendes de la porte nous font connaître sous la forme *Num-Hapi*.

L'intérieur de l'hypogée consacré à la sépulture de Num-Hotep serait ce que l'antiquité égyptienne nous a laissé de plus curieux, si de déplorables dégradations, qui ne sont pas toujours l'œuvre du temps, ne le rendaient pas aujourd'hui en partie méconnaissable.

Dès le premier pas que le voyageur fait dans le tombeau de Num-Hotep, il s'aperçoit que les traditions de l'Ancien-Empire sont encore vivantes, et que l'esprit qui a présidé à la décoration du tombeau de Ti à Saqqarah, est encore l'esprit qui a présidé à la décoration du tombeau de Num-Hotep à Beni-Hassan. Le défunt est toujours chez lui, et dans ceux de ses domaines qu'il a affectés à la production des dons funéraires. Il pêche, il chasse, ses troupeaux défilent, on construit des barques, on abat des arbres, on cultive la vigne et on récolte le raisin, on laboure la terre, on se livre à des exercices nombreux de gymnastique, on construit des magasins, les barques traversent les canaux, et le défunt circule au milieu de tout ce monde porté sur son palanquin. Ce sont ces tableaux variés que les mastabas de l'Ancien-Empire nous ont déjà montrés et que nous retrouvons ici. Seulement, à Beni-Hassan, la décoration prend en quelque sorte une teinte plus personnelle, et les inscriptions contiennent, sur le défunt, des détails biographiques qu'on ne trouve jamais autre part ni aussi précis, ni aussi étendus.

C'est dans le tombeau de Num-Hotep et sur la paroi Nord de la chambre principale qu'est cette représentation fameuse dont Champollion a le premier fait valoir l'importance. Num-Hotep est debout. Devant lui se présentent deux employés de sa maison, l'un nommé *Nefer-Hotep*, l'autre nommé *Kheti*. Ils amènent à Num-Hotep toute une famille de gens que les



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

17

BENI-HASSAN

légendes appellent des  *Amu* (1). Ces *Amu* ont le type des races étrangères à peau blanche ou rouge-clair, c'est-à-dire, qui n'habitent pas les contrées situées au Sud de l'Égypte. Leur chevelure est épaisse et noire, ils portent la barbe taillée en pointe, ils sont vêtus de caleçons ou de longues robes bizarrement bariolées. Ils ont avec eux leurs femmes, leurs enfants, leurs ânes, leurs bouquetins, leurs gazelles, leurs armes, et même leurs instruments de musique. La troupe, dit l'inscription, se compose de trente-sept personnes. Ils apportent au gouverneur de la province, peut-être dans le dessein de lui demander la faveur d'y résider, des lingots de ce minerai précieux que les hiéroglyphes appellent *Mest'em*, et que les Égyptiens recherchaient parce qu'ils s'en servaient pour se teindre en noir le bord des paupières et les sourcils. On voit, par ces détails, l'intérêt qui s'attache au tableau peint sur les parois de la chambre du tombeau de Num-Hotep. En définitive, nous sommes ici en présence d'une de ces immigrations de peuples étrangers, analogue à celle dont la famille de Jacob fournira plus tard un autre exemple.

On peut, presque sans sortir de la nécropole de Beni-Hassan, assister à la naissance de cette transformation qui marque comme le second âge de l'architecture égyptienne et dont nous avons déjà parlé dans l'*Avant-Propos*.

La colonnette légère n'est point abandonnée; en principe, elle conserve sa forme; mais elle devient pierre, de bois qu'elle était. A l'extrémité Sud de la nécropole, un ou deux hypogées montrent leurs plafonds soutenus par des colonnettes de ce genre, formées de quatre tiges de fleurs liées par des bandelettes; les quatre boutons réunis forment le chapiteau. C'est cette colonnette qui, reniant son origine et cessant d'être elle-même pour devenir, comme masse, comme solidité, comme lourdeur, la rivale du pilier, donnera naissance à la grosse colonne fasciculée, au chapiteau en bouton de lotus fermé ou en fleur ouverte, qui commence à se faire voir dans tout son épanouissement à Karnak, à Louqsor, et dans les temples des premières années du Nouvel-Empire.

Le côté Nord de la nécropole prouve qu'on n'abandonne pas non plus le pilier, principe des constructions mégalithiques de l'Ancien-Empire. Seulement, tandis que la colonnette se fait lourde pour ressembler au pilier, le pilier se fait léger pour ressembler à la colonnette. On le taille d'abord

(1) Ce titre, qu'on ne prendra pas pour un nom, signifie proprement des *bouviers*, et s'applique d'une manière générale aux peuples de l'Asie occidentale qu'on est convenu d'appeler des Sémites.

à six pans (XIe dynastie), puis à huit ou à seize (XIIe dynastie et suivantes jusque sous les Ptolémées), avec ou sans cannelures. La colonne à six pans repose sur une base qui est un cube. Eût-elle un chapiteau? C'est ce que la mutilation du petit temple, où des piliers de ce genre ont été employés, ne permet pas de dire. Quant à la colonne à huit et à seize pans, elle a pour chapiteau l'abaque carré, sans l'*échinus*. La base est un simple disque à bords arrondis et beaucoup plus large que le fût. Le diamètre du fût lui-même n'est pas sensiblement plus grand en bas qu'en haut.

La colonne de Beni-Hassan, telle que la représente la planche 17, mérite-t-elle le nom de proto-dorique que Champollion lui a donnée? Ces questions d'origine deviennent de plus en plus obscures à mesure qu'on les approfondit, et, à vrai dire, nous n'avons pas le moyen critique de résoudre celle qui vient de se présenter. Remarquons, en effet, que la colonne de Beni-Hassan est de la XIIe dynastie et qu'elle est antérieure à Abraham; remarquons qu'entre la colonne de Beni-Hassan et la colonne de Pœstum il s'est écoulé environ deux mille cinq cents ans, et que le rayonnement de l'une à l'autre sans intermédiaire serait un phénomène d'une explication très difficile. Or, c'est cet intermédiaire que nous ne connaissons pas et qu'il faut chercher.

La planche 17 donne lieu à une dernière remarque que je ne saurais passer sous silence. Beni-Hassan est, entre toutes, la nécropole qu'on admirait le plus il y a soixante ans, et celle qui, aujourd'hui, s'est le plus dégradée. A ne rester qu'à la porte du tombeau, notre planche 17 en fait foi. Je ne conçois pas qu'on vienne en Égypte et que, venant en Égypte, on salisse et détruise les monuments qu'on est censé venir y admirer. Des voyageurs, inconscients du mal qu'ils font et du tort qu'ils causent à la science, gravent leurs noms à travers les inscriptions, écrivent leurs initiales (qui ne peuvent rien rappeler à personne), aussi souvent, balafrent les parois des temples et des tombeaux de dessins grossiers comme ceux qu'on aperçoit sur la planche 17. A quoi cela sert-il, si ce n'est à prouver l'ignorance, pour ne pas dire le vandalisme, de ceux qui se rendent coupables de semblables mutilations? Pourquoi détruire en une minute ce que quarante siècles ont respecté? Cinq cents fois un Monsieur P. T. a écrit ses initiales sur les monuments de l'Égypte avec un pinceau trempé lourdement dans du goudron, et trois cents fois je les ai fait patiemment effacer. Et qu'on ne dise pas que le premier endroit venu était bon. Plus le bas-relief était propre et frais, et sortant de la fouille,

plus il y avait intérêt à conserver une inscription que la moindre dégradation pouvait rendre illisible, et plus le goudron remplissait son office...

La description des tombes de Beni-Hassan n'entrait pas dans le plan primitif du *Voyage*, et je ne me suis décidé qu'en dernier lieu à l'y introduire. Tout le monde comprendra cette réserve. Les ignorants, les indifférents, triomphent à Beni-Hassan; celui qui a la charge de conserver les monuments égyptiens et de les préserver des atroces barbouillages qui les déshonorent, n'y est en quelque sorte qu'un vaincu. Si l'on est véritablement ami de la science, on verra Beni-Hassan pour la première fois avec le plus vif intérêt: mais on quittera ces lieux avec chagrin pour n'y plus revenir et n'en plus parler qu'à contre cœur.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

18

TELL-EL-AMARNA

V

TELL-EL-AMARNA

Planche 18

Nous avons consacré à Tell-el-Amarna une planche unique, dont voici l'explication :

Planche 18. — M. Renan (voir la *Revue des Deux-Mondes* du 1er avril 1865) aime à se représenter l'Égypte ancienne comme une sorte de Chine, murée, fermée au monde extérieur, immuable, sans aucune ouverture sur le dehors, vieillotte dès son plus jeune âge et arrivée tout de suite à un degré relatif de civilisation qu'elle ne dépassera plus. Il la voit comme une plaine unie, très verdoyante et très fertile, mais sans accidents de terrain qui rompent la monotonie du paysage.

Plus qu'aucune autre contrée du monde ancien, l'Égypte a pourtant eu ses périodes de grandeur et de décadence. Sa civilisation a possédé toutes les conditions de l'être : elle s'est transformée. Elle a eu ses clartés soudaines et ses éclipses. L'art égyptien n'a pas été tellement immobile qu'on ne puisse en écrire une histoire. L'Égypte a rayonné au dehors de l'équateur à la Mésopotamie. On ne se fait pas à l'idée de faire de Thoutmès un Chinois. Si l'Égypte a péri, c'est précisément parce qu'elle a provoqué chez les peuples étrangers, attaqués par elle, une réaction qui lui a été fatale.

La religion elle-même a traversé des moments de crise, et loin de garder sa voie, l'a quittée pour se lancer dans des aventures qui ont failli la perdre.

La fin de la XVIIIe dynastie en est une preuve toujours vivante. La reine Taïa, épouse d'Aménophis III, était de race blanche; son père et sa mère n'étaient ni de sang royal, ni de souche égyptienne. Qui sait si, en épousant Aménophis III, elle a répudié ses traditions religieuses et n'a pas continué à pratiquer dans le sein de sa nouvelle famille les croyances de ses ancêtres? Quoi qu'il en soit, elle eut un fils qui s'est appelé d'abord Aménophis IV, et qui devait s'appeler plus tard *Khu-en-Aten*.

C'est Khu-en-Aten qui fut le réformateur fameux de la XVIIIe dynastie. Il porta la main sur l'arche sainte d'Ammon, osa faire effacer partout le nom vénéré du dieu, lui substitua celui d'Aten, image visible du soleil, le dieu Un, créateur des êtres, et finalement, reléguant Thèbes au deuxième rang, se construisit à Tell-el-Amarna une ville opulente dont il fit la capitale de son royaume.

La porte que représente notre planche 18 est celle d'un hypogée de Tell-el-Amarna, employé à la sépulture de l'un des fonctionnaires de la cour de Khu-en-Aten.

L'intérieur en est curieux à étudier. Le dieu suprême s'y montre sous la forme d'un disque d'où s'échappent des rayons terminés par des mains humaines. Le roi a les traits efféminés. Il est replet et moins homme que femme. Son apparence d'eunuque ne l'empêche cependant pas d'avoir une demi-douzaine de filles, qui combattent avec lui, ou plutôt pour lui.

Aménophis IV eut trois successeurs, adorateurs comme lui d'Aten (peut-être l'Adonis des religions sémitiques). Trente-trois ans s'écoulèrent, après lesquels le roi Horus monta sur le trône. Horus est le dernier Pharaon de la XVIIIe dynastie. Avec lui Ammon rentre dans ses droits et les anciennes traditions de la religion égyptienne sont rétablies.

On consultera sur cette époque de luttes religieuses l'*Histoire d'Égypte* (1re partie) de M. Brugsch-Bey, qui a su tirer un excellent parti des monuments, malheureusement trop peu nombreux, qu'elle nous a légués.

VI

ABYDOS

PLANCHES 19-34

En arrivant en Égypte, les Grecs ont entendu parler d'une ville qui s'appelait  ou  *Abt, Ab-tu, Abut,* et, fidèles à une habitude dont ils ont donné autre part des exemples, ils ont rendu ce nom égyptien par un nom grec déjà familier à leurs oreilles. C'est ainsi qu'avec *Abut* ils ont fait *Abydos.*

Des preuves plus solides que celles sur lesquelles on s'est appuyé jusqu'à présent, seraient nécessaires pour assurer l'identité d'Abydos et de Thinis. Si Abydos était Thinis, il faudrait voir dans Abydos une des plus anciennes villes de l'Égypte, puisqu'elle aurait été la patrie de Ménès et le berceau de la monarchie égyptienne.

Abydos était comme Thèbes, Héliopolis, Dendérah, Edfou, une ville sacerdotale. On n'aurait pas d'Abydos une juste idée en se la représentant comme une cité opulente et très peuplée. Abydos vivait de ses temples et n'était guère habitée que par des prêtres. La ville était si petite, que les édifices réservés au culte en occupaient la moitié.

Nous savons déjà qu'Osiris était le dieu universel des Égyptiens. Osiris, principe du Bien, était descendu sur la terre, et était mort victime des

violences de Typhon, principe du Mal. Son corps avait été coupé en seize morceaux, et ces morceaux dispersés.

Isis, sœur et compagne d'Osiris, les retrouva. Puis, voulant imposer à tous les Égyptiens une vénération égale pour celui qui avait été leur commun bienfaiteur, elle fit fabriquer seize statues du dieu, introduisit à la place correspondante un des membres du corps réel, et distribua ces Osiris ainsi reconstitués entre seize villes de l'Égypte.

Mais, parmi les villes favorisées, il en était deux, Busiris au Nord, Abydos au Sud, où Osiris était plus particulièrement vénéré et où on célébrait en son honneur des cérémonies qui ne tardèrent pas à servir de type et de modèle aux autres.

De plus longs détails seraient inutiles. On voit en somme que l'Égypte reconnaissait un Osiris du Sud, un Osiris du Nord, et qu'Abydos était le centre du culte rendu au premier de ces dieux.

Le voyageur qui, dans la route de Girgeh à Qéneh, s'arrête à Bellianeh et traverse la magnifique plaine qui conduit à Abydos, visite successivement, en arrivant dans cette ville célèbre, le Grand Temple, appelé aussi Temple de Séti, le Petit Temple appelé aussi Temple de Ramsès, le Temple d'Osiris et enfin la Nécropole. On trouvera dans les seize planches que nous allons décrire des souvenirs de chacune de ces quatre divisions d'Abydos.

PLANCHE 19. — L'édifice le plus considérable d'Abydos, comme dimensions aussi bien que comme perfection de travail, est le temple construit par Séti I[er], le prédécesseur et le père de Ramsès II.

Le temple s'appelait en langue égyptienne le *Ra-men-ma*, nom propre qu'on a pu aussi prononcer *Men-ma-ra*. On lit dans Strabon : « Au-dessus de Ptolémaïs est Abydos, où l'on voit le *Memnonium*, palais admirablement bâti, tout en pierre, et de la même construction que nous avons remarquée dans le Labyrinthe, excepté toutefois qu'on n'y voit point cette multitude de chambres (qui se trouvent dans ce dernier édifice)... » Strabon s'est-il laissé séduire par la fortuite rencontre du nom *Men-ma-ra* et du nom de ces *Memnonia* que les Grecs ont appliqué à tant de monuments? Le Temple de Séti est-il le Memnonium du géographe grec? C'est ce qui est vraisemblable.

Ce n'est pas sans quelque hésitation qu'il y a une quinzaine d'années j'ai entrepris le déblaiement du Temple de Séti. A ce moment il était, en effet, enseveli et caché presque tout entier sous les sables. Au milieu de la



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

19

ABYDOS _ TEMPLE DE SÉTI

cour principale s'élevait une colline de décombres plus haute que le temple lui-même. Il fallait, pour déblayer un édifice de cette dimension, des efforts constants et prolongés auxquels je ne me suis décidé qu'en considération de la grandeur et de l'importance du but à atteindre. La tâche a pu être menée heureusement à bonne fin, et le visiteur en a la preuve dans le magnifique édifice ouvert aujourd'hui à sa curiosité et à son admiration.

Le Grand Temple est construit, mi-partie en beau calcaire d'un grain très fin et admirablement préparé pour la sculpture, mi-partie en grès. C'est le grès qu'on a employé pour les colonnes, les architraves, les chambranles des portes; le calcaire a été mis en œuvre pour le reste.

Comme construction, le Grand Temple porte la marque de son époque. A Dendérah, à Edfou, qui sont des temples d'origine ptolémaïque, les fondations s'enfoncent à une profondeur de six mètres dans le sol; les fondations du Grand Temple d'Abydos, qui est un temple d'origine pharaonique, ne consistent qu'en une seule assise de blocs, presque toujours mal équilibrés. De là le tassement qui s'est produit et la fissure profonde qui a traversé et disloqué le temple dans le sens de son grand axe.

Le temple était précédé de deux pylônes. Le premier longeait la lisière des terres cultivées; il n'en reste que quelques pierres. Le second a conservé les dernières assises de ses soubassements. On y voit encore une liste assez longue de princes et de princesses de la famille de Ramsès II. Déjà se révèlent ainsi les origines du temple qui, commencé par Séti Ier, n'a pu être achevé que par son successeur.

La façade se compose de lourds piliers carrés, primitivement surmontés d'une corniche. Cette disposition devait donner au monument un aspect massif, en rapport, peut-être, avec les idées de monde souterrain que le culte d'Osiris évoquait. Le Temple de Séti Ier à Gournah, qui n'est à proprement parler que le monument funéraire de Ramsès Ier, présente dans les lignes générales de sa façade la même disposition.

Avant d'entrer dans le temple principal d'Abydos, l'attention du voyageur se portera sur une inscription de cent seize lignes verticales qui occupe toute la surface du mur situé sous le portique à gauche. Ce long récit, apposé sur la façade du temple comme une sorte d'affiche monumentale, est désormais célèbre. Ramsès II (Sésostris) raconte sa jeunesse. Les droits au trône étaient de son côté, du chef de sa mère, car « il n'était pas né que déjà les grands le proclamaient roi d'Égypte ». Aussi, bien jeune encore, fut-il associé au trône par son père Séti. L'inscription

décorative d'Abydos n'aurait que cet avantage de montrer deux rois régnant conjointement sur l'Égypte, qu'il faudrait la compter parmi l'un des plus précieux des documents historiques que les temples de l'Égypte nous aient légués (1).

Avec la planche 19 nous entrons dans l'intérieur du temple. Le soleil y pénètre par les plafonds dont quelques architraves sont tombées, et éclaire vivement le tableau. L'architecture égyptienne se révèle ici dans ce qu'elle a tout ensemble de solide et de gracieux.

PLANCHE 20. — En entrant dans le temple et dès les premiers pas qu'il y fait, le voyageur est frappé de la différence énorme et choquante qu'il remarque entre le ton général, le style des figures et des hiéroglyphes, qui caractérisent la première salle, et le ton général, le style des figures et des hiéroglyphes, qui caractérisent la seconde salle et les suivantes. Autant, en mettant le pied sur le seuil de la première salle, on est étonné de voir des bas-reliefs d'une exécution presque barbare, autant est-on charmé et comme ébloui quand, en pénétrant dans la seconde, on rencontre des tableaux auxquels rien, comme perfection, ne peut être comparé dans tout ce que l'art du Nouvel-Empire a produit.

Ces différences de style ont leur explication dans la différence d'origine des deux salles. Il résulte, en effet, des renseignements fournis par la grande inscription des cent seize lignes, que quand Séti Ier mourut, le temple n'était point achevé; que les colonnes de la première salle étaient en place et non encore décorées; que les piliers de la façade n'étaient pas « posés sur leur socle ». Les sculptures de la première salle sont donc détestables parce qu'elles sont du temps de Ramsès, et que du temps de Ramsès l'art ne se maintint pas toujours à un niveau très élevé; les sculptures de la deuxième salle et des suivantes sont ce que l'art du Nouvel-Empire a pu produire de plus parfait, parce qu'elles sont du temps de Séti, et que ce prince ne nous a rien laissé, Abydos, Bab-el-Molouk et le Temple de Gournah compris, qui ne fût vraiment digne d'admiration.

Le seul aspect de la planche 20 supplée à tout ce que nous pourrions ajouter. Nous sommes ici dans une des salles de Séti. Les grandes lignes

(1) C'est par une étude sur ce document que M. Maspero a préludé à ces beaux travaux qui l'ont conduit, si jeune encore, au Collége de France. (Voyez *Essai sur l'inscription dédicatoire du Temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris*, Paris, 1867).



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

20

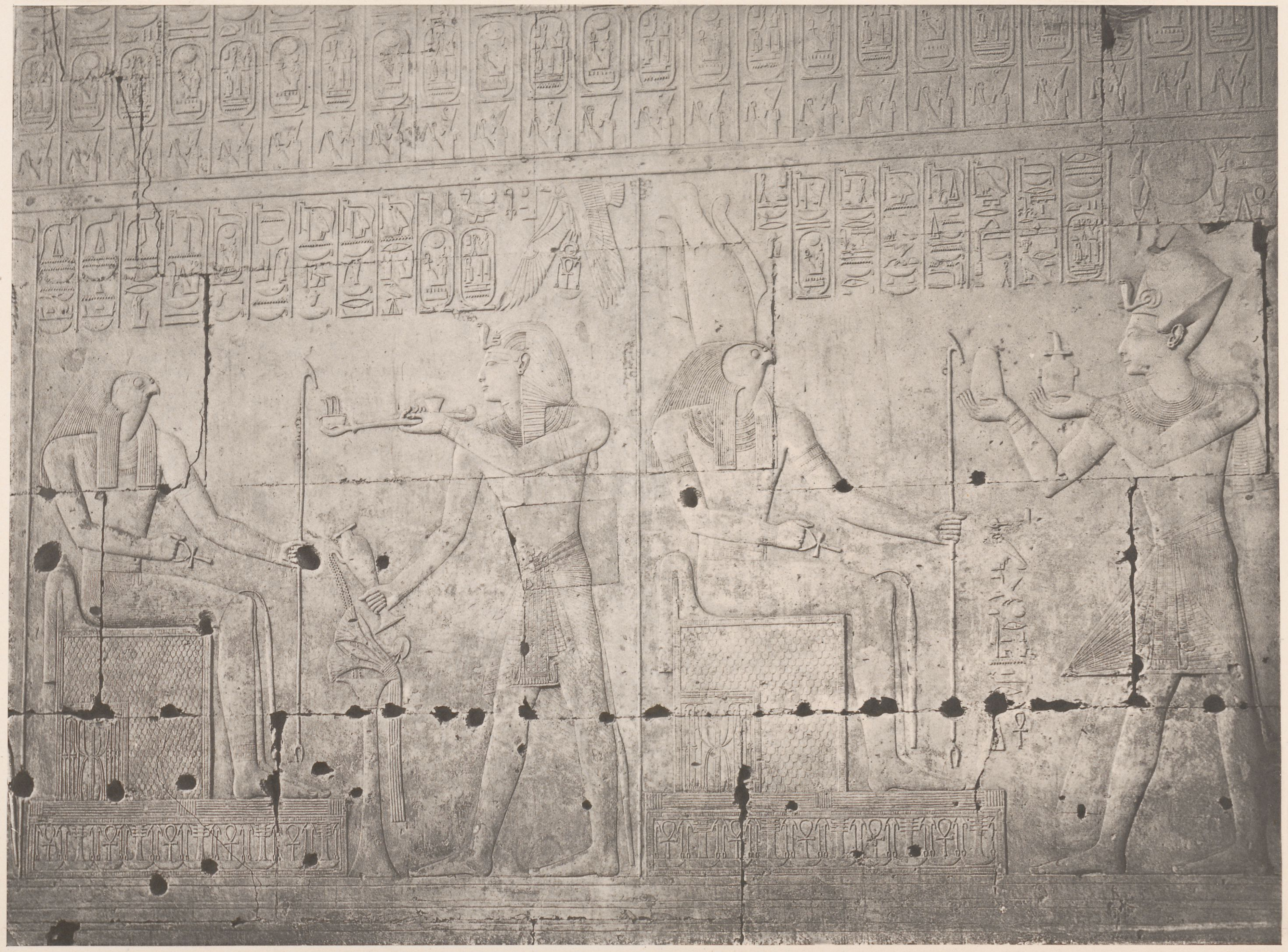
ABYDOS _ TEMPLE DE SÉTI



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

21

ABYDOS _ TEMPLE DE SÉTI



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

22

ABYDOS _ TEMPLE DE SÉTI

sévères des colonnes contrastent d'une manière frappante avec le modelé délicat des bas-reliefs qu'on aperçoit au fond de la salle.

PLANCHE 21. — Autre vue d'une partie de la même paroi, sur une échelle plus grande.

On y jugera l'art égyptien dans ses qualités et ses défauts. L'exécution est plus ou moins finie et soignée; le point de départ, c'est-à-dire une certaine convention imposée ou subie, reste immuable. Il s'ensuit que l'art égyptien n'est beau que relativement à lui-même. L'air est plus ou moins bien chanté, mais c'est toujours le même air. En aucun pays l'art absolu ne se contentera de cet œil posé de face sur un visage de profil, de ces pieds trop longs qui sont deux pieds droits pour la même figure, et de ces deux mains contournées qui sont également deux mains droites. Notre planche 21 montre cependant que, même dans ces mauvaises conditions, les artistes égyptiens ont atteint un idéal qui n'est pas sans charme.

L'étude comparée des deux planches 20 et 21 peut amener à comprendre le sens de la représentation qui fait l'objet des remarques précédentes. Séti Ier (planche 20) s'avance pour accomplir la cérémonie qu'on appelle l'offrande du feu. Il récite la litanie dont le texte est gravé devant lui. Osiris (planche 21) est assis sous un édicule richement orné; les déesses de la justice et de la durée du temps le précèdent; derrière lui, Isis, l'Amenti, Nephthys, lui servent d'assistantes. C'est à ce groupe de divinités que Séti adresse ses prières.

PLANCHE 22. — Ces deux beaux bas-reliefs sont extraits de l'une des chambres intérieures du temple. Leur époque n'a pas besoin d'être indiquée. Il y a là, dans le relief léger et adouci des figures, une sorte de séduction que l'art de Séti peut seul exercer.

Le roi est deux fois représenté faisant ses hommages à deux divinités. A droite, il offre le pain sacré et le lait au dieu que les inscriptions nomment Phtah-Socharis. Le même dieu, sous son seul nom de Socharis, est à gauche, écoutant les prières de Séti qui lui présente l'eau et le feu, symboles de toute création et de toute vie.

Le Temple d'Abydos montre dans presque toutes ses chambres et à la hauteur d'environ un mètre et demi du sol, des trous percés dans les murs comme ceux qu'on aperçoit au bas de notre planche 22. Ces trous sont un souvenir du temps où le monument était un lieu d'habitation pour

les fellahs qui y campaient avec leurs familles et leurs bestiaux. Ils servaient à fixer dans le mur des bâtons auxquels les hôtes du lieu suspendaient leurs vêtements et leurs objets mobiliers. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces profanations ont depuis longtemps cessé et qu'on n'en trouverait plus aujourd'hui un exemple dans aucun temple de l'Égypte.

PLANCHES 23 ET 24. — Je réunis ces deux planches dans une description commune, afin qu'on juge, comme en une sorte de preuve à l'appui, de la différence des deux styles et des deux arts.

On ne croirait jamais, à voir ces deux images que la photographie n'a ni adoucies, ni exagérées, que l'une est le portrait du père (Séti I[er]) et l'autre celui du fils (Ramsès II), tous deux exécutés pour le même temple.

L'admirable portrait de Séti s'impose de lui-même à l'attention du visiteur. Je doute qu'on en trouve un autre dans toute l'Égypte qui soit plus personnel et plus vivant. La belle tête du même roi, qui fait partie de la décoration d'une chambre au Temple de Qournah, ne lui est point supérieure, et à certains égards ne l'égale pas.

Les deux rois sont dans la même pose et coiffés du même casque. Ils font tous deux la même offrande, qui est une statuette de la Vérité. Mais la ressemblance des deux figures s'arrête là.

PLANCHES 25-28. — La grande liste royale que l'on connait sous le nom de « Table d'Abydos » est le plus précieux de tous les textes qui ont été découverts pendant le déblaiement du Temple de Séti I[er]. Elle est gravée sur une des parois d'un long corridor situé dans la partie méridionale du temple.

Ce corridor ne reçoit de l'extérieur qu'une lumière insuffisante pour la photographie. Le soleil n'y pénètre jamais.

Ne disposant d'aucun des moyens que les découvertes récentes mettent à la disposition des photographes et permettent d'opérer dans l'obscurité, j'aurais renoncé à faire figurer la « Table d'Abydos » dans la collection du *Voyage*, si M. Billiet, chargé des opérations photographiques, n'avait réussi à faire entrer dans le corridor des rayons de soleil réfléchis par le moyen d'un miroir, et assez persistants pour produire les épreuves que nous avons sous les yeux.

Comme on le voit par les planches ci-jointes, il a fallu quatre clichés pour avoir la vue complète de la Table. Sans aucun doute, en des circons-



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

23

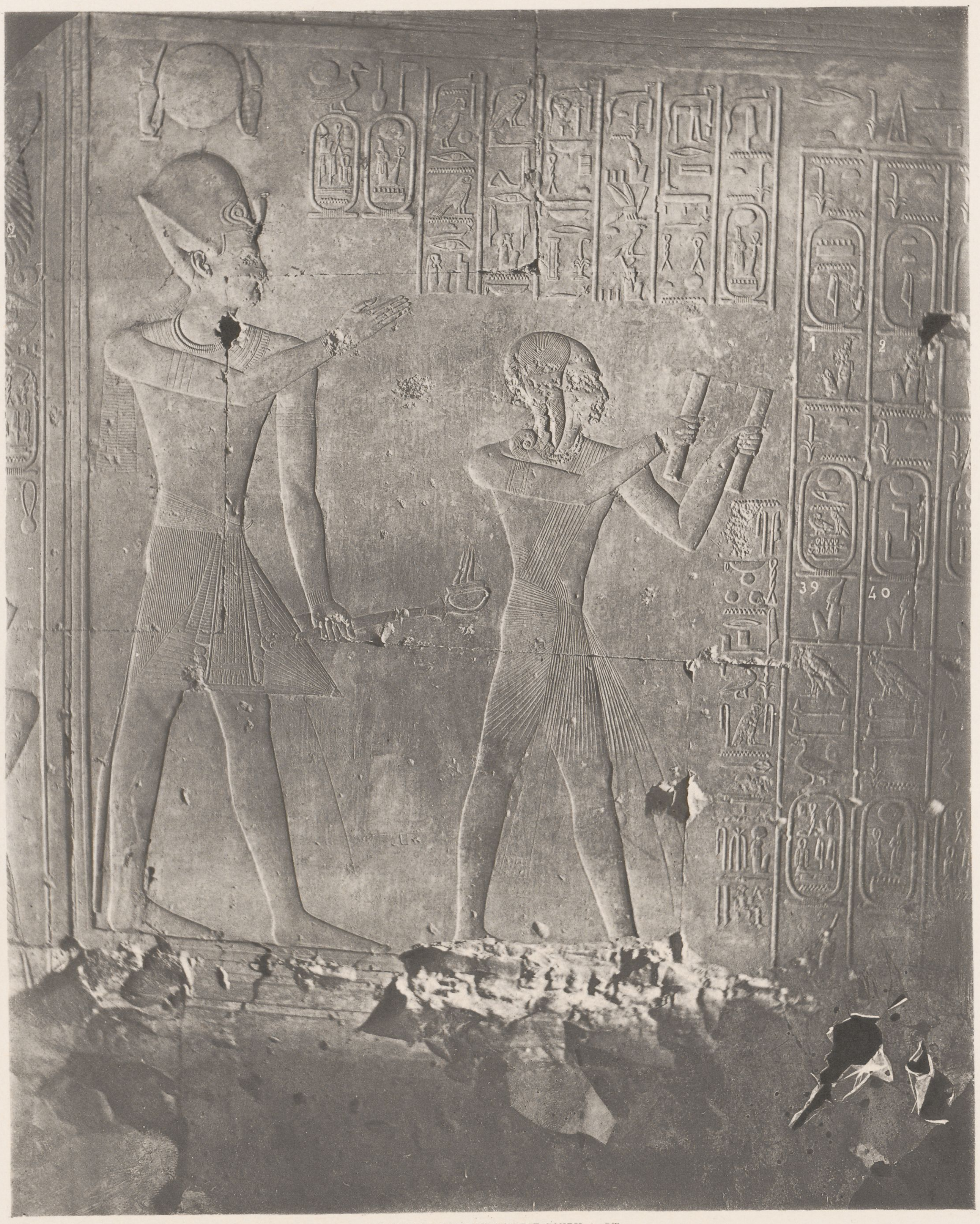
ABYDOS _ TEMPLE DE SÉTI



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

24

ABYDOS _ TEMPLE DE SÉTI



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

25

ABYDOS _ TEMPLE DE SÉTI _ TABLE DES ROIS _ 1RE PARTIE



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

26

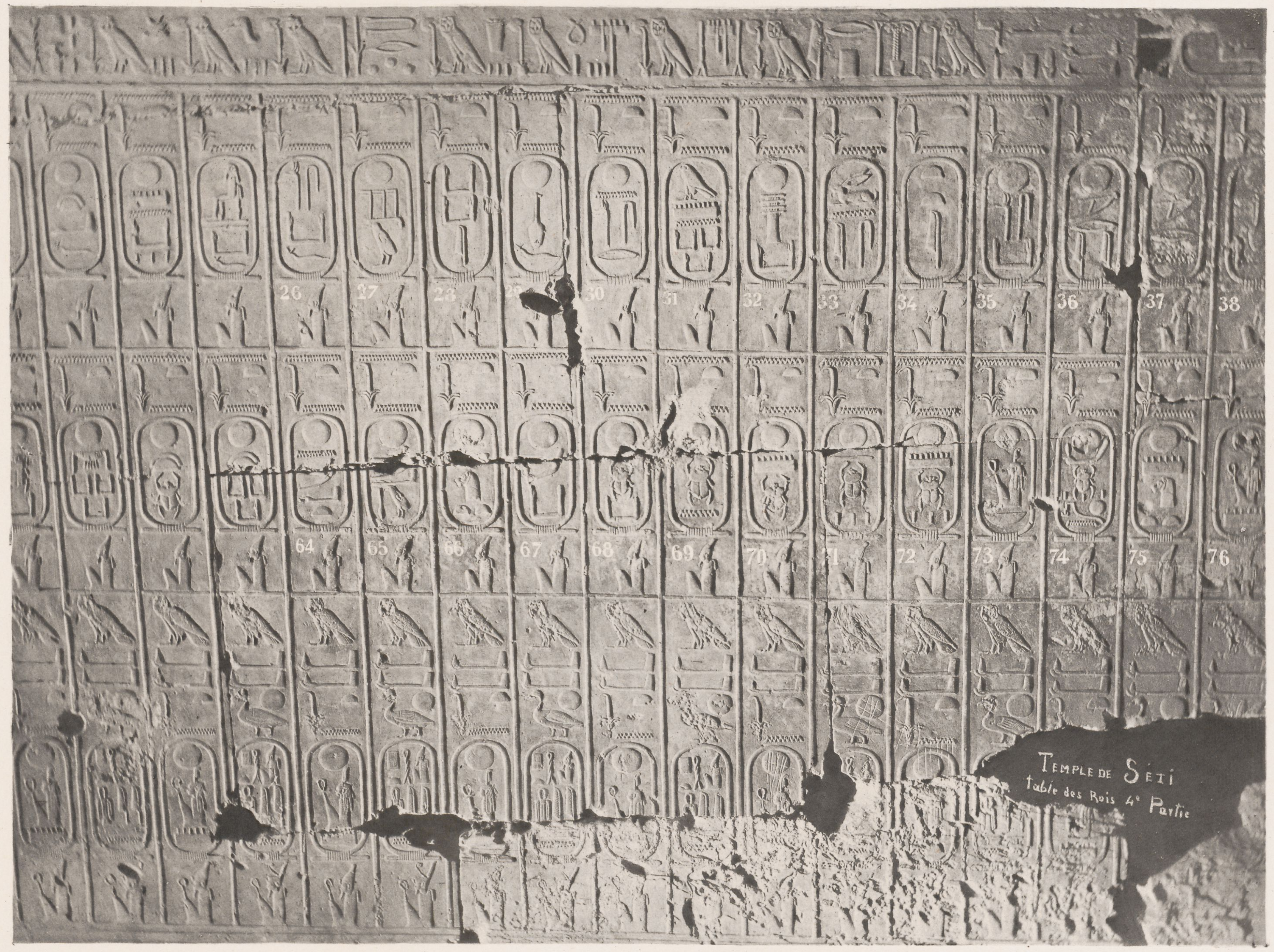
ABYDOS _ TEMPLE DE SÉTI _ TABLE DES ROIS _ 2e PARTIE



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

37

ABYDOS — TEMPLE DE SÉTI — TABLE DES ROIS — 3e PARTIE



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

28

ABYDOS — TEMPLE DE SÉTI — TABLE DES ROIS — 4e PARTIE

tances meilleures, les résultats auraient pu être plus satisfaisants. Les soudures qui ne se rajustent pas et qui nous obligent à publier en quatre planches un texte qui aurait pu facilement tenir en deux, sont un inconvénient que j'aurais été désireux d'éviter ; mais la photographie a des exigences auxquelles on ne saurait échapper. En tous cas, c'est un véritable service rendu que de pouvoir introduire ici un texte qui est mis désormais entre les mains des savants dans sa plus scrupuleuse fidélité.

Le sens général de la Table d'Abydos ne laisse aucune prise au doute. Le roi est ici, comme partout ailleurs, en adoration. Seulement, au lieu d'adresser ses hommages aux dieux, il les adresse à quelques-uns des rois ses ancêtres, assimilés à des dieux.

Séti I[er] est debout à l'extrémité gauche du tableau (planche 25). Il tient en main la cassolette à encens. Il a devant lui son fils Ramsès qui n'est encore que prince royal, héritier du trône, et qui présente les deux rouleaux de papyrus. « Discours du roi *Ra-men-ma*, dit le texte. La divinité se présente pour (recevoir) les offrandes. Une oblation est faite aux rois de la Haute et de la Basse-Égypte. Salut à toi, Phtah-Sokar-Osiris de Memphis. Viens que je te fasse ce qu'a fait Horus à son père Osiris. » On lit à côté de Ramsès : « L'hymne d'adoration est récité par l'héritier, le premier fils du roi (issu) de son flanc, Ramsès le véridique. »

Viennent ensuite soixante-seize cartouches représentant soixante-seize rois (y compris Séti s'adorant lui-même) rangés sur deux lignes. Un texte horizontal surmonte la scène et donne la clef de tout le tableau : « Acte d'adoration à Phtah-Sokar-Osiris, seigneur du tombeau, qui réside au palais *Ra-men-ma*. Une oblation est faite aux rois de la Haute et de la Basse-Égypte par le roi Séti (nom et prénom). Une multitude de pains, de boissons, de bestiaux, de volailles, de parfums, d'ingrédients, de vêtements, de préparations, de vins, d'offrandes sacrées, est donnée de la part du roi Séti, (ici l'inscription, d'horizontale qu'elle était, devient verticale),

PREMIÈRE RANGÉE :	DEUXIÈME RANGÉE :
au roi *Mena* (Ménès), n° 1,	au roi *Ra-meri-en Ment-em-Saf*, n° 39, de la part du roi Séti (nom) ;
au roi *Teta*, n° 2,	au roi *Ra-nuter-ka*, n° 40, de la part du roi Séti (prénom);
au roi *Ateta*, n° 3,	au roi *Ra-men-ka*, n° 41, de la part du roi Séti (nom) ;
au roi *Ata*, n° 4,	au roi *Ra-nefer-ka*, n° 42, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Hesep-ti*, n° 5,

au roi *Méri-ba*, n° 6,

au roi (phonétique inconnu), n° 7,

au roi *Kebeh*, n° 8,

au roi *Bet'u*, n° 9,

au roi *Ka-ka-u*, n° 10,

au roi *Ba-nuter-en*, n° 11,

au roi *Ut'nas*, n° 12,

au roi *Senta*, n° 13,

au roi *T'et'i*, n° 14,

au roi *Neb-ka*, n° 15,

au roi ...*ser-sa*, n° 16,

au roi *Teta*, n° 17,

au roi *Set'es*, n° 18,

au roi *Ra-nefer-ka*, n° 19,

au roi *S-nefer-u*, n° 20,

au roi *Khefu* (Chéops), n° 21,

au roi *Ra-tet-f*, n° 22,

au roi *Ra-kha-f* (Chéphren), n° 23,

au roi *Ra-men-ka-u* (Mycérinus), n° 24,

au roi *Schep-ses-ka-f*, n° 25,

au roi *U-ser-kaf*, n° 26,

au roi *Ra-sah-u*, n° 27,

au roi *Ra-nefer-ka Nebbi*, n° 43, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Rat-tet-ka Ma*..., n° 44, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-nefer-ka Khentu*, n° 45, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Meri-en-Hor*, n° 46, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *S-nefer-ka*, n° 47, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-en-ka*, n° 48, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-nefer-ka Rerer*, n° 49, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Hor-nefer-ka*, n° 50, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-nefer-ka Pepi Senb*, n° 51, de la part du roi Séti (nom);

au roi *S-nefer-ka Annu*, n° 52, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra... ka-u*, n° 53, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-nefer-ka-u*, n° 54, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Hor-nefer-ka-u*, n° 55, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-nefer-ari-ka*, n° 56, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-neb-kher*, n° 57, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-s-ankh-ka*, n° 58, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ras-s-hotep-ab* (Amenemha Ier), n° 59, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-kheper-ka* (Usertasen Ier), n° 60, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-nub-ka-u* (Amenemha II), n° 61, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-kha-kheper* (Usertasen II), n° 62, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-kha-ka-u* (Usertasen III), n° 63, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-n-ma-t* (Amenemha III), n° 64, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-ma-kheru* (Amenemha IV), n° 65, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ka-ka-a*, n° 28,

au roi *Ra-nefer-f*, n° 29,

au roi *Ra-n-user*, n° 30,

au roi *Hor-men-ka-u*, n° 31,

au roi *Ra-tet-ka*, n° 32,

au roi *Unas*, n° 33,

au roi *Teta*, n° 34,

au roi *Ra-user-ka*, n° 35,

au roi *Ra-mer-i*, n° 36,

au roi *Ra-mer-n*, n° 37,

au roi *Ra-nefer-ka*, n° 38,

au roi *Ra-neb-peh-ti* (Amosis), n° 66, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-ser-ka* (Aménophis Ier), n° 67, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-n-kheper-ka* (Thoutmès Ier), n° 68, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-aa-kheper-u* (Thoutmès II), n° 69, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-men-kheper* (Thoutmès III), n° 70, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-aa-kheper-u* (Aménophis II), n° 71, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-men-kheper-u* (Thoutmès IV), n° 72, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-ma-neb* (Aménophis III), n° 73, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-ser-kheper-u Setep-en-Ra* (Horus), n° 74, de la part du roi Séti (prénom);

au roi *Ra-men-peh-ti* (Ramsès Ier), n° 75, de la part du roi Séti (nom);

au roi *Ra-ma-men* (Séti Ier), n° 76, de la part du roi Séti (prénom). »

Telle est l'économie générale de la Table d'Abydos. Des offrandes d'une multitude de pains..., d'une multitude d'huiles..., sont faites aux ancêtres..., de la part du roi Séti.

Il n'est pas besoin d'ajouter qu'un document de ce genre ne peut rendre de réel service qu'autant qu'on peut réussir à déterminer, non pas seulement le nom des rois dont il se compose (ce qui vient d'être fait), mais la place que ces rois occupent dans la longue série des dynasties égyptiennes. Je rappellerai au préalable quelques notions indispensables à l'intelligence de ce qui va suivre :

1° L'histoire d'Égypte ne s'apprend pas, comme l'histoire de Grèce ou de Rome, en étudiant les livres déjà faits par des écrivains qui avaient à leur disposition des sources nombreuses et sûres d'informations. L'histoire d'Égypte est une mosaïque brisée, dont nous avons plus ou moins le dessin général, mais dont les petits cubes gisent dispersés sur le sol. A peine en trouve-t-on çà et là quelques-uns qui sont encore adhérents et forment une partie complète. De là, le travail de rapprochement et de reconstruction qui s'impose aux égyptologues.

2° Les lignes générales sont principalement données par Manéthon, prêtre égyptien qui, sous le règne de Philadelphe, écrivit en grec une

histoire de son pays, malheureusement perdue, et dont il n'est resté que la liste des rois par laquelle l'ouvrage devait se terminer. C'est par Manéthon que nous connaissons la grande division des rois en familles ou dynasties; c'est par le rapprochement des noms royaux révélés par les hiéroglyphes et des noms égyptiens transcrits en grec par Manéthon, qu'à défaut d'autres preuves, nous réussissons à déterminer la place qu'un cartouche doit occuper dans le canon des rois.

3° Un autre moyen d'investigation est fourni par les textes courants gravés sur les monuments égyptiens de toute nature. On conçoit combien cette source d'informations peut devenir féconde, une fois que les textes sont bien compris. Un personnage dont la pierre tumulaire est à Leyde, est mort sous un roi que nous savons être le premier de la XIIe dynastie; il était né sous un autre roi que, jusqu'à la découverte de la pierre par M. de Rougé, nous ne savions où placer; ce dernier roi sera donc de plus ou moins près le prédécesseur de l'autre, et la dynastie à laquelle il appartient et dont d'autres monuments nous révèlent la composition, sera la XIe. Les exemples pourraient être facilement multipliés. Celui qui vient d'être cité suffit à montrer la nature des moyens que la science emploie pour remettre à leur rang les rois, tous les jours de plus en plus nombreux, dont nous découvrons les noms sur les monuments.

4° Enfin nous avons pour ressource les historiens grecs et latins. Ceux-ci ont mal connu l'Égypte. Une saine appréciation des faits leur a souvent manqué. L'histoire d'Égypte qu'on apprendrait avec les seuls écrivains grecs et latins serait, à certains égards, une autre histoire d'Égypte que celle qui sort de terre tous les jours avec les monuments. A ne considérer que l'histoire et la chronologie, le plus ancien et le plus sérieux des écrivains, Hérodote, est plus nuisible qu'utile, car il a brouillé ses notes de voyage, et nous enseigne que Louis XIV a régné avant Charlemagne. Nous ne dédaignons donc pas les sources classiques; en beaucoup de circonstances on peut s'estimer heureux de les posséder, mais comme sûreté d'informations, elles ne viennent et ne peuvent venir qu'en seconde ligne après les monuments.

Le point de vue sous lequel on doit étudier la Table d'Abydos, le rôle que ce document est appelé à jouer dans la science, ressortent de ces renseignements. Tous les rois d'Égypte n'y sont pas compris, mais c'est déjà énorme que d'en avoir devant nous soixante-seize, rangés dans leur ordre chronologique et choisis parmi ceux ayant occupé le

trône depuis Ménès, qui est le premier roi nommé, jusqu'à Séti, qui est le dernier.

Voici maintenant quelques notes rapides sur les soixante-seize rois de la Table, et le rang qu'il faut leur assigner dans les dynasties de Manéthon.

Le n° 1 se lit *Mena*, qui est évidemment le Μήνης de Manéthon, c'est-à-dire le premier roi de la Ire dynastie; le n° 21 se lit *Khefu, Khoufou*, et correspond au Chéops bien connu des historiens classiques, au Σοῦφις, deuxième roi de la IVe dynastie de Manéthon. Un jalon est donc déjà solidement planté. Les trois premières dynasties tout entières sont représentées sur la Table d'Abydos par les vingt premiers cartouches. L'accord entre la Table et Manéthon est-il parfait? Assurément non. Il y a sur la Table des noms royaux qui ne sont pas dans Manéthon, et dans Manéthon des noms royaux qui ne sont pas sur la Table. *Teta* (n° 2) par exemple, est dans Manéthon sous la forme de Ἄθωθις, *Méri-ba* (n° 6) sous la forme Μιεβιδὸς, *Ra-nefer-ka* ou *Nefer-ka-ra* (n° 19) sous la forme de Νεκερφέρης, et ainsi de suite. Mais où trouver dans Manéthon, le *Ateta* (n° 3), le *Ata* (n° 4) de la Table, auxquels Manéthon donne pour correspondants Κενκένης et Οὐενέφης, qui ne correspondent pas du tout? Le désaccord est donc évident. Je répèterai à ce sujet ce que j'ai dit autre part : « Le système des rois collatéraux explique ces écarts des deux listes... Personne ne peut admettre que, pendant la longue durée de son histoire, l'Égypte n'ait pas subi quelques révolutions. Des divisions intestines, des compétitions ont certainement fait naître dans son sein des royautés partielles. Une monarchie qui, pendant plus de quatre mille ans, aurait coulé sans dérivation d'aucune sorte dans un lit unique, est impossible. Sans parler des branches perdues, il a dû se former dans cette interminable suite de siècles, comme des bras divergents qui ont tardé plus ou moins longtemps à se réunir de nouveau et à se confondre. De là, suivant les temps et suivant les lieux, plusieurs façons de comprendre la même période de l'histoire égyptienne. Les royautés partielles, adoptées par les uns, ont été rejetées par les autres; une époque les a proclamées légitimes, une autre usurpatrices. Quand je vois deux autorités aussi considérables que celles en présence desquelles nous nous trouvons (Manéthon et la Table), rayonner dans deux directions différentes, je considère donc que chacune d'elles a envisagé les événements à son point de vue. Arrivées toutes deux à une bifurcation de la série des rois, l'une a choisi de prendre à droite, la gauche a paru à l'autre le chemin véritable... » On s'expliquera donc pourquoi, à l'*Ateta* et à l'*Ata* de la Table correspondent le Κενκένης et le

Οὐενέφης de Manéthon. Après Ménès et Athothis, Ateta et Ata montent sur le trône en une partie inconnue de l'Égypte (à Abydos peut-être), tandis que Kenkénès et Ouénephès gouvernent autre part. L'empire est fondé, mais il n'arrivera pas du premier coup à son assiette définitive. Il y eut des tâtonnements, des hésitations. Plusieurs rois ont pu se disputer le trône. Manéthon a, sans aucun doute, connu Ateta et Ata, mais pour des motifs que nous ignorerons probablement toujours, il leur a préféré Kenkénès et Ouénephès.

L'accord se fait de nouveau avec les n°s 21 à 24 (*Khefu*, *Ra-tet-f*, *Ra-kha-f* ou *Kha-f-ra*, *Ra-men-ka-u* ou *Men-ka-u-ra*) que Manéthon nous fait connaître sous les formes Σοῦφις, Ῥατοίσης, Σοῦφις, (II), Μενχέρης. On voit par cette remarque que jusqu'ici nous ne nous égarons pas, et que le jalon est assez solidement planté pour nous donner d'une manière certaine la direction à suivre. De la Ire dynastie nous voici donc arrivés sans trop d'encombre au milieu de la IVe.

La Ve dynastie est représentée sur la Table par *User-kaf* (n° 26) qui est l'Οὐσερχέρης de Manéthon ; *Ra-sah-u* (n° 27) qui est Σέφρης, *Ké-ké-a* (n° 28) et *Ra-nefer-f* (n° 29), auxquels, pour les motifs que nous venons d'expliquer, Manéthon substitue Νεφερχέρης, Σισέρης, Χέρης. Elle est aussi représentée par *Ra-n-user* (n° 30), *Hor-men-ka-u* ou *Men-ka-u-hor* (n° 31), *Ra-tet-ka* ou *Tet-ka-ra* (n° 32), *Unas* (n° 33), qui sont Ῥαθοῦρης, Μενχέρης, Τανχέρης, Ὄβνος.

La VIe dynastie comprend dans la Table les n°s 34 à 40. Les divergences sont ici plus nombreuses qu'autre part. Les rois cités par Manéthon sont au nombre de six, et on en trouve sept sur la Table. Des sept noms de la Table, un, le n° 35, est absolument sans correspondant dans Manéthon. Quatre autres (n°s 34, 36, 39 et 40) répondent d'une manière satisfaisante à Ὀθόης, Φιὸς ou plutôt Φίωψ, Μενθεσοῦφις et Νίτωκρις. Quant aux n°s 37 et 38, on peut supposer que la Table les appelle par leurs prénoms (*Ra-mer-n* et *Ra-nefer-ka*), tandis que Manéthon les connaît sous leurs noms propres (Μενθουσουφὶς et Φίωψ) que jusqu'ici les monuments ne nous ont pas livrés. Le tableau suivant rendra bien compte de ces difficultés. J'ajoute aux deux listes une troisième colonne où j'écris, sous leur forme égyptienne, les deux noms propres encore inconnus qu'il faut attribuer aux n°s 37 et 38 de la Table :

Ὀθόης	Nos 34. *Teta*,	
	35. *Ra-user-ka*,	
Φιός	36. *Ra-mer-i Papi* (1),	
Μενθουσουφὶς	37. *Ra-mer-n*,	*Mentu-hotep*.
Φίωψ	38. *Ra-nefer-ka*,	*Papi*.
Μενθεσοῦφις	39. *Ra-mer-n Ment-em-Saf*,	
Νίτωκρις	40. *Ra-nuter-ka* ou *Nuter-ka-ra*.	

A la fin de la VIe dynastie se rencontre subitement dans Manéthon un trou profond et vide de tout nom royal. La Table est plus complète et donne pour cette période seize cartouches (nos 41 à 57) qui sont d'autant plus précieux à connaître, que jusqu'à présent nous en ignorions absolument la date.

La Table est aussi plus complète en ce qui regarde la XIe dynastie dont Manéthon ne nomme pas un seul roi, et dont les dix rois déjà connus par d'autres monuments y sont rappelés sous les nos 57 et 58 (*Ra-neb-kher* et *Ra-s-ankh-ka*).

La XIIe dynastie est une des plus glorieuses de celles qui ont précédé la grande renaissance de l'Égypte sous la XVIIIe, et les rois qui la composent sont classés avec certitude par les monuments. On les trouve sur la Table du no 59 au no 65. Puis survient à la fois, dans Manéthon et sur la Table, un nouveau trou profond, celui qui représente toute la longue période comprise entre la fin de la XIIe dynastie et le commencement de la XVIIIe. Pourquoi cette interruption subite? On conçoit que la XVe dynastie, la XVIe, la XVIIe, qui sont des dynasties d'Hycsos, ne figurent pas dans le catalogue des familles royales légitimes; mais ces motifs d'exclusion n'existent pas pour la XIVe, et encore moins pour la XIIIe qui a occupé glorieusement l'Égypte de Tanis à l'île d'Argo, en Nubie. La Table d'Abydos et Manéthon posent donc, par leur silence même, un problème dont il est impossible jusqu'à présent d'entrevoir la solution.

Avec le no 66, la Table entre dans le domaine des séries royales les plus connues, et perd dès lors tout son intérêt. Amosis (no 66), Aménophis Ier (no 67), Thoutmès Ier (no 68), Thoutmès II (no 69), Thoutmès III (no 70, on remarquera que la régente est exclue), Aménophis II (no 71), Thoutmès IV (no 72), Aménophis III (no 73); puis après, les schismatiques de Tell-el-

(1) Nom propre déjà connu.

Amarna, dont la Table omet les noms, Horus (nº 74), Ramsès 1er (nº 75), Séti Ier (nº 76), y figurent dans leur ordre régulier.

Telle est en définitive la Table d'Abydos. Elle nous enseigne des noms inconnus de rois. Elle a surtout cet avantage qu'elle fortifie notre confiance en Manéthon, qu'elle consolide un de nos principaux instruments de travail, en même temps qu'elle nous en apprend mieux l'usage. Par elle nous devenons de plus en plus certain que Manéthon est un écho sincère, bien qu'affaibli, des traditions égyptiennes. En ce qui regarde particulièrement l'Ancien-Empire, elle nous permet de voir que l'historien national ne s'est pas écarté, là plus qu'ailleurs, de la vraie voie. Qu'il y ait eu à cette époque des rois collatéraux, c'est ce qu'*à priori* nous pouvons affirmer. Mais Manéthon qui le savait, parce qu'il avait plus que nous les moyens de le savoir, ne les a point admis. Voilà le point de vue sous lequel il faut envisager Manéthon. Ses listes sont la condensation de toutes les listes. Bien que conçues sur un autre plan (quant aux coupures intérieures) que le Papyrus de Turin, elles n'en sont pas moins égyptiennes d'origine et de forme.

Planche 29. — Nous quittons pour n'y plus revenir le Temple de Séti. On aperçoit au Nord de ce Temple une autre construction qui semble avoir été systématiquement rasée jusqu'à deux mètres du sol, ce qui lui donne l'aspect d'une ruine pompéïenne. C'est le Temple de Ramsès, auquel nous arrivons avec la planche 29.

Le Temple de Ramsès a longtemps passé pour le sanctuaire fameux où l'Égypte entière adorait l'Osiris d'Abydos, opinion appuyée de tout le crédit de MM. Jomard, Wilkinson et Lepsius. Mais les opérations de déblaiement auxquelles nous l'avons soumis, et la mise au jour des textes qui ont survécu à la destruction de l'édifice, nous ont montré que le Temple de Ramsès ne répondait nullement à l'idée qu'on devait se faire *à priori* d'un sanctuaire aussi célèbre et aussi fréquenté que celui dont il vient d'être question. Le Temple de Ramsès est un monument de la piété de ce roi envers les dieux d'Abydos, mais il n'est pas le Temple d'Osiris, et c'est autre part qu'il faut chercher l'enceinte qui servait d'enveloppe au cénotaphe où l'on croyait que la momie du dieu reposait.

Au temps de l'occupation française, le Temple de Ramsès était encore presque intact: « Quant au Temple d'Osiris, dit M. Jomard, je ne puis en rapporter la position avec vraisemblance à aucun autre lieu que celui que j'ai désigné, à 390 mètres du palais (c'est ainsi que M. Jomard nomme le



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

29

ABYDOS _ TEMPLE DE RAMSÈS

Temple de Séti), là où j'ai vu la terrasse d'un grand édifice ensablé jusqu'au toit. Il n'est pas à espérer qu'on puisse jamais en connaître l'intérieur, du moins ce serait une difficile entreprise que de vider et de porter au loin une aussi grande masse de sable que celle qui a pénétré dans le temple et peut-être l'a entièrement comblé. » Si la description de M. Jomard s'applique au temple où nous nous trouvons, on ne conçoit pas qu'on ait pu faire d'un édifice presque encore debout tout entier au commencement de ce siècle, la ruine désolée et attristante dans laquelle nous reconnaissons tout ce qui reste aujourd'hui du Temple de Ramsès.

L'intérieur du temple se présente, quant aux cartouches royaux qu'on y lit, dans les conditions de tous les autres temples égyptiens. Çà et là sont mêlées à la décoration principale des légendes de rois postérieurs, qui ont tout simplement profité d'une place blanche pour y inscrire leurs noms. Mais il n'en est pas moins certain que le deuxième Temple d'Abydos a été commencé et tout entier fini par Ramsès II, aussi bien comme construction que comme décoration.

Je rappellerai au visiteur qu'il existait dans le Temple de Ramsès, une table des rois qui n'était que la copie de la table des rois gravée dans le Temple de Séti, avec cette seule différence que les légendes du fils remplacent dans le second de ces édifices les légendes du père. Transportée à Paris il y a une trentaine d'années, cette seconde édition de la Table d'Abydos (d'ailleurs très mutilée) y a été mise en vente, et fait maintenant partie de la riche collection du Musée Britannique.

On ne peut guère porter un jugement sur le style de la sculpture propre à un édifice qui est si complétement ruiné. Il est permis de dire cependant que la sculpture, dans le Temple de Ramsès, dénote une correction et une fermeté de ciseau que nous n'avons pas trouvées dans la première salle hypostyle du Temple de Séti. Il n'y a pas d'autre cause à ces différences, que la différence d'époque. Le Temple de Ramsès II appartient aux premières années de ce roi, comme le Temple de Gournah, le Ramesséum, les deux obélisques de Louqsor, le Temple d'Ibsamboul; peut-être même, si l'on en croit certains indices, aurait-il été tout au moins commencé alors que Ramsès n'était encore que co-régent. La partie du Temple de Séti qui a été décorée par Ramsès, appartient au contraire aux dernières années. Ramsès II est le roi constructeur par excellence; pas un coin de l'Égypte où il n'ait laissé son nom. Il semble que Ramsès II ait épuisé sur la fin de son règne (qui fut très long, puisque Ramsès II règna soixante-sept ans) tout ce que

l'Égypte produisait d'artistes. En effet, c'est par leur style détestable que se reconnaissent les stèles, les inscriptions et les autres monuments qui sont contemporains des dernières années de Ramsès.

Ce qui reste de la décoration des soubassements de la première cour, montre une longue procession de personnages défilant à la suite des trois prêtres principaux du temple. Séti I[er] vient de mourir; Ramsès II prend à titre définitif possession du trône que jusqu'alors il n'avait occupé que comme l'associé de son père.

A cette occasion on a célébré dans le temple des cérémonies dont les soubassements de la première cour rappellent les épisodes. Un prêtre s'avance en tête du cortége (côté Sud de la cour), portant la statue de Ramsès. Viennent ensuite des assistants chargés d'offrandes de toute sorte. Le char du roi défile, entouré de soldats égyptiens et étrangers. Une gazelle, un antilope, un bœuf surchargé de graisse, destinés à être offerts en sacrifice, marchent au dernier rang de la procession, ce que montre notre planche 29.

Planche 30. — Muraille extérieure du Temple de Ramsès. Paroi de l'Ouest.

La muraille extérieure du temple n'a été déblayée que récemment. Elle est tout entière historique et se rapporte à une campagne de Ramsès contre les Khétas (peuple puissant de la vallée du bas Oronte).

Les deux armées sont aux prises. Les Khétas, acculés entre deux bras du fleuve, sont cernés et mis en fuite. Ceux qui suivent le bras inférieur ne sont pas atteints. Les autres sont précipités dans les flots. L'armée ennemie est captive avec tous ses bagages (face du Nord).

Une partie des fuyards tombe dans un campement égyptien dont les troupes n'avaient pas pris part à la bataille. On y voit des soldats indigènes et des auxiliaires composés de Schardanas. Quelques régiments sont en marche, probablement pour rejoindre le gros du détachement déjà campé (face de l'Ouest).

A la suite de cette victoire, Ramsès fait des dons nombreux au trésor du temple. Il fonde à perpétuité des revenus destinés à assurer le service religieux (face du Sud).

La scène que reproduit la planche 30 est un des épisodes de la bataille. Nous sommes au milieu du campement égyptien (côté de l'Ouest). Un officier, sans autre insigne qu'un long bâton, descend de son char et se tourne vers un groupe de soldats qui marchent devant lui.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & CIE

30

ABYDOS _ TEMPLE DE RAMSÈS

Le char est à deux roues et attelé de deux chevaux qui n'ont pas la richesse de harnachement des chevaux attelés autre part au char du roi. Des étuis de cuir sont disposés en avant et en arrière. L'un (celui de l'arrière) est le carquois et contient des flèches nombreuses mêlées à quelques javelots de trait. L'autre est destiné à l'arc qu'il préserve de l'humidité et du soleil; des javelots y étaient aussi quelquefois déposés. La caisse est exceptionnellement abritée par une sorte d'ombrelle à franges.

Les soldats qui marchent derrière le char sont des soldats égyptiens. Ils ont la perruque épaisse qui couvre et enveloppe la tête. Leur longue robe est retroussée pour la marche. Ils portent au bras gauche le lourd bouclier en forme de stèle. Le glaive recourbé est dans leur main droite. Ce glaive, appelé *khopesch* par les textes hiéroglyphiques, est l'*ensis falcatus* d'Ovide, les Grecs l'ont connu et se sont même servi de l'appellation égyptienne à peine altérée (Κοπίς) pour le désigner.

PLANCHE 31. — Autre scène tirée de la même partie du mur extérieur (côté Ouest). Au milieu des soldats de l'armée égyptienne, sont confondus ceux que nous trouvons sur notre planche 31.

Bien qu'aucune légende n'accompagne cette représentation, on ne peut hésiter sur la nationalité des soldats qui figurent ici au milieu de l'armée égyptienne, et dont nous retrouvons le nom plusieurs fois écrit sur d'autres monuments. Ce sont des *Schardana*.

Que les *Schardana*, ceux que les textes égyptiens appellent les *Schardana de la mer*, soient les Sardes ou Sardiniens, c'est ce qu'il serait difficile de contester.

La seule question à résoudre serait celle de savoir si, sous Ramsès II et au moment où nous voyons les *Schardana* figurer parmi les troupes auxiliaires de ce roi, les Sardes, peuple d'origine libyque, avaient déjà quitté les côtes méridionales de la Méditerranée, pour aller coloniser l'île de Sardaigne à laquelle ils ont donné leur nom, ou si, à cette même époque, ils habitaient encore le district des côtes libyques, qui fut la patrie du mythique Sardus, fils d'Hercule, leur père commun.

Le problème a son intérêt, mais je crois qu'il est vite résolu. En effet, les peuples confédérés, qui sous Ménephtah, père de Ramsès, firent une si terrible incursion dans les provinces septentrionales de l'Égypte, sont partagés, selon la remarque déjà faite par M. de Rougé, en deux groupes. Les *Rebu* (Libyens), les *Maschuoasch* (les Μάξωες d'Hérodote selon



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

31

ABYDOS _ TEMPLE DE RAMSÈS

M. Brugsch), les *Kehak*, forment le premier. Dans le second sont compris les *Schardana* ou Sardiniens, les *Schalulscha* ou Sicules, les *Tourscha* ou Etrusques, les *Likou* ou Lyciens, les *Akaouscha* ou Achaïens. Les Schardana ne seraient donc plus des habitants des côtes méridionales de la Méditerranée, mais à l'époque de Ménephtah l'émigration qui les porta vers le Nord serait déjà un fait accompli.

Quoi qu'il en soit, la légion sarde formée du noyau des prisonniers de guerre introduits, dès le temps de Ramsès II, dans l'armée égyptienne, est celle dont le mur extérieur du petit Temple d'Abydos nous montre quelques soldats.

Il est impossible de ne pas être frappé du côté pittoresque des armes et des vêtements de ces soldats. Ils ont pris de l'armée égyptienne la longue jupe qu'on retrousse pour la campagne ou pour la marche; mais ils ont des armes offensives et défensives *sui generis* qui ne peuvent manquer de fixer l'attention. Le bouclier est rond, semé quelquefois (comme d'autres monuments le prouvent) de larges clous de cuivre; c'est la rondache. Leur casque est relevé par devant et par derrière, et augmenté de deux cornes en forme de croissant; une tige et une boule, probablement de métal brillant, le surmontent. Une longue pique mince, terminée en pointe aiguë, est dans leur main gauche. Leur main droite est armée d'un glaive à deux tranchants, droit, sans garde, très large à la base, fait à la fois pour percer et pour couper. Il n'est pas inutile d'ajouter que ces guerriers semblent avoir la tête rasée.

Le bas-relief d'où nous avons extrait notre planche 31 est malheureusement d'une exécution assez peu soignée, et il serait téméraire d'en tirer quelque indication sur l'ethnographie de la race à laquelle les Schardana appartiennent. On remarquera cependant la taille haute et élancée, la tête petite, le nez rond et court des personnages. Moïse était vivant à l'époque où un sculpteur inconnu gravait sur les murailles d'Abydos ce portrait des plus anciens habitants de la Sardaigne.

Planche 32. — Même temple et même muraille. Des soldats égyptiens, infanterie et cavalerie, sont en marche.

Les fantassins sont protégés par le grand bouclier carré, arrondi par le haut. Ils ont une hache pour toute arme offensive; deux ou trois portent le cimeterre recourbé. La coiffure rappelle tantôt la grosse perruque nationale ou les cheveux arrangés en tresses tombantes, tantôt semblerait formée



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.ie

32

ABYDOS _ TEMPLE DE RAMSÈS

d'une pièce d'étoffe couvrant la nuque et relevée sur le front. Je ne saurais dire si la longue chemise ne monte pas jusqu'au cou.

La cavalerie ne se compose que de chars de troupe. Le harnachement des chevaux peut être ici facilement étudié, ainsi que la forme et l'ajustement du carquois et de la gaîne de l'arc sur le côté du char.

Le char est monté par deux soldats. Il est probable que, quand le moment de la bataille sera venu, un des soldats se servira du bouclier, l'autre s'attachera les rênes à la ceinture et combattra avec l'arc et le javelot.

Quelques soldats à pied se tiennent à côté du char. Ceux-ci sont sans boucliers et ne sont armés que de la hache. C'est la première fois que ces auxiliaires, chargés soit de prêter aide aux combattants ou de les remplacer, soit de donner leurs soins aux chevaux ou aux chars, paraissent sur les monuments.

Les représentations sur les murailles des temples de détachements de l'armée égyptienne en marche, sont certainement très nombreuses. Mais en quelque lieu que ce soit et à quelle époque que ces représentations se rapportent, on n'y apercevra jamais un seul indice qui puisse faire supposer que les égyptiens aient connu ce que nous appelons de la cavalerie. On voit à Karnak un homme qui s'échappe de la mêlée monté sur un cheval, et M. Chabas, dans son excellent livre sur l'*Antiquité préhistorique*, a réuni quelques autres exemples de l'emploi isolé du cheval comme moyen de transport. Mais jamais, en aucune circonstance, on ne verra paraître sur un monument égyptien un soldat appelé à combattre à cheval. L'armée égyptienne ne comprenait que de l'infanterie et de la cavalerie de chars. Quant au cheval proprement dit, il n'apparaît sur les monuments égyptiens qu'avec le commencement de la XVIIIe dynastie. Jusqu'alors il était parfaitement inconnu.

Personne ne peut nier qu'un intérêt considérable ne s'attache aux scènes du genre de celles que nous venons de décrire. Tous les détails du bas-relief d'Abydos, nécessairement pris sur le vif et d'après nature, sont intéressants à étudier. Ce sont ces mêmes chars, ces mêmes soldats qui, quelques années plus tard, poursuivront les Hébreux et seront engloutis dans la mer. Et je noterai à ce propos une dernière observation, elle est relative à l'exégèse biblique : Le rôle que joue la cavalerie égyptienne dans le grand drame de la Mer Rouge est présent à toutes les mémoires; mais le témoignage des monuments égyptiens est irrécusable, et il est

certain que l'Égypte n'avait pas de « cavalerie ». Il y aurait donc une nuance à observer, laquelle porterait sur la véritable signification des mots (פרש, וכב, מומי,) désignant le *cheval*, le *char* ou le *cheval* de *char*, le *cavalier*, qui sont passés avec le sens de cavalerie dans les Septante et la Vulgate, et des Septante et de la Vulgate dans les traditions du monde entier.

Planche 33. — Le témoignage des auteurs grecs et latins prouve que le Temple d'Osiris d'Abydos jouissait autre fois d'une grande renommée. Ce temple est cité à côté du palais de Memnon (Temple de Séti) par Pline et par Solin. « Osiris est enterré à Abydos, dit Strabon. Il n'est permis ni de chanter, ni de jouer de la flûte ou du psalterium dans son temple, comme il est d'usage de le faire pour d'autres dieux ». Plutarque est plus explicite : « Quoique, dit-il, les Égyptiens croient que le corps d'Osiris est enseveli en plusieurs endroits, on est persuadé en général qu'Abydos, ou la petite ville de Memphis, est la seule qui possède son véritable tombeau. En effet, c'est à Abydos qu'on enterre les plus riches et les plus considérables entre les Égyptiens qui tous ambitionnent d'avoir une sépulture commune avec Osiris ».

Le Temple d'Osiris d'Abydos était situé au milieu de la grande enceinte qui se trouve au Nord des ruines de la ville. Il était bâti tout entier en calcaire, et, plus encore que le Temple de Ramsès II, il a subi l'injure du temps et des hommes, puisqu'il n'en reste que quelques substructions.

Il n'a cependant pas si complétement disparu qu'on ne puisse se faire aujourd'hui une idée de ce qu'il a pu être dans son intégrité. Le Temple d'Osiris d'Abydos devait consister en un édifice de petites dimensions, enfermé dans une enceinte en briques crues, de 310 mètres de longueur, sur une largeur de 240. Le temple remontait à une haute antiquité et les souvenirs de la VIe dynastie, de la XIIe, de la XIIIe, y étaient abondants. Le lac sacré était au Sud.

Le témoignage des écrivains de la tradition classique est confirmé par l'étude des textes hiéroglyphiques que nos fouilles ont fait retrouver, et il est certain que c'est en ce lieu et dans l'intérieur de ce temple qu'était exposée à la vénération de l'Égypte entière la momie sacrée d'Osiris. La nature du terrain s'opposant à ce qu'on ait pu creuser dans le roc sur lequel le temple était bâti, le caveau mortuaire, la momie devait être conservée, comme l'étaient à Saïs les tombeaux des rois de la XXVIe dynastie, dans une des chambres du temple et vraisemblablement dans le sanctuaire.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

33

ABYDOS _ TEMPLE D'OSIRIS

Les bas-reliefs sculptés sur les murailles du Temple de Dendérah pourraient même donner une idée de ce qu'était la sépulture du dieu. Elle consistait principalement en un grand coffre de bois rectangulaire dépouillé d'ornements. A la tête et en dehors était une statue d'Isis debout. Le couvercle ôté, on apercevait le dieu. Il est agenouillé sur un lit funèbre à tête de lion et comme prêt à s'élancer pour la résurrection. Il a la grande couronne sur la tête. Il tient en main le fouet qui excite, le crochet qui retient, c'est-à-dire les emblèmes de la toute puissance. Près du coffre, mais en un groupe séparé, est enfermée dans une châsse que l'on sortait du temple les jours de grandes fêtes, la relique sacrée par excellence, qui était la tête elle-même d'Osiris.

Ce que les anciens nous ont dit de l'habitude qu'avaient les Égyptiens riches de venir se faire enterrer à Abydos pour reposer aussi près que possible d'Osiris, est également vérifié par l'étude des lieux. La haute butte qu'on appelle *Kom-es-Sultân* et qui est située à l'intérieur de l'enceinte, n'est en effet qu'une sorte de tumulus formé par une série de tombes accumulées de siècle en siècle. A l'extérieur et du côté qui regarde la nécropole, les tombes sont riches, serrées les unes contre les autres et deviennent de plus en plus nombreuses à mesure qu'elles approchent de la muraille d'enceinte.

Le Temple d'Osiris d'Abydos a dû d'ailleurs être abandonné assez tôt, car je n'y ai pas rencontré un débris ptolémaïque, et les maisons de la ville ont de bonne heure envahi toute la partie méridionale de l'enceinte, où existent encore aujourd'hui leurs ruines.

Il est inutile d'ajouter que nos fouilles n'ont rien fait retrouver ni du temple lui-même, à l'exception de ses fondations et du reste de quelques colonnes de la XIIe dynastie, ni du sarcophage qu'il contenait. Une compensation s'est heureusement établie par les fouilles de Kom-es-Sultân. Là ont été trouvées toutes ces belles stèles funéraires qui constituent aujourd'hui une partie de la fortune scientifique du Musée de Boulaq. C'est de là aussi que proviennent la grande stèle de Nefer-hotep où on lit la mention d'une visite faite par ce roi à la bibliothèque du temple, la stèle de Ramsès IV, qui nous a révélé la longue durée du règne de Ramsès II, etc., etc.

L'intérieur de l'enceinte où s'élevait autrefois le Temple d'Osiris n'est plus aujourd'hui qu'un champ entrecoupé de trous et de pierres, et la photographie n'en aurait tiré qu'une épreuve sans intérêt. On s'explique ainsi comment le Temple d'Osiris n'est représenté dans le *Voyage* que par

la vue pittoresque inscrite sous le n° 33 de nos planches. Le village qui a succédé à l'ancienne Abydos est au fond. Au premier plan est le lac sacré, maintenant presque à sec, qui avoisine le côté méridional de l'enceinte.

PLANCHE 34. — La Nécropole d'Abydos ne se prête pas plus que le Temple d'Osiris aux exigences de la photographie, et je n'en parlerais pas ici si la reproduction ci-jointe de quelques monuments qui y ont été découverts ne m'en fournissait l'occasion.

De même que les nécropoles des Pyramides et de Saqqarah sont principalement des nécropoles de l'Ancien-Empire, de même le Moyen-Empire est principalement représenté dans la Nécropole d'Abydos. Les tombeaux de la XIIe dynastie, surtout ceux de la XIIIe, quelquefois ceux de la XIe, y sont en effet plus nombreux qu'autre part.

La nature du roc sur lequel le sable du désert est étendu a eu sur le mode d'ensevelissement des morts à Abydos, une influence dont il est impossible de ne pas tenir compte. A Saqqarah, aux Pyramides, à Thèbes, le sable recouvre directement un roc compact à travers lequel les puits et les caveaux mortuaires ont été facilement percés. Il n'en est pas de même à Abydos. Ici, au-dessus du roc dur et résistant, se trouve un grès en voie de formation, friable en certains endroits, en d'autres assez mou pour qu'on ne se soit risqué que bien rarement à y percer un puits ou une chambre. Les tombes d'Abydos n'ont donc pas à proprement parler d'étages souterrains. Édicule extérieur, puits, caveaux mortuaires, tout en général est construit, et quand l'excavation atteint le grès friable superposé au roc dur, on l'entoure d'une enveloppe solide en gros moellons.

De là l'aspect tout particulier que devait présenter la Nécropole d'Abydos au temps de son intégrité. Qu'on se figure en effet une multitude de petites pyramides de cinq ou six mètres de hauteur, peu ou point orientées, et uniformément bâties en grosses briques crues. La pyramide est creuse et le dedans est évidé en coupole. Elle pose directement sur un caveau ménagé dans ses fondations et qui abrite la momie. Une petite chambre accessible en tous temps précède le monument ainsi construit. Telles sont les pyramides d'Abydos, et ce mode d'arrangement extérieur des tombes est celui qui a été le plus souvent employé, surtout sous le Moyen-Empire.

Quant aux tombes des autres époques, bien que nous ayons eu des occasions moins fréquentes de les étudier, on peut cependant se rendre compte de l'usage qui a prévalu dans leur installation. Cette fois encore le



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

34

ABYDOS _ NECROPOLE

roc vif n'a jamais été atteint. Mais à la forme pyramidale des édicules extérieurs a été substituée la forme carrée affectant de loin l'aspect d'une maison sans fenêtres. Une cour précède la construction. On ouvre une porte, on descend quelques marches et on se trouve dans une chambre qui sert de lieu de réunion aux survivants. Directement au-dessous de la chambre, et sans aucune communication avec elle est le caveau où gît le mort.

La distribution des objets qui, dans toutes les tombes égyptiennes, accompagnent les momies, a lieu ici selon les règles ordinaires. La stèle est à l'entrée extérieure de la tombe et visible pour tout le monde. Des vases, des outils, des tables d'offrandes, quelquefois la stèle elle-même, sont dans la chambre des parents. Avec la momie, dans le caveau mortuaire, sont les bandelettes, les canopes, les amulettes, les statuettes funéraires, les coffres, les Osiris en bois, etc...

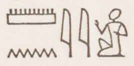
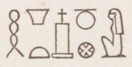
Les objets que représente notre planche 34 proviennent tous d'Abydos et de sa nécropole.

Le n° 464 est déjà connu. Nous pouvons le donner comme un bon spécimen des statues de la XIIIe dynastie. Le défunt est assis par terre, enveloppé de la longue robe à franges. Il a la grande perruque évasée qui n'est pas propre à la XIIIe dynastie, mais qu'on retrouve surtout à cette époque.

Le n° 480 est un petit vase qui contient encore de la poudre d'antimoine. C'est le *Mest'em* des textes hiéroglyphiques. Comme nous avons eu occasion de le dire en décrivant la grande peinture historique des *Amu* à Beni-Hassan, les Égyptiens recherchaient le *Mest'em* pour s'en teindre en noir les sourcils et le bord des paupières. On a donné à notre petit vase la forme de la tête curieusement grotesque de ce dieu que l'on a pris si longtemps pour Typhon, et que nous savons aujourd'hui s'être appelé *Bès*. Bès était le dieu joyeux, celui qui présidait à la naissance, aux jeux. On couvrait de sa figure les instruments de musique et de toilette. On le représentait sur les chevets des lits pour procurer au dormeur des images agréables.

Le n° 542 est également déjà connu. L'exemplaire que nous avons sous les yeux provient d'une momie de la XXVIe dynastie, trouvée à Abydos. Ce curieux monument, qu'on rencontre à profusion dans toutes les parties de l'Égypte et avec des objets de toutes les époques, a été exécuté sous Aménophis III (XVIIIe dynastie) pour conserver le souvenir des exploits cynégétiques de ce roi qui, pendant les dix premières années de son règne, aurait tué cent dix lions de sa main et sans aucun doute avec le seul secours

de ses flèches. Un autre scarabée de même style, trouvé dans les mêmes lieux et dans les mêmes circonstances que le précédent, nous apprend que sous Aménophis III, l'Égypte s'étendait bien au-delà de ses frontières actuelles en Afrique et en Asie. Le n° 542 ne prouve donc pas qu'Aménophis III ait tué ses cent dix lions sur le territoire égyptien qui devait, même à cette époque, difficilement nourrir un nombre si prodigieux de ces fauves.

A gauche de la planche est un groupe de deux personnages. Ce sont deux statuettes funéraires réunies sur un socle commun. Les coiffures sont à étudier. Le geste de la femme exprime cette affection entre époux que nous avons déjà eu occasion de remarquer et que les textes traduisent quelquefois par des expressions vraiment touchantes. L'homme s'appelait  *Méni*, la femme  *Hen-t An* (la régente d'Héliopolis).

La stèle qui occupe et surmonte le milieu de la planche n'est remarquable que par la rareté de la scène qui y est gravée. Deux femmes se présentent devant une déesse à tête de lionne qu'on considère comme le soleil femelle et se nomme *Mehi-t*. Il existe à l'Ouest de la nécropole d'Abydos un vaste terrain entouré de deux enceintes concentriques en briques crues et très épaisses. On l'appelle dans le pays *Chounet-ez-Zebib* : « le magasin des raisins secs ». Quelque recherches que j'y ai faites, je n'y ai jamais trouvé la moindre trace de construction. Seulement dans la partie Sud du couloir qui sépare les deux enceintes, nous avons découvert, noyés dans la maçonnerie, une grande quantité de tout petits cercueils en terre cuite qui enfermaient des fœtus humains embaumés. Des stèles diverses accompagnaient ces cercueils, et c'est à côté de l'un d'eux qu'a été recueillie celle qui occupe le milieu de notre planche 34 et que nous venons de décrire.

Il en est du chameau comme du cheval. Le cheval n'apparaît en Égypte qu'avec la XVIII[e] dynastie ; le chameau ne s'y montre jamais, et quelque innombrables que soient les tableaux dont les monuments égyptiens sont couverts, jamais on n'y rencontre le chameau. A ce point de vue la figurine qui occupe le milieu de notre planche 34 a donc son intérêt.

Cette figurine est en faïence couverte d'un grossier émail bleu. Elle représente un chameau accroupi. Quatre vases sont suspendus sur ses côtés. Un cinquième vase surmonte la bosse. Sur le cou est perché un petit conducteur qu'à sa barbe pointue, à sa grosse chevelure épaisse, on peut reconnaître pour un non-Égyptien, probablement un Sémite ou un Arabe.

Une communication intérieure existe entre les vases et la bouche du ruminant. Nous serions donc ici en présence d'un *Rhyton* (Ῥυτὸν, *Rhytium*).

L'époque est douteuse. Le chameau du Musée de Boulaq ne peut remonter au-delà des Ptolémées. Tout au plus serait-il d'origine gréco-égyptienne. On l'attribuera avec plus de probabilité au temps des Empereurs, bien que l'émail dont il est couvert semble révéler une origine peut-être plus ancienne.

Nous venons de dire que, quelque nombreux que puissent être les monuments égyptiens sur lesquels sont représentés les animaux connus de l'Égypte, on y cherchera toujours en vain la figure d'un chameau. Il résulte cependant des travaux de M. Chabas, qui a consacré au chameau un très intéressant chapitre de ses *Recherches sur l'Antiquité historique*, que si les Égyptiens n'ont jamais sculpté une représentation du chameau, ils ont connu le nom de cet utile animal, transcrit par eux sous la forme  *Kamaal*, tout à fait semblable à l'hébreu גמל. Mais de ce que les Égyptiens ont vu le chameau dans le Liban, de ce qu'ils ont apprécié ses qualités, il ne s'ensuit pas qu'ils l'aient eu chez eux. Qui sait si le chameau, l'animal du désert par excellence, l'animal au poil roux si en horreur aux Égyptiens, qu'ils tuaient, dit-on, les enfants qui avaient le malheur de naître avec une chevelure de cette couleur, n'était pas un animal Typhonien?



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

35

DENDÉRAH

VII

DENDÉRAH

PLANCHES 35 ET 36

Dendérah est le premier temple d'époque ptolémaïque que l'on rencontre en venant du Caire. Ce que nous avons dit autre part trouve ici sa vérification, et le contraste est d'autant plus frappant, qu'en arrivant à Dendérah on quitte à peine Abydos, qui est un temple d'époque pharaonique. Aucun temple n'est, en effet, plus que Dendérah, prodigue de renseignements, ne livre à l'étude des visiteurs un plus grand nombre de tableaux, ne se laisse plus facilement deviner.

Le déblaiement du temple a été commencé, il y a une quarantaine d'années, d'après les ordres de Méhémet-Ali. Il a été continué par nous, mais est encore inachevé. Pour le compléter, il faudrait débarrasser l'extérieur et particulièrement la façade, des décombres qui l'obstruent et nuisent d'une manière si fâcheuse à l'aspect général de l'édifice.

Deux planches du *Voyage* sont consacrées au Temple de Dendérah.

PLANCHE 35. — On reçoit de cette planche l'impression de tristesse que procure la première vue du temple. Les colonnes sont mutilées, le monument tout entier semble comme enfoncé dans la terre. Il est certain cependant que, si le déblaiement dont je viens de parler avait pu être

terminé et si, dès le pylône d'entrée, on pouvait voir se développer la colonnade dans toute son étendue, aucun monument de l'Égypte ne donnerait au voyageur une meilleure idée de la grandeur à laquelle pouvait atteindre l'architecture égyptienne.

Les colonnes employées pour la décoration de la façade et de la salle qui la suit sont d'un style particulier qui est digne d'être remarqué. Elles procèdent encore du pilier, et aux Temples de Deir-el-Médineh et de Deir-el-Bahari elles ont même conservé cette forme. Ici, l'art plus savant des Grecs a surmonté les colonnes de ces grandes figures de femmes à oreilles de vaches, qui regardent au loin la plaine et qui produisent un effet si saisissant. Les architectes du temple ont été plus loin encore. Hathor étant la déesse principale du temple et le sistre étant l'emblème principal d'Hathor, ils ont donné à la colonne la forme d'un immense sistre. D'aussi loin qu'on l'aperçoit, le temple se révèle ainsi comme un monument consacré à l'Aphrodite égyptienne.

Le Temple de Dendérah est tout entier de construction ptolémaïque. Il a été commencé par Ptolémée XI et on finissait de le bâtir quand Ptolémée XIII mourut. La décoration n'a pas été achevée aussi tôt. Les plus anciennes parties sont du même Ptolémée XI, et c'est le nom de Ptolémée XI et de Ptolémée XIII qu'on trouve à l'intérieur; mais à l'extérieur on ne termine les grands tableaux qui ornent cette partie de l'édifice que sous Néron.

Il résulte des inscriptions recueillies çà et là dans le Temple de Dendérah, que ce monument, qu'on regarde comme un des plus modernes de l'Égypte, puisque la salle hypostyle est contemporaine de Jésus-Christ, remonte comme fondation jusqu'aux Mânes, c'est-à-dire jusqu'à ces rois quasi-légendaires dont le règne a précédé celui de Ménès, ce qui en ferait le monument le plus ancien de l'Égypte et certainement du monde entier. Remanié et peut-être reconstruit par Thoutmès III, il tombait en ruine quand Ptolémée XI fit élever sur l'emplacement qu'il occupait l'édifice dont nous avons la façade sous les yeux.

On aperçoit sur le haut du temple des restes de murs éboulés, grossièrement construits en briques crues. Ces restes de murs proviennent des maisons de fellahs qui, il y a cent ans, couvraient encore les terrasses du temple.

Le chemin bordé de murs, que la photographie montre et qui part du pylône pour aboutir au milieu de la façade, remonte à Méhémet-Ali et au temps du déblaiement exécuté par son ordre. Il est bien entendu



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

36

DENDÉRAH

que ce chemin disparaîtra quand le déblaiement pourra être repris et la cour qui précède le temple remise en son état normal.

On peut visiter successivement dans le Temple de Dendérah l'extérieur, l'intérieur proprement dit, les cryptes qui sont des couloirs secrets, ménagés dans l'épaisseur des murailles ou dans les fondations, et enfin les terrasses auxquelles on arrive par deux escaliers magnifiques et où se trouvent des édicules dignes d'intérêt.

PLANCHE 36. — Vue de la façade postérieure du même édifice. Cette planche donne lieu à plusieurs observations que nous résumerons ainsi qu'il suit :

I. Au centre même de la façade, et par conséquent sur la ligne du grand axe de l'édifice, est une figure colossale d'Hathor, vue de face et coiffée de ses cornes aiguës. Ceci est comme une sorte d'enseigne du temple, analogue aux colonnes en forme de sistre de l'autre façade. Vue de près, cette figure est entourée de trous rectangulaires, régulièrement percés et qui doivent être contemporains du temple lui-même. C'est au moyen de ces trous qu'en certains jours la figure d'Hathor devait être voilée et cachée aux regards par le moyen d'un *velum* qu'on enlevait à volonté.

Tout à l'extrémité gauche de la planche, on aperçoit un groupe composé d'un roi et d'une reine dans la posture de l'adoration. Ce roi est Ptolémée Césarion, fils de Cléopatre; la reine est Cléopatre elle-même. On a cru voir dans cette dernière figure un portrait de la fameuse princesse qui a joué un si grand rôle dans les dernières années de l'empire égyptien. Mais on doit bien remarquer que, dans les traits de cette figure, tels que le bas-relief du temple nous les montre, il n'y a aucune intention iconographique. Cléopatre y a ici le profil conventionnel, aux joues pleines, au nez retroussé, au menton rond, qui, sous les Ptolémées, aussi bien à Dendérah qu'à Edfou, à Ombos, à Philæ, a été donné à toutes les reines.

Deux lions de face semblent sortir à mi-corps de la muraille et contribuent à rompre d'une façon très pittoresque la monotonie de la longue façade dont ils font partie. Une distinction est à faire. Ces lions se trouvent sur des temples d'origine pharaonique, par exemple à Médinet-Abou. Ils sont alors dépourvus d'inscriptions, et comme ils communiquent par une sorte de rigole percée à travers la muraille jusqu'à la terrasse du temple, on doit les prendre tout simplement pour des gargouilles : on ne concevrait pas en effet que l'eau des pluies ou des libations si fréquentes dans les céré-

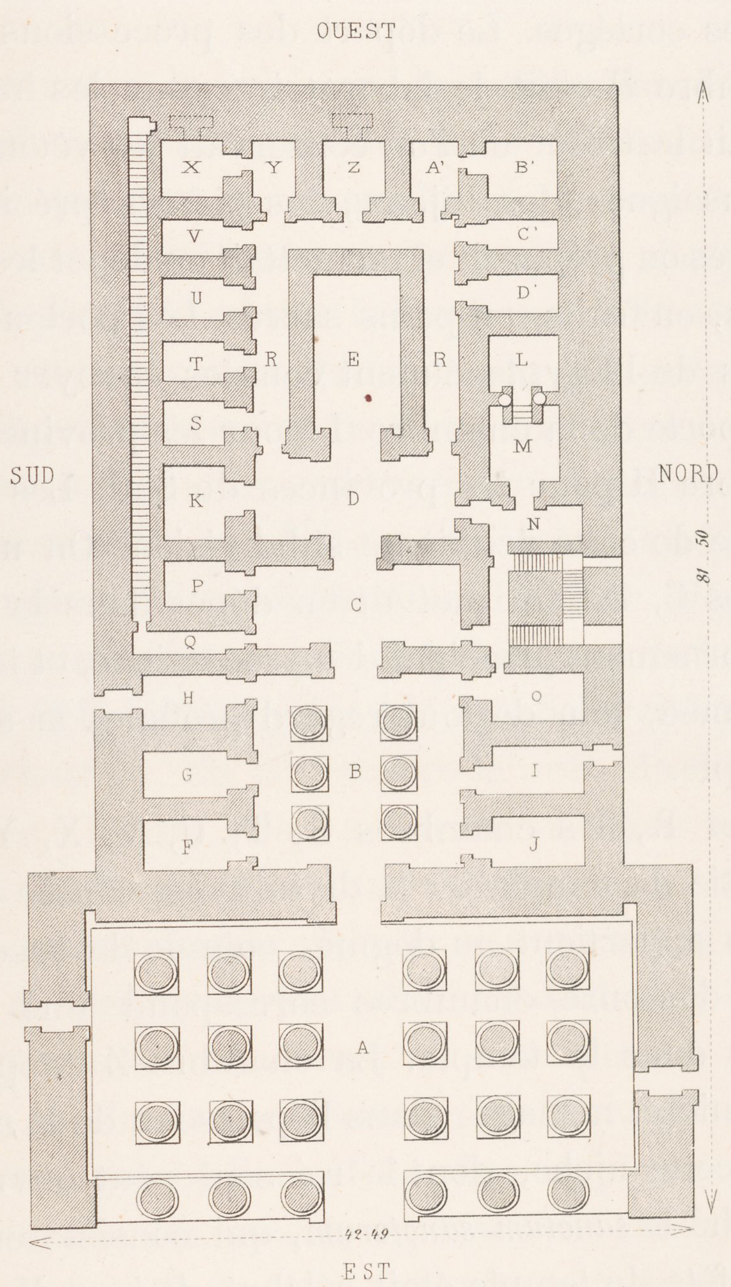
monies, pût ne pas avoir de communication des terrasses à l'extérieur. Les mêmes lions avec la même destination se trouvent sur les temples d'origine ptolémaïque, et Dendérah, Edfou, la partie du mur de l'Ouest du Temple de Chons remaniée par les Lagides, en font foi; mais c'est alors que ces mêmes lions sont décorés de légendes qui les rapprochent du solstice d'été et qui mettent le commencement de l'inondation en coïncidence avec le signe zodiacal du Lion. Je viens de dire qu'une distinction est à faire. En effet, ce n'est que postérieurement, à une époque où l'astronomie était plus en faveur que jamais, que les constructeurs des temples se sont avisés de créer un rapprochement entre la crue du Nil et les têtes de lion qui, à l'origine, servaient tout simplement d'ornement pittoresque à la rigole par laquelle l'eau s'écoulait de la terrasse des temples.

Il est difficile de se défendre d'un certain étonnement quand, du haut des buttes qui s'élèvent à l'angle Nord-Ouest des ruines, on embrasse d'un coup-d'œil l'ensemble extérieur du Temple de Dendérah. Le contraste entre l'architecture et les idées religieuses que le temple représente est frappant. Pris dans sa masse, le temple, vu du dehors, n'est que l'assemblage de trois ou quatre grands cubes de maçonnerie d'inégale hauteur, placés les uns derrière les autres. Tout y est froid, pesant, rectiligne. Sans le soleil qui égaie ces immenses surfaces planes et leur donne la vie, on se croirait devant quelque fortification, illusion qu'augmente l'inclinaison des murs bâtis en talus. Une autre comparaison s'impose à l'esprit. On sait que Dendérah est un des lieux de l'Égypte où Osiris passait pour être enseveli, et quelques bas-reliefs nous donnent la forme qu'avait sa momie. Le dieu est à l'état de larve, il est couché sur le ventre, les bras et les jambes serrés et cachés dans un étroit linceul, la tête droite et relevée comme si le dieu aspirait les premiers souffles de la nouvelle vie dans laquelle il va entrer. Ne semble-t-il pas que le temple soit un immense coffre posé sur l'image étendue du dieu? Le plafond plus haut de la façade couvre et emboîte la tête relevée; le corps s'allonge en s'amincissant jusque sous les dernières salles, les plus basses de tout l'édifice. De quelque point qu'on l'envisage, le temple, vu de l'extérieur, n'évoque donc par sa masse, par son mode de construction, que des idées sombres. Et pourtant c'est à l'Aphrodite égyptienne, à la déesse de l'amour, de la grâce, de la naissance, de la résurrection, qu'il est élevé. Y a-t-il là un parti pris, et ce démenti donné par le corps à l'âme qu'il contient est-il intentionnel? Ce n'est pas seulement au beau que le temple est élevé, mais (nuance à noter) au beau vainqueur

du laid, à la vie victorieuse de la mort; c'est la nature qui rajeunit et ressuscite au printemps qu'on y chante; Hathor et Osiris y ont des autels. Le temple, tout resplendissant de couleurs à l'intérieur, à l'extérieur triste et nu, exprime-t-il par son architecture cette double face de sa destination, ou bien ces grandes surfaces planes ne sont-elles que la manière d'être habituelle de l'extérieur des temples égyptiens? Le sujet est trop complexe, il exige de trop longs développements pour être abordé ici.

II. Jusqu'ici nous n'avons considéré que l'extérieur du Temple de Dendérah. Nous allons maintenant pénétrer dans l'intérieur.

En voici d'abord le plan:



Ce joli plan, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture antique, comprend quatre subdivisions:

1° La salle A n'est qu'un lieu de passage. Les portes du Nord et du Sud sont réservées aux prêtres et aux employés du temple. La porte principale est réservée au roi et aux grandes processions. La salle A n'est, à proprement parler, que la façade du temple. Sous les deux soffites extrêmes du Nord et du Sud est gravé le zodiaque rectangulaire qui a tant occupé les savants. Le zodiaque circulaire, maintenant à Paris, formait le plafond d'une petite chambre de l'édicule du Sud située sur les terrasses.

2° Les chambres B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L forment une seconde subdivision, tout entière consacrée au culte, aux préparatifs des fêtes, lesquelles consistaient presque uniquement en processions, au dépôt des objets sacrés, à la manipulation des offrandes, à la réunion des prêtres, à la formation des cortéges. Le départ des processions avait lieu dans la salle B. La chambre F était le laboratoire pour les huiles, les onguents. La chambre J était le trésor où l'on conservait les vêtements du culte, les pectoraux, les enseignes, les bijoux, les pierres précieuses. Dans toutes les autres chambres on préparait et on mettait en dépôt les offrandes diverses en vins, en fleurs, en fruits, en pains sacrés. Les porteurs de ces offrandes, que les provinces de l'Égypte étaient censées envoyer en don au temple, passaient par la porte de la chambre I pour les provinces du Nord, par la porte de la chambre H pour les provinces du Sud. Les chambres C, D, E étaient une annexe de cette deuxième subdivision. On ne faisait que passer dans les chambres C, D. On mettait en dépôt dans la salle E les quatre barques sacrées, ornement principal des processions, et le grand coffre dans lequel était enfermée, loin de tout regard profane, la statue de la déesse éponyme du temple.

3° Le corridor R, les chambres S, T, U, V, X, Y, Z, A', B', C', D' constituent la partie du temple où la divinité est censée habiter. Cette troisième subdivision appartient au dogme, comme la seconde appartient au culte. A chacune des onze chambres correspond une des formes locales d'Hathor, adorées dans le temple. La chambre Z est particulièrement un lieu vénéré. Une niche ménagée dans l'épaisseur de la muraille s'ouvre au fond. C'est dans cette niche, dont le roi seul peut ouvrir la porte, qu'est profondément caché le *sanctum sanctorum*, qui consiste en un sistre d'or.

4° La grande fête du temple était célébrée le jour du Nouvel-An, lequel tombait le 21 Juillet, c'est-à-dire le jour du lever héliaque de l'étoile Sirius. La chapelle L, la cour M, les chambres N, O, P, Q, les deux grands escaliers du Nord et du Sud formaient cette quatrième subdivision. C'était comme

un petit temple dans le grand, puisque ce petit temple avait son sanctuaire (L), sa cour (M), son trésor (N), son lieu d'assemblée (C), sa crypte (placée sous le dallage de la chambre O), ses chambres de préparation (O, P, Q). Le jour du Nouvel-An, le cortége se formait dans la salle C, montait sur les terrasses par l'escalier du Sud, allait sur la plus haute partie du temple présenter la statue de la déesse aux premiers rayons du soleil levant, et descendait par l'escalier du Nord.

III. Considéré dans son ensemble, le Temple de Dendérah se compose de deux temples. L'un est le temple proprement dit, celui que tout le monde visite et que tout le monde admire; l'autre est le petit temple bâti sur les terrasses, comme un appendice du grand. Le premier est élevé à Hathor, le second à Osiris.

Hathor est l'harmonie, la cohésion, la pondération, l'équilibre, l'amour, l'universelle attraction, la force cachée dans la nature qui fait que tout subsiste sans choc, que tout se renouvelle et que tout dure. C'est la nature dans ses changements, dans ses transformations, dans sa lutte du froid contre le chaud, de l'aridité contre la verdure, de la sécheresse contre la fécondité, de la vie contre la mort. Hathor est la déesse de la germination, de la florescence, de l'épanouissement. De là ces fleurs, ces fruits, ces emblêmes formés de scarabées et de phénix, qu'on trouve à profusion dans le temple.

Dans le rôle particulier qui lui est attribué à Dendérah, Osiris est, si je puis m'exprimer ainsi, une continuation d'Hathor. Il personnifie non pas seulement, comme autre part, le bon et le beau, mais le bon et le beau en lutte contre le mal et la laideur; il est le symbole vivant du combat de la vérité contre le mensonge, du jour contre la nuit, du soleil qui meurt à un horizon et ressuscite à l'autre. Ainsi se vérifie en Osiris la parole d'Hermès: « Là où tout finit, tout commence éternellement. »

Ce sont ces doctrines dont le visiteur rencontrera la trace sur toutes les parties du Temple de Dendérah. Ces offrandes de fleurs, de fruits, d'eau, de blé, de vins, de produits de la terre, ne sont que des emblêmes à peine voilés de la nature productive et féconde, de la nature qui semble mourir l'hiver, pour renaître plus brillante l'été. Les cryptes cachées dans l'épaisseur des murailles et des fondations, représentent aux yeux de l'initié l'épi de blé enfoui dans le sein de la terre, et cette période d'incubation d'où va bientôt sortir la vie. Tout un ensemble de chambres est réservé dans le temple à la célébration de la grande fête du Nouvel-An. Autre symbole du renouvellement de la nature et de son épanouissement. L'hiver est

vaincu, Typhon est terrassé, Osiris ressuscite d'entre les morts; le Nil sort de son lit, la terre jusqu'alors stérile va de nouveau devenir féconde.

Aussi célébrait-on dans le Temple de Dendérah deux sortes de fêtes : il y avait les fêtes gaies, il y avait les fêtes tristes.

Les fêtes gaies étaient un véritable carnaval. On y chantait le printemps, la renaissance. Dans les processions, les assistants se couvraient la tête de cartonnages peints, imitant Apis et Mnévis, les taureaux emblêmes de la force toute puissante du Soleil. Selon l'expression même des textes hiéroglyphiques, des jeunes gens couronnés de fleurs parcouraient la ville, ivres de vin. Les fêtes orgiaques de Bacchus, plus désordonnées et avec un moindre souci de leur origine, ont pris naissance dans les temples égyptiens élevés, comme le Temple de Dendérah, à l'Hathor qui symbolise l'éveil, ou pour parler plus exactement, le réveil de la nature.

Les fêtes gaies avaient pour corollaire les fêtes tristes. Nous dirions aujourd'hui que le carême succède au carnaval. Osiris est mort. Il a succombé, victime de la trahison et des embûches de Typhon. C'est la nature que l'hiver a vaincue, que la sécheresse atteint, qui perd en apparence sa richesse et sa fécondité. On célèbre alors des cérémonies qui rappellent la vie et la mort du dieu. Osiris est couché dans son cénotaphe. D'heure en heure les prêtres, debout au chevet, chantent les litanies funèbres. On procède alors à ses funérailles. Une sorte de statue a été fabriquée, qui imite le corps d'Osiris. Un long cortége se forme. C'est la nuit, et des lanternes sans nombre éclairent sa marche. On se dirige vers un endroit de la nécropole où se trouve la sépulture du dieu. On enlève la momie sacrée qui y avait été déposée l'année précédente, et on y introduit celle qui vient d'être fabriquée. Depuis quelques jours, on avait semé de l'orge, du fenouil, diverses plantes hâtives dans un bassin de granit rempli de terre. Sous l'influence des forces cachées de la nature, le germe en apparence inerte devient une tige verdoyante. Dès que l'une d'elles se montre, on dit que la vie sort de la mort, et une nouvelle série de fêtes gaies destinées à célébrer la résurrection d'Osiris commence. Le roi y préside, les prêtres le suivent, portant les étendards sacrés. Des reposoirs sont disposés çà et là, et le cortége s'y arrête pour faire les cérémonies prescrites. Le chanteur récite les hymnes sacrés. On immole les victimes, on répand sur la route des libations d'eau et de vin.

VIII

THÈBES — LOUQSOR

PLANCHES 37 ET 38

Thèbes ne paraît dans l'histoire égyptienne qu'avec la XI[e] dynastie, et c'est à ce moment que, selon toute vraisemblance, elle fut fondée. Il n'est pas hors de propos de remarquer qu'après la chute profonde qui marque la fin de la VI[e] dynastie et l'avènement de la XI[e], la XI[e] semble une renaissance due à des étrangers venus du Sud. Si ces étrangers ont choisi comme emplacement de la ville dont ils ont voulu faire leur capitale les deux larges bandes de terrain où s'élèvent aujourd'hui les ruines que nous allons décrire, Thèbes aurait une origine non-égyptienne, et serait une ville que ses fondateurs ont opposée à Thinis, à Memphis, à Eléphantine, à Héracléopolis, jusqu'alors les capitales plus ou moins célèbres de l'Égypte.

Thèbes offre une particularité dont il n'y a pas d'autre exemple en Égypte. Elle est assise à la fois et par parties à peu près égales sur les deux rives du Nil. C'est à cette position que sans nul doute le prophète Nahum fait allusion quand, parlant de Ninive, il s'écrie : « Es-tu meilleure que Nô-Ammon assise au milieu des fleuves, ayant de l'eau autour d'elle, dont la mer (le Nil) est la force, qui a la mer pour muraille ? »

Comme toutes les villes égyptiennes, Thèbes avait plusieurs noms, sur

lesquels on consultera tout ensemble la *Géographie* de M. Brugsch-Bey et les *Recherches sur le nom Égyptien de Thèbes* de M. Chabas.

Considérée comme ville sacerdotale, Thèbes se nomme *Pi-Amun* ou *Nu-Amun*, Διόσπολις ; considérée comme chef-lieu de province, elle s'appelle , qui se transcrit *Uas* selon M. Brugsch, *Obé* selon M. Chabas, *T'am* selon M. de Rougé.

Thèbes avait encore deux autres noms. On l'appelait tantôt *Naï, Nu, No,* (époque de Tahraka), tantôt *Tema* ou *Tema-u,* tous deux signifiant « la Ville par excellence ». Nous disons de même quelquefois « la Capitale » pour Paris, comme les Égyptiens modernes disent « El-Medineh » pour le Caire.

Le premier de ces deux noms ne donne lieu à aucune explication. *Naï, Nu, No,* est le *No* des Hébreux, le *Ni* des textes cunéiformes. Quant à *Tema,* il faut se rappeler que rien n'est plus fréquent dans l'antiquité que la permutation de l'*m* et du *b*. Le fleuve de Damas est appelé *Abana* et *Amana*. *Nemrod* du texte hébreu de la Bible est appelé Νέβρωδ par les Septante. On trouve indifféremment Χνοῦβις et Χνοῦφις. *Hangmatana* des inscriptions cunéiformes est devenu *Ecbatan*. Les *Blemmyes* s'appellent les *Blembies*. *Massaouah* est nommé *Basa* (*Bassaouah*) par Makrizi, etc. On se rappellera, d'un autre côté, qu'il y avait déjà avant Homère une Thèbes en Béotie, et que c'est par Homère que le nom de la Thèbes d'Égypte « aux cent portes » est passé dans le monde ancien. La filiation est donc facile à suivre. Homère a connu une *Tema* (Teba) égyptienne dont le nom sonnait à son oreille comme celui de la Θῆβαι de Béotie, et il a adopté ce nom. C'est ainsi, comme nous le savons déjà, qu'avec *Abut*, qui est un nom égyptien, les Grecs ont fait *Abydos*, qui est un nom grec.

Les observations que nous avons présentées à propos de Dendérah et de la place relative des maisons et des édifices religieux dans les villes sacerdotales, trouvent encore mieux ici leur place. L'étude du plan de Thèbes montre en effet que la partie de la ville réservée aux habitants est sans rapport avec la partie de la ville réservée aux temples. Ainsi se révèle le caractère principal qu'il faut reconnaître à Thèbes, ville sacerdotale ne vivant que du culte. Ainsi encore Thèbes prend véritablement sa place comme capitale de l'Égypte. Organisée comme elle l'était, faisant de la religion le pivot de toutes ses institutions et ne durant que par elle, plaçant ses rois si loin en dehors de la nation, qu'elle les regardait comme des demi-dieux, l'Égypte ne pouvait avoir une capitale qui ne fût pas en

même temps la première et la plus importante des villes sacerdotales du pays. Thèbes aurait été une cité commerçante et industrielle à la manière d'Alexandrie, qu'elle n'aurait jamais pu être la capitale de l'Égypte.

Quand on arrive à Thèbes, en venant du Caire, on aperçoit à gauche, c'est-à-dire vers l'Est, un grand pylône inachevé, des portes, des obélisques, un amas confus de ruines; c'est Karnak. Un peu plus loin dans le Sud se dessine la silhouette de Louqsor. Si l'on se tourne vers l'Ouest, une bonne lorgnette fait distinguer, en premier lieu, le Temple de Qournah, un peu caché par un rideau d'arbres; en second lieu, la Nécropole de Drah-Abou'l-Neggah, toute criblée de tombes; en troisième lieu, l'Assassif, autre partie de la nécropole, avec Deir-el-Bahari au fond; en quatrième lieu, le Ramesséum suivi des colosses de Memnon; en cinquième lieu, les buttes noirâtres, restes de l'importante ville copte qui s'est greffée sur les ruines de Médinet-Abou. Tout au loin, dans un pli de terrain, est Bab-el-Molouk.

Il y a une distinction profonde à faire, quant à leur caractère propre, entre les monuments qui couvrent la rive droite et la rive gauche de Thèbes. C'est sur la rive droite qu'était la ville proprement dite. La rive gauche, toute peuplée qu'elle ait pu être et quel que soit le nombre des édifices qu'on y trouve, n'est que la ville des morts.

Sur la rive droite sont Karnak, Louqsor, deux temples, à proprement parler impersonnels, monuments de la dévotion de plusieurs générations de rois envers les divinités locales.

Sur la rive gauche demeurent les embaumeurs, les choachytes, les paraschistes, tous ceux qui vivaient de la préparation des momies. Les temples comme Médinet-Abou, le Ramesséum, Deir-el-Bahari, n'étaient eux-mêmes que des monuments funéraires. Ceux-ci ne sont pas anonymes comme les temples de la rive droite. Médinet-Abou est le Temple de Ramsès III, le Ramesséum le Temple de Ramsès II, Deir-el-Bahari le Temple de la sœur de Thoutmès. Chacun de ces édifices, construit à la lisière de la nécropole et au milieu des tombeaux, est un monument élevé par chacun de ces rois pour lui-même et à sa propre gloire. C'est une voix qui parle de l'autre monde à la postérité pour faire connaître et célébrer ce qu'a fait de son vivant celui qui l'a érigé.

Les planches 37 à 64, ont été photographiées d'après les monuments de Thèbes et en commençant par la rive droite. Nous en donnerons l'explication en suivant l'ordre topographique.

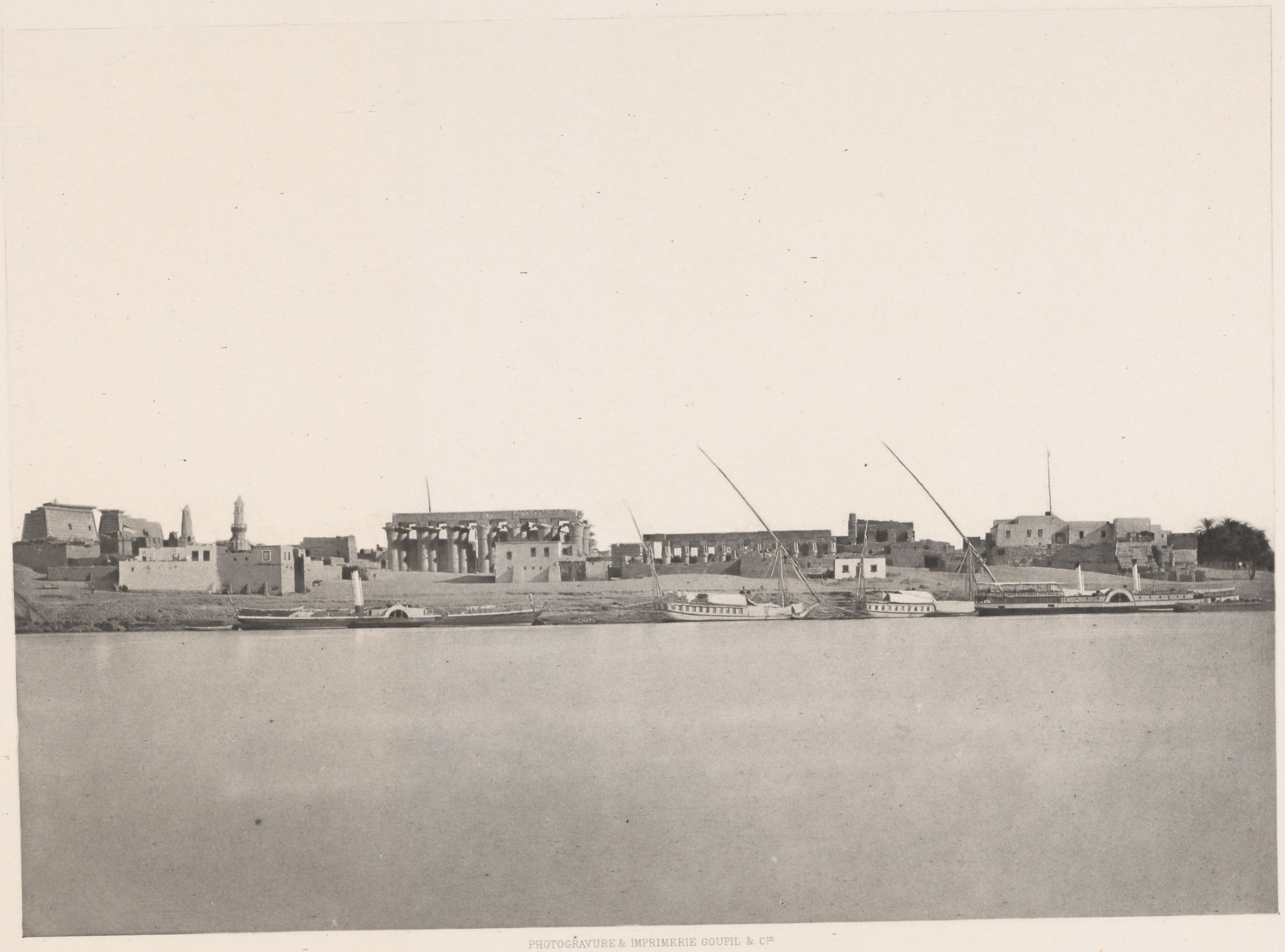
Planche 37. — Vue générale de Louqsor, prise de l'Ouest. On voit le temple se développer dans toute son étendue, depuis le pylône d'entrée situé à gauche de la planche jusqu'à la Maison de France, qu'on aperçoit à droite, et qui cache d'une manière si malencontreuse le sanctuaire. La petite construction blanche, placée entre les deux dahabiehs, est la Poste. Celle qui précède la colonnade, au milieu, est ce qu'on appelle à Louqsor le Gouvernorat. Les consuls, les marchands et les fabricants d'antiquités sont dispersés çà et là dans les maisons de la ville.

Le Temple de Louqsor s'appelle dans les inscriptions l'*Apet du Sud*, par opposition à Karnak qu'on devait désigner par le nom d'*Apet du Nord*. Comme Karnak, il est élevé à la triade de Thèbes, composée d'Ammon qui est le père, de Mout qui est la mère, et de Chons qui est l'enfant.

On distingue dans le Temple de Louqsor trois époques principales. Toute la partie située à droite de notre planche 37 jusqu'à la grande colonnade est d'Aménophis III. Un des schismatiques qui ont succédé à Aménophis IV (celui que les légendes nomment Amen-Tu-Ankh), a construit la grande colonnade. Tout le reste, depuis la colonnade jusqu'au pylône, est de Ramsès II. A la chute de la XXVe dynastie, le vieux sanctuaire d'Aménophis III tombait en ruines; il a été refait par Alexandre II.

Une mer montante de huttes superposées, de murailles de briques éboulées les unes par-dessus les autres, de détritus de toutes sortes, a envahi le Temple de Louqsor, et peu à peu l'a submergé. Ce qui se cache encore sous ces décombres, qui pourrait servir la science et élargir peut-être son domaine, personne ne le sait. De ce qui était le Temple de Louqsor, on ne visite guère aujourd'hui que le pylône et l'unique obélisque qui le précède.

Le pylône n'a d'intérêt que le matin, quand le jour est frisant, et que la lumière éclaire vivement les sculptures dont il est décoré. Le sujet des représentations est la bataille livrée par Ramsès II contre les Khétas. La scène se passe sur l'Oronte. Ramsès II s'était laissé entourer par l'armée ennemie. Ses propres troupes avaient fui. Il était seul pour combattre. Résolûment et grâce à l'ardeur de ses chevaux, stimulés par son propre courage, il fit une percée à travers les Khétas qui s'enfuirent éperdus. Jusqu'à la fin de sa vie, Ramsès II a vécu sur cet exploit de sa jeunesse. Le pylône de Louqsor conserve le souvenir des principaux épisodes de la lutte. Un poëte du temps, en souvenir de ce brillant fait d'armes, avait composé une œuvre de haute littérature que, du nom de son auteur, on



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

37

THÈBES — LOUQSOR

appelle le « *Poëme de Pentaour* ». C'est un exemplaire du Poëme de Pentaour que nous trouvons sur le soubassement du Pylône de Louqsor : « Le prince des Khétas vint avec ses archers et ses cavaliers bien armés; un char portait trois hommes. Ils avaient rassemblé les guerriers les plus rapides de ces vils Khétas, soigneusement armés..., et s'étaient placés en embuscade au Nord-Ouest de la ville de Kadesch. (Ils attaquèrent) les soldats du roi quand le soleil, dieu des deux horizons, fut au milieu de sa course; ceux-ci étaient en marche et ne s'attendaient pas à une attaque. Les archers et les cavaliers de Sa Majesté faiblirent devant l'ennemi, qui était maître de Kadesch.... Alors Sa Majesté, à la vie saine et forte, se levant comme le dieu Month, prit la parure des combats; couvert de ses armes, il était semblable à Baal dans son heure... Le roi, lançant son char, entra dans l'armée du misérable Khéta; il était seul, aucun autre avec lui. Cette charge, Sa Majesté la fit à la vue de toute sa suite. Il se trouva environné par deux mille cinq cents chars, et sur son passage se précipitèrent les guerriers les plus rapides du misérable Khéta et des peuples nombreux qui l'accompagnaient. Chacun de leurs chars portait trois hommes..., et le roi n'avait avec lui ni ses princes, ni ses généraux, ni les capitaines des archers ou des chars. Mes archers et mes cavaliers m'ont abandonné! pas un d'entre eux n'est là pour combattre avec moi. Voici ce que dit Sa Majesté à la vie saine et forte, etc. (1) ».

Le pylône était originairement précédé de deux obélisques. Il n'en reste plus qu'un, le second ayant été transporté à Paris.

Pendant les opérations de l'abattage du second obélisque, il a été reconnu que ce monolithe avait 22^{m} 85 de hauteur, qu'il reposait sur une première base de 1^{m} 80, laquelle était elle-même assise sur un bloc rectangulaire de 1^{m} 65. La pointe du pyramidion de l'obélisque s'élevait donc de 26^{m} 30 au-dessus du temple.

Les dimensions de l'obélisque encore en place sont un peu plus grandes. Son fût a 25^{m} 30 de hauteur, ce qui lui donne une élévation totale de 28^{m} 75.

Le socle original des deux obélisques n'est pas celui qui a été adopté pour l'obélisque maintenant en place à Paris. Nous savons déjà que ce socle se composait de deux blocs de granit superposés, un peu en retraite l'un sur l'autre. Le bloc inférieur est orné d'une légende horizontale qui

(1) Traduction de M. de Rougé.

en fait le tour; on y lit les seuls noms de Ramsès II avec les formules habituelles de dédicace : « Il a fait (cet obélisque) en souvenir de son père Amon-Ra, etc. ». Le bloc supérieur présentait sur deux de ses faces des images gravées du dieu Nil apportant des dons divers au temple; sur les deux autres faces étaient sculptés, en haut relief, quatre cynocéphales adorant. Quant aux obélisques eux-mêmes, on n'y lit qu'une fastidieuse énumération des noms et des titres de Ramsès II, sans aucune indication qui puisse être de quelque utilité à la science.

L'idée de faire transporter à Paris les deux obélisques de Louqsor appartient à Champollion, et ce sont les deux obélisques de Louqsor que, sur les instances de M. Mimaut et de M. le baron Taylor, Méhémet-Ali concéda à la France. Le 6 juin 1830, M. Mimaut, Agent et Consul général de France, écrivait à Champollion : « Je peux vous rendre compte du complet et brillant succès d'une négociation dont vous êtes certainement le principal moteur, à laquelle vous me dites, dans votre lettre du 15 mars 1830, et vous m'avez dit tant d'autres fois verbalement, que vous preniez un si grand intérêt, et qui avait pour objet d'enrichir la France de ces deux obélisques de Louqsor dont vous avez fait connaître le mérite et dont personne mieux que vous ne pouvait apprécier la valeur. Le Pacha, qui est toujours prêt à montrer son dévouement à la France, et qui me donne personnellement des marques d'une bienveillance inépuisable, a cédé de la meilleure grâce du monde aux instances que je lui ai faites pour avoir ces deux obélisques. Il existait une grande difficulté, vous le savez, mais vous m'aviez suggéré vous-même le moyen de la lever; cette idée m'est revenue, comme une inspiration, au milieu des perplexités de Son Altesse, qui l'a accueillie avec empressement, et les deux obélisques ont été à nous ».

On sait que la moitié seulement de ce projet grandiose a pu être menée à bonne fin. Un bâtiment, le *Louqsor*, avait été construit à Toulon expressément pour aller chercher celui des deux obélisques dont l'enlèvement avait été résolu. Le *Louqsor*, commandé par M. de Verninac de Saint-Maur, alors lieutenant de vaisseau, partit de Toulon au mois de Mars 1831. Il était le 17 juillet à Boulaq, le 25 juillet à Siout. Le 15 août il arrivait au village qui lui avait donné son nom.

M. Lebas était l'ingénieur en chef de l'expédition. On construisit sur les terrasses du temple la maison destinée à loger l'état-major et qui, depuis, s'est appelée trop pompeusement la Maison de France. On creusa un canal du Nil au pied de l'obélisque, et le *Louqsor* y fut introduit. Le 31 octobre 1831,



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

38

THÈBES — LOUQSOR

l'abattage eut lieu, et le 19 décembre, l'obélisque était placé à bord du *Louqsor*.

Il fallut un an pour que tout fût arrimé, terminé, et ce n'est que le 1er octobre 1832 que le *Louqsor* arriva à Rosette. Le 2 janvier 1833, il était à Alexandrie, le 11 mai à Toulon, le 12 août à Cherbourg, le 14 septembre à Rouen, le 23 décembre à Paris.

Le 25 octobre 1836, l'Obélisque de Ramsès II prenait, à Paris, la place qu'il y occupe encore.

Planche 38. — Quand les sculpteurs chargés de la décoration du Temple de Louqsor ont gravé sur les murs de ce temple le joli profil dont notre planche 38 est la reproduction, ils ont évidemment voulu faire un portrait.

Ce portrait, qu'on retrouve identique à Bab-el-Molouk, à El-Kab, dans les hypogées de Gournah, sur les côtés du Colosse de Memnon, est celui d'Aménophis III.

Les inscriptions contemporaines ne laissent aucun doute sur les liens de parenté qui unissaient Aménophis III à ses prédécesseurs. Aménophis III avait pour père Thoutmès IV, pour aïeul Aménophis II, pour bisaïeul Thoutmès III; sa mère était la reine Mout-em-oua. Parmi les ancêtres du côté paternel, figure la reine Ahmès-nefer-ari, femme d'Amosis, dont les traits sont ordinairement peints en noir sur les monuments.

L'influence du sang s'est-elle exercée à distance? Est-ce l'effet de l'atavisme qui a fait revivre dans Aménophis III la couleur d'Ahmès-nefer-ari, quelque peu mélangée de la teinte plus pâle des Thoutmès? C'est ce qu'on ne saurait dire exactement. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas à s'y méprendre: Aménophis III occupe une place à part dans l'iconographie des rois égyptiens. Ni Chéphren, ni la Régente, ni Thoutmès III, ni Séti Ier, ni Ramsès II ne lui ressemblent. Il a la figure courte, les yeux grands et bien ouverts, le nez petit, rond et fin, la bouche épaisse des races demi-couschites, demi-égyptiennes qui habitent au-delà de la deuxième Cataracte, et de nos jours envoient au Caire tant de ces émigrants que l'on confond un peu légèrement sous la dénomination commune d'Abyssins. Quelquefois même, Aménophis III apparaît dans les tableaux des hypogées le nu peint en brun.

Ce n'est pas le lieu de faire rendre à cette question tout ce qu'elle peut produire. Il importe cependant de remarquer qu'en envoyant au Soudan, et à ce qu'on appelait alors le pays de Cousch, des gouverneurs égyptiens, les

rois de la XVIIIe dynastie, qui prirent les premiers cette mesure, ne faisaient peut-être que revendiquer des droits qu'ils tenaient de l'ancêtre commun de leur race, lequel les tenait de sa femme. Dans cette hypothèse, Amosis, relégué par les Hycsos au-delà de la Cataracte et y épousant une femme du pays, aurait été le véritable fondateur de ce royaume qui eut Napata pour capitale, et qui se servait de la religion, de la langue, de l'écriture et des usages de l'Égypte.

Une autre remarque serait à faire qui a également son importance. Il s'agit du Colosse de la plaine occidentale de Thèbes, qui représente Aménophis III. Évidemment le caractère couschite de la tête de ce prince n'a pas été sans influence sur la création du mythe original, qui a fait d'un roi d'Égypte un fils de l'Aurore et un roi d'Éthiopie. J'y reviendrai en expliquant la planche 56 de notre recueil.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

EXPLICATION DES PLANCHES